

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

☐ Coloured covers/
Couverture de couleur

☐ Coloured pages/
Pages de couleur

☐ Covers damaged/
Couverture endommagée

☐ Pages damaged/
Pages endommagées

☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque

☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

☐ Pages detached/
Pages détachées

☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

☒ Showthrough/
Transparence

☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

☒ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

☒ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

☐ Only edition available/
Seule édition disponible

☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☒ Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									☒		

No.5 - MAI 1882.

Mai 1892

L'ALBUM

DES

FAMILLES

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Voyages et Légendes.

— AVEC UNE —

GALERIE NATIONALE

— DE —

Portraits Historiques, Politiques
et Littéraires.

DEUX PORTRAITS CHAQUE MOIS.

ABONNEMENT: 82 PAR ANNEE.

Bulletin des Annonces.

AGENTS DU CANADA.

Montréal.—M. Ignace St. AMOUE,
No. 334. rue Amherst.

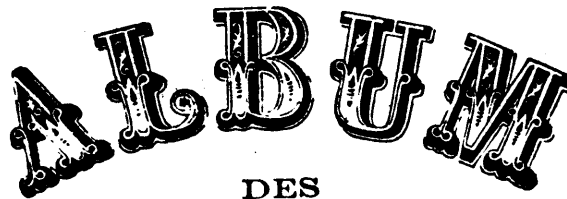
Trois-Rivières.—M. P. L. HUBERT,
Notaire.

Québec.—M. Etienne LÉGARÉ, No.
378, rue St. Joseph, St Roch.

☞ Ce sont les seuls Agents au-
torisés pour recevoir les abon-
nements et accepter les Annonces.

AUX ANNONCEURS D'ONTARIO.

L'ALBUM DES FA-
MILLES
se trouve dans le Bureau d'Agence
de W. W. BUTCHER, No. 29, rue
King, Ouest, qui est autorisé d'ac-
cepter des Annonces pour cette Re-
vue Littéraire
Illustrée, à **TORONTO.**



DES

FAMILLES

publie le premier de chaque mois

AVEC

PORTRAITS HISTORIQUES, POLITIQUES

ET LITTÉRAIRES,

— ET —

UNE PRIME ANNUELLE,

LE TOUT POUR

☞ **\$2.00 PAR ANNEE,** ☞
PAYABLE D'AVANCE.

AGENTS A L'ETRANGER.

A Londres (Angleterre) chez MM.
Henry F. GELLIE & Cie., 449,
Straud.

A Paris (France) chez M. A. SAU-
TON, libraire, 41, rue du Bac.

☞ Lesquels Agents sont auto-
risés à accepter les Annonces et le
prix des Abonnements.

AUX ANNONCEURS DES ETATS-UNIS.

L'Album, dont la cir-
culation est
fort grande tant en Canada qu'aux
Etats-Unis, se trouvent au Bureau
d'Agence de MM. Geo. ROWELL et
Cie., No. 10, rue Spruce, autorisé
d'accepter des Annonces pour cette REVUE, à **New-York.**

Sommaire des Matières (1er Mai 1882.)

	PAGES.
Bulletin Religieux.	
Le Culte de Marie, par A. L. DES- AULNIERS	129
Littérature.	
Florida, (Esquisse de mœurs), (Suite et fin), par Eugène L'ÉCUYER....	131
Les Chevaliers de la Croix Blanche, (Suite), par Chas. BURT.....	159
Poésies.	
A la Vierge Marie, par A. L. DES- AULNIERS.....	129
Consécration à Marie.....	130
L'Ange et l'Enfant, par Jean REBOUL.	142
Un Souvenir, par Chas. OUMET.....	151
Ave, par P. E. J.....	154
Pater, par A. TASTU	157
Bibliographies.	
Mgr. de St-Vallier et l'Hôpital-Géné- ral de Québec...	152
Voyage au Lac Abbittibi, par l'abbé J. B. Proulx.....	163

	PAGES.
Monographies.	
Le Fort de La Prairie, par l'Abbé F. BOURGEOULT, Curé.....	152
La Patrie, comté de Shefford, par J. B. BROUSSEAU	152
Voyage.	
L'Italie.—Ses Beautés et ses Souve- nirs, par Ph. LANDRY, dé- puté de Montmagny :	
I.—Beautés Naturelles.....	143
II.—Beautés Artistiques..	146
Gènes, Pise, Florence, Rome, Naples et Mi- lan.....	148
Conclusion.....	151
Reproduction.	
Le Château Bigot.—Lettre de J. M. LEMOINE, écriv., Québec.....	153
Les Pionniers Canadiens, par l'abbé R. CASGRAIN.....	154
Le 78e Anniversaire de Messire Boucher, Curé de la Rivière-du- Loup.....	155

	PAGES.
Nécrologies.	
Notice sur le Rév. Messire Bertrand, de St. Placide.....	156
Notice sur Mme Dion, de Chambly...	157
Variété.	
Le modèle des Demoiselles.....	138
Maximes et Pensées.	
Pensées diverses.....	142-152-156
Education.	
De l'ordre dans une école de filles, par Mlle SAUVAN.....	158
Partie Editoriale.	
A nos lecteurs.....	158
Aux Abonnés.....	158
Information.....	158
Développement littéraire.....	159
Société St. Vincent de Paul.....	159
Propagation de la Foi.....	159
Mode ridicule	159



L'ALBUM DES FAMILLES

Littérature, Histoire, Archeologie, Biographies, Voyages et Legendes.

REDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à "M. le Directeur de l'ALBUM DES FAMILLES, P.O., Boîte 1012." Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

7^e ANNÉE.]

OTTAWA, 1^{er} MAI 1882.

[NUMÉRO 5]

Bulletin Religieux.

[Pour l'Album des Familles.]

A LA VIERGE MARIE.

SONNET.

Rosa mystica, Ora pro nobis.

Que mes humbles accents, comme une blanche fleur,
Se mêlent au parfum de ton mois, ô Marie !
Accepte ce cadeau, Vierge mère chérie,
Petit bouquet formé d'amour et de candeur.
Tes enfants réjouis suspendent leur labeur,
Ils viennent dans le temple, où chacun veille et prie,
Tresser, à tes genoux, la couronne de vie,
Gager toujours nouveau de paix et de bonheur.
La nature sourit, la terre se réveille,
Tout célèbre galement cette aurore vermeille.
Chaque hameau te fait son hommage et ses vœux.
Que leur prière forme un céleste cantique,
Qu'elle ait la douce odeur de la Rose mystique
Et s'élève à jamais vers la voûte des cieux.

A. L. DESAULNIERS.

[Pour l'Album des Familles.]

LE CULTE DE MARIE.

Eccè Mater tua.



On sait que dès l'origine du monde Dieu a prédit la puissance de Marie ; c'est une des premières vérités qu'il ait révélées à l'homme.

Après la chute de nos premiers parents, au moment où, punition de leur désobéissance, ils étaient chassés du Paradis terrestre, l'Eternel annonça qu'une femme écraserait la tête du serpent infernal ; et cette femme promise, c'est la Mère de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons donc la parole même de

Dieu pour garant de la puissance de Marie sur l'ennemi de notre salut.

Il peut nous faire la guerre, déchaîner contre nous sa rage, il ne saurait nous dépouiller de la grâce, si nous sommes les fidèles serviteurs de la Vierge immaculée, car il est écrit dans les livres saints qu'elle remportera toujours la victoire sur la puissance de l'enfer. Aussi, le christianisme, qui est tout entier dans les quelques prières que nous a données l'Eglise, semble principalement renfermer sa douceur et sa grâce dans celles qui sont adressées à la Sainte Vierge.

L'Eglise l'appelle la Porte du ciel, le Refuge des pécheurs, notre Avocat auprès de Dieu, la Mère de miséricorde, notre Vie et notre Espérance ; et St. Bernard nous dit que si Jésus-Christ est la source de la grâce, la Sainte Vierge est le canal, que toutes les grâces nous viennent par son intermédiaire et que c'est la volonté du Sauveur que les mérites de sa vie et de sa mort nous soient communiqués par les mains de sa divine Mère.

Si, comme la foi nous l'enseigne, le pouvoir des saints dans le ciel est en raison de leur mérite, du nombre et de l'excellence des vertus qu'ils ont pratiquées pendant leur vie, il est évident que la puissance de la Vierge mère est grandement au-dessus de celle d'aucun des saints du paradis, car il est certain qu'aucune créature n'a atteint un aussi haut degré de perfection que Marie, que Dieu l'a comblée des grâces les plus précieuses, qu'elle a toujours été fidèle à y correspondre, et que partout son crédit et sa puissance dans le ciel surpassent ceux de tous les élus.

Elle a encore de plus qu'aucun d'eux le titre immortel de mère de Jésus-Christ, par conséquent tout l'ascendant d'une mère sur son fils, et ce fils est le Dieu qui par amour pour nous s'est fait homme et est mort sur l'arbre de la croix pour sauver le genre humain ! En faudra-t-il davantage pour nous convaincre de l'auguste prérogative de Marie auprès du Tout-Puissant.

II.

Il est presque incroyable que l'on puisse se dire chrétien, croire en Jésus-Christ, et ne pas invoquer Marie ; refuser de rendre hommage à sa mère bien-aimée est assurément le comble de l'esprit de contradiction et de ténèbres. Mais les disciples de Luther et de Calvin et tous les réformés en ont fait et en font encore bien d'autres...

Cependant quiconque croit fermement à l'Evangile est forcé de se rendre à ces paroles du Rédempteur sur le point d'expirer sur la croix et de consommer son sacrifice pour le salut du genre humain ; nous y lisons en toutes lettres :

"Lors donc que Jésus eut vu sa Mère, et près d'elle, le disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : *Femme, voilà votre fils*. Ensuite il dit au disciple : *Voilà votre Mère*. ... *Eccè mater tua*. ... (1)

Or, il est certain et tous les interprètes disent formellement que Saint-Jean représentait, au pied de la Croix, tous les fidèles, et qu'en adoptant pour son fils Marie les adoptait tous pour ses enfants. C'est de là que les panégyristes de Marie ont conclu que le Père éternel, après avoir voulu qu'elle fût la mère de son Fils unique, a voulu de plus qu'elle fût aussi la mère de tous ceux qui, par le caractère de l'adoption divine, deviennent ses propres enfants, et que Marie, mère de Jésus, fût aussi la mère de tous les frères de Jésus, de tous les enfants de Dieu, figurés par St. Jean.

Donc, Marie est notre mère, et comment pourrait-elle ne pas avoir pour nous, elle qui est la bonté même, toute la tendresse d'une mère pour ses enfants !

Encore plus que cela, Marie nous aime comme doit aimer une Mère-Vierge,

comme doit aimer la mère de Dieu qui voit en nous les frères et les remplaçants de son Divin Fils qui lui a recommandé de nous adopter pour ses enfants.

"Non, dit Louis Veuillot, nous ne devons jamais douter de l'amour de Marie ! Donnons-lui pour enfants tous ceux qui ne la veulent pas pour mère : elle leur fera sentir sa tendresse, et, dans l'orage et la tempête, en dépit d'eux-mêmes, par instinct, ils suivront cette étoile qui mène à Dieu."

Il y a là un mystère que nous ne saurions pénétrer, car il est certain que Marie nous aime à un degré que nous ne comprendrons qu'au ciel.

III.

Puisque Marie est si puissante, si bonne et qu'elle nous aime tant, nous devons donc avoir une grande confiance en elle et implorer souvent son secours dont nous avons toujours besoin pour travailler efficacement à notre sanctification. Cette confiance est de plus justifiée par une foale de miracles et des grâces extraordinaires dont nous sommes tous les jours les témoins et souvent même l'objet.

Nous ne pouvons trop nous attacher à fortifier en nous ces sentiments de confiance en Marie ; les motifs les plus puissants nous engagent à recourir à sa médiation dans tous nos besoins et particulièrement dans l'affaire si importante de notre salut, puisqu'il est écrit qu'un serviteur de Marie ne peut jamais périr.

Tous les saints ont eu une dévotion toute particulière à la Sainte Vierge et ont fait profession de l'honorer, de l'aimer et de recourir à son intercession par de fréquentes et ferventes prières.

Ils sont nos devanciers et nos modèles, nous marchons vers la même éternité, nous tendons à la conquête du même royaume, à la possession de la même couronne ; ils ont remportés la victoire, en invoquant Marie, nous devons marcher sur leur trace si nous voulons arriver au même terme.

Pour faciliter et pour rendre plus efficace la dévotion des fidèles en l'honneur de la Mère de Dieu et pour les engager à sanctifier le mois de mai, spécialement consacré à Marie, Notre Saint Père le Pape, Pie VII, a bien voulu que ce mois tout entier devint privilégié, un mois de grâce et de sanctification, pendant lequel les trésors spirituels de l'Eglise ne cesseraient de couler tous les jours en faveur de ses enfants.

Par un rescrit du 21 mars 1815, ce vénérable pontife accorde à tous les fidèles qui honoreront la très-sainte Vierge, pendant ce mois, par des hommages particuliers, de pieuses prières ou d'autres exercices de piété faits en public ou en particulier, trois cents jours d'indulgence pour chaque jour du mois, et une indulgence plénière, le jour qu'ils voudront choisir, à

condition qu'ils se confesseront, communieront et prieront pour les intentions de l'Eglise. Aussi, les pieux exercices du *Mois de Marie* sont-ils aujourd'hui généralement pratiqués dans toute la catholicité et produisent de très-heureux résultats, surtout au milieu de nous.

L'auteur du *Nouveau mois de Marie* dit, dans la préface de ce petit livre, que c'est un fait digne de remarque que l'empressement des fidèles à fréquenter ces exercices, à l'église, ou à s'en acquitter en leur particulier. "Il n'y a pas à douter, dit-il, que ce concert de prières, qui s'élève de tant d'âmes pures, simples, étrangères à toutes les passions ambitieuses qui se disputent l'héritage de la terre, n'ait souvent détourné la colère de Dieu prête à éclater sur les têtes coupables, et n'ait attiré sa grâce et sa miséricorde."

Concluons donc que la confiance que nous devons avoir en la Mère de la grâce divine doit se mesurer sur sa puissance auprès de Son Fils, sa bonté, sa miséricorde pour le pécheur, et surtout sur son ardent amour de la Très-Sainte Trinité et son désir ineffable de voir augmenter le nombre de ses adorateurs durant toute l'éternité.

D'ailleurs, il ne peut y avoir de contradiction en Dieu, et, par conséquent, puisqu'il promet formellement à celui qui honore son père et sa mère selon la nature, de vivre longuement sur la terre, c'est assez nous dire qu'à plus forte raison celui qui honore sa Mère selon la grâce, sa Mère glorifiée, sa Mère éternelle, vivra éternellement dans le ciel.

A. L. DESAULNIERS.

CONSECRATION A MARIE.

Sur vos pas, ô divine Marie,
Plus heureux qu'à la suite des rois,
Dès ce jour, et pour toute ma vie,
Je m'engage à vivre sous vos lois.

Si du monde écartant le langage,
Des plaisirs j'ai suivi les attraites,
Je me donne à vous, et sans partage,
Je m'engage aujourd'hui pour jamais.

Unissez vos voix, peuple fidèle,
Aux accords des Esprits bienheureux,
Pour chanter les louanges de Cello
Qui s'engage à combler tous nos vœux

(1) Evangile de Saint-Jean. chap. XIX. v. 26 et 27.

Littérature.

(Pour l'Album des Familles)

FLORIDA.

ESQUISSE DE MŒURS.

PAR

EUGÈNE L'ÉCUYER.

(Suite et Fin.)

XXIV



Quelques jours après, M. Mollard résidait dans la jolie paroisse S..... à proximité de Québec. Et c'est ici que nous avons fait la connaissance de Florida, un matin qu'elle allait offrir ses jolies fleurs à la Ste. Vierge. Car elle avait fait un vœu bien tendre, la pieuse enfant : quand tu seras parti, avait-elle dit à Claude, et jusqu'à

ce que tu sois revenu, tu penseras à moi tous les matins et tu diras : en ce moment Florida est devant la Sainte-Vierge et prie pour moi. Et j'y serai, sois-en sûr.

On ne pouvait rêver rien de plus pittoresque, de plus coquet, de plus enchauteur que l'habitation de M. Mollard. La nature y était sans doute pour beaucoup ; mais on s'apercevait que l'artiste y avait laissé les inspirations de son goût et les œuvres de son talent. La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée ; mais il y avait sous les combles, des chambres bien propres, bien éclairées, bien jolies. Tout à l'intérieur, décorations et mobilier, était modeste, très modeste, mais d'un choix exquis. Deux beaux ornements devant la façade protégeaient de leurs ombres l'habitation. Devant, une belle pelouse d'un beau vert aux allées bien alignées, bien râtissées, et en arrière un joli jardin bien clos en palissades, pleins de fleurs qui envoyaient leurs parfums aux quatre vents du ciel ; pleins d'arbres fruitiers qui promettaient pour la table des fruits exquis, au fond de ce jardin, un grand espace, formant parc où s'élevaient à l'envi, piaulant, croassant, gargouillant, chacun à sa manière, canards, oies, dindes, poulets, etc.

Quel charmant petit nid ! mais aussi charmant oiseau il y avait dans ce nid !

A quelques arpents une belle rivière où le vieillard, quelquefois, avec Florida, allait tendre des pièges à la truite frétillante, au goujon argenté.

Ah que l'on devait vivre heureux, n'est-ce pas, dans ce petit paradis !

— Eh bien, ma Florida, disait le bon père, comment te trouves-tu ici ?

— Oh ! cher Papa, que c'est donc beau !

— Attends, cela sera 'encore' plus beau dans quelques jours, quand la nature aura fait toute sa grande toilette. Ainsi tu ne regrettes pas Québec ?

— Mais si, un peu.....

— J'oubliais que tu y as laissé ta bonne Céline, chère enfant. Ecoute, dans quelques jours, tu iras la chercher et tu l'emmèneras passer quelque temps ici.

— Possible !

— Oui, ici, je te le promets.

— Que nous serons donc heureuses toutes deux. Oh si vous saviez combien je l'aime cette ange !

— Et celui qui la courtise est-il bien digne d'elle ?

— Oui, Céline et sa mère l'assurent et me l'ont dit.

— Tant mieux. Il a des moyens, paraît-il ?

— Son père est riche, et il est enfant unique et idolâtre.

— Et son père sait-il qu'il courtise Céline ?

— Oui, et il approuve.

— Et penses-tu que ce soit pour bientôt, le mariage ?

— D'après les apparences, oui.

— C'est que..... mais à quoi bon parler de cela à présent ! Tout ne se fait pas en un jour.

— Que voulez-vous dire, cher père ?

— Tu sauras cela un jour, ma belle, un jour qui n'est peut-être pas bien loin.

Florida essuya des larmes qui glissaient sur ses joues roses et satinées.

— Tu pleures : tu penses à Claude, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, oui ; où est-il ? que fait-il à cette heure ?

— Eh parbleu, il est sur la mer et il pense à toi aussi, sûrement.

— S'il pouvait arriver bientôt...

— Il n'y manquera pas, sois-en certaine.

— Que c'est donc désolant d'être ainsi séparés !

— Allons, allons, il faut se résigner, enfant. Que serait devenu ton pauvre père sans la résignation. Moi aussi, j'ai été séparé d'une personne bien chère..... Te rappelles-tu un peu ta mère ? Florida,

— Oui.

— Tu étais bien jeune pourtant quand Dieu nous l'a ôtée.

— C'est vrai ; cependant il me semble l'avoir encore.

— Elle était bien belle, ta mère ; belle comme toi, ma fille. Et puis si bonne, si généreuse, la chère femme ! Elle doit être

là-haut, au ciel ; elle nous voit ; elle nous entend, et, si le bon Dieu veut, nous irons la rejoindre, chère enfant, et puis nous ne nous séparerons plus jamais, jamais. Pense souvent à cela, cher ange ; cette pensée te fera du bien, comme à moi. Oh c'est dans la douleur surtout que cette pensée est une douce, bien douce consolation !....

En ce moment Mie-Toinette vint avvertir que M. le Curé attendait M. Mollard.

— Je sais pourquoi il est ici, dit Florida.

— Et t'a-t-il m'as pas prévenu ?

XXV.

— Savez-vous, M. Mollard, dit le Curé, que plus je vais, plus je suis jaloux ! C'est peu pardonnable, n'est-ce pas, surtout chez un prêtre. Eh bien, n'importe ; si c'était possible, je crois que je n'hésiterais pas à changer mon presbytère pour votre maison. Et changeriez-vous de tous, ainsi ?

— Je ne dis pas non.

— Alors Dieu y perdrait beaucoup.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il me semble que je ferais un bien mauvais prêtre.

— De la modestie, M. Mollard. Mais badinage à part, vous êtes très-bien ici.

— Je ne me plains pas.

— Et vous faites bien, car franchement vous auriez tort. Et vous avez en cette propriété à bon marché.

— Oui, mais il a fallu et il faudra encore bien des réparations.

— Avec le temps, M. Mollard, avec le temps...

— Eh oui ; mais il est bien temps que je vous dise combien je suis heureux de votre visite.

— Et cependant je dois vous prévenir que cette visite est un peu intéressée, non pour moi, remarquez bien.

— J'en étais sûr d'avance ; je sais qu'il est bien rare que vous demandiez pour vous. J'imagine qu'il s'agit encore d'une bonne œuvre ?

— De deux, monsieur, vous voyez qu'il y a beaucoup à gagner pour ceux qui aiment Dieu. Je vais m'expliquer, si vous le permettez. Quant à la première de ces bonnes œuvres, il me suffira, je pense, pour être bien accueilli, que je suis l'interprète de votre Demoiselle ; car il s'agit d'offrir un nouveau gage d'amour à la Sainte-Vierge, et vous savez qu'au nombre des enfants de Marie, je compte votre fille comme une de mes plus ferventes neophytes. Je vous félicite, M. Mollard, une enfant aussi vertueuse ne peut qu'attirer les bénédictions du ciel sur votre maison.

— Je vous remercie de ces bonnes paroles, M. le Curé.

— Mais est-ce qu'elle n'est pas ici, Mademoiselle Florida ?

— Elle va descendre, monsieur ; la voici.

— Eh bien, mon enfant, vous voyez que

je tiens ma parole, je viens faire ma commission.

—Et mon père y consent, n'est-ce pas ? dit Florida avec un sourire plein de joie.

—Il y consentira ; mais avant il faut qu'il sache ce qu'on lui demande ?

—Vous ne le lui avez pas dit, M. le Curé ?

—Pas tout encore ; je vous attendais, de votre bouche, mon enfant, cela ira plus droit au cœur de votre père.

—Eh bien, M. le Curé, dit Florida, avec un geste gracieux, mon père en vous écoutant s'imaginera que c'est moi qui lui parle.

—Soit, donc, M. Mollard, nos jeunes amies de Marie désireraient placer une lampe devant son autel. J'en ai marchandé une à Québec. Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux, mais cela suffira, en égard aux moyens de la paroisse. La Ste Vierge sais que nous ne sommes pas riches.

—M. le Curé, dit M. Mollard, il se présentera probablement encore quelque occasion de se rendre agréable à Dieu, ce sera alors le tour des autres, aujourd'hui, c'est le mien et je prétends le garder pour moi seul. Achetez la lampe et ne vous inquiétez pas du paiement, je m'en charge.

—En vérité, Monsieur, je ne sais...

—Assez, M. le Curé, n'amoindrissez pas mon mérite, il est assez petit. Voyons l'autre bonne œuvre.

Florida parut vouloir se retirer.

—Restez, mon enfant, dit le Curé, vous n'êtes jamais de trop quand il s'agit de faire le bien. Restez, je vous en prie ! Je sais que vous avez le cœur sensible, et j'ai une triste histoire à raconter. Elle n'est pas longue. Imaginez-vous qu'hier soir, en revenant de voir un malade, j'aperçus sous la remise, près de mon presbytère, quelque chose qui remuait. J'approchai et j'entendis des sanglots. C'était un petit garçon d'une quinzaine d'années environ, tout transi, tout grelottant, car les nuits sont fraîches encore. —Que fais-tu ici, mon petit ? lui demandai-je ? —Rien, monsieur, mais j'ai bien froid et bien faim. —D'où viens-tu ? —De partout. —Je le fis entrer, chauffer et manger. Tandis qu'il prenait des forces, je l'examinai à loisir. C'est un joli enfant, à l'œil noir et intelligent. Je repris mon interrogatoire : Comment t'appelles-tu mon enfant ? —Mic. —Mais ce n'est pas un nom cela, mon cher. Mic. qui ? —Je ne sais pas. —Tu n'as donc pas de parents ? —Je ne les ai pas connus. —Mais enfin que j'ai un a eu soin de toi ? —Je restais chez une femme qu'on appelait la Boulonne et que me faisait faire des commissions. —Que faisait-elle, cette femme ? —Elle lavait pour les autres, et puis il venait des hommes chez elle auxquels elle donnait à manger, et je leur charriais de la boisson. —Que faisaient ces hommes ? —Ils se réunissaient dans les mansardes, parlaient

bien bas souvent, mais quelque fois paraissaient se disputer et faisaient le train. Et j'avais bien peur, des fois, et j'aurais voulu être bien loin. —Et d'où es-tu parti ? —De Québec. J'ai quêté le long du chemin et j'ai couché dehors. —Pourquoi ne demandais-tu pas à loger ? —J'avais honte.

Le Curé se tut ; les larmes le suffoquaient. Il se fit un silence de quelques minutes.

—Que de misères comme celle-là, que nous ignorons, mon Dieu, dit M. Mollard.

—Attendez, dit le Curé, je n'ai pas fini :

—Enfin, mon petit, tu t'es décidé à laisser cette femme ! —C'est elle qui m'a laissé, monsieur. Après le grand feu, on l'a trouvée morte. On disait qu'elle avait été écrasée par une cheminée qui lui était tombée dessus. —Sais-tu prier le bon Dieu ?

L'enfant baissa les yeux, pencha la tête en rougissant et ne répondit pas. —N'aie pas honte, réponds à ce que je te demande. Est-ce qu'on t'a montré à prier le Bon Dieu ? —Jamais. —Tu n'aurais pas aimé cela, prier le Bon Dieu ? —Il me semble que oui. Pourquoi ? —Parce qu'on me disait que ça me ferait du bien. —Qui te disait cela ? —Les enfants qui jouaient avec moi. Es-tu entré dans l'église quelque fois ? —Souvent, quand je faisais mes commissions. —Et le dimanche ? —Jamais, j'avais honte parmi les autres qui étaient bien habillés. —Et pourquoi entraistu dans l'église ? —Je trouvais cela si beau ! et puis j'y étais si tranquille ! —Tu aimerais cela, vivre tranquille ? —Ah pour ça, oui, par exemple. —Sans travailler ? —Ça ne se peut pas, faut que tout le monde travaille. —Et que ferais-tu ? —Tout ce qu'on voudrait. —Et si l'on te donnait à manger, si l'on t'habillait proprement ? —Oh ! vous feriez cela, vous, Monsieur ? —Moi, ou un autre. Aimerais-tu bien celui qui aurait soin de toi ? —Il me semble que ça ne me coûterait pas de mourir pour lui. —Eh bien, tu dois être fatigué, tu vas te coucher et dormir comme il faut. Mais, avant, connais-tu cela ? —Oui, c'est un crucifix, il y en a comme cela, des beaux, dans l'église. C'est le Bon Dieu. —Qui le t'a dit ?

—Les enfants qui jouaient avec moi. —L'aimeras-tu bien, le Bon Dieu ? Il est mort pour toi, et c'est lui qui va prendre soin de toi et qui va t'empêcher de mourir de faim.

Le pauvre enfant se mit à pleurer et je pleurai avec lui. J'ai pensé d'abord à l'utiliser chez moi, mais dans un presbytère il n'est pas toujours facile d'élever un enfant, car ce pauvre petit, à bien dire, n'a pas été élevé, et puis j'ai une bonne vieille gouvernante qui n'est pas patiente et qui ne veut pas en entendre parler.

—Papa, dit Florida, pourquoi ne le prendrions-nous pas, nous ? Un de plus, ou un de moins, qu'est-ce que cela peut faire tant ? Ah, oui, hein, cher Papa,

Je serais si contente de lui montrer à prier le Bon Dieu !

M. Mollard, dit le Curé, si charitable que vous puissiez être, il ne faut pas que tout le fardeau tombe sur vos épaules. Logez l'enfant, montrez-lui à travailler : il gagnera bien sa nourriture ; moi, je me charge de le vêtir et de l'instruire.

—Quant à l'instruction, je ne vais pas au contraire, dit M. Mollard, quand au reste, j'en fais mon affaire.

Et le lendemain Mic entra chez M. Mollard. Le Curé avait fait une bonne journée. Il y a longtemps que je n'en ai pas fait une pareille, disait-il avec joie.

XXVI

Ne croyez-vous pas, Céline, disait Joseph Laurie, que votre mère ferait bien de suivre le conseil de mon père en ouvrant un magasin à la Pointe-Lévis ? Il y a déjà beaucoup de monde rendu en cet endroit, et depuis l'incendie, surtout, il y en a beaucoup qui s'y portent.

—Hélas, mon cher ami, dit Céline, des gens ruinés comme nous.

—Pas tous, pas tous, dit Laurie. Songez donc, Céline, combien nous sommes exposés dans cette ville ! Les feux d'abord, puis les malfaiteurs qui recommencent. Voyez ce pauvre M. Monjeau.

C'est vrai, Joseph.

—Et puis, je vous l'avouerai, mon père serait flatté de vous voir à la Pointe-Lévis.

—Et certes ma mère doit avoir en haute estime l'opinion de votre père, lui si bon pour nous ! Qui eût espéré tant de générosité !

—Mon père sait que ce qu'il avance aujourd'hui, restera dans la famille. Est-ce que vous n'y pensez pas, Céline, dit le jeune homme en lui serrant la main, avec tendresse ! Céline baissa la tête en rougissant.

—Mais que vois-je, s'écria-t-elle avec une joie indiscible ; mais certainement c'est elle.

—Qui ? elle.

—Ma Florida ! quand on pense, ajouta-t-elle, en recevant dans ses bras la fille de M. Mollard, j'ai rêvé à toi la nuit dernière.

—Un beau rêve ? dit Florida.

—Un beau, oui, et le voilà qui se réalise. Merci, mon Dieu.

—Vous m'excuserez bien, Monsieur ; dit Florida en tendant la main à Joseph Laurie.

—Tu viens pour quelques jours au moins.

—Non, je pars demain et je t'emmène.

—Moi ?

—Oui, ce sont les ordres de mon père, les ordres, entends-tu ?

—Nous partirons plus tard.

Et la voiture qui nous attend à la Pointe-Lévis ? Tu n'y penses pas ? D'ailleurs j'ai mes petites occupations chez nous...

— Ses occupations ! dit Céline en haussant les épaules. L'entendez-vous, Joseph.

— Plaisante tant que tu voudras. Et ta bonne mère ?

— Nous parlions justement d'elle, je l'attends ce soir. C'est qu'elle est bien occupée, cette bonne mère !

— Elle va s'établir à la Pointe-Lévis, ainsi que tu me l'as écrit ?

— C'est bien probable.

— On peut dire que c'est certain, ajouta Joseph, et n'est-ce pas qu'elle fera bien, Mlle Florida ?

— Sans doute ; d'ailleurs je crois que c'est le désir de tous ses amis.

Nous laisserons les jeunes filles seules. Elles ont probablement bien des choses à se dire, bien de jolies confidences à se faire ! Ne soyons pas indiscrets.

XXVII

Depuis son évanouissement, le lendemain du vol ohez M. Monjeau, Mie-Toinette n'avait pas été parfaitement bien. Elle avait toujours vagué, tant bien que mal, à ses occupations ordinaires. Florida avait voulu plusieurs fois lui faire prendre le lit, mais en vain. Mimie Toinette avait-elle peur de ne plus se relever ? C'est possible. Était-ce crainte pusillanime de la mort ? on sait qu'il y a certaines vieilles personnes qui, dans la maladie, craignent le lit comme un cercueil. Et pourtant, depuis l'accident, la vie était bien pesante pour la pauvre vieille. Des inquiétudes atroces la harcelaient sans cesse. Depuis plusieurs jours, elle avait pris une ferme résolution dans son cœur malade, celle d'ouvrir ce cœur à M. Mollard. Elle pensait — et elle avait raison — que cet épanchement la soulagerait.

M. Mollard, qui avait bien observé sa gouvernante depuis sa syncope, s'était facilement aperçu qu'elle souffrait cruellement — beaucoup plus moralement encore qu'au physique. Et puis l'on sait, nous l'avons dit, qu'un terrible soupçon avait traversé l'esprit du vieillard. Lui aussi avait donc bien hâte que Mie-Toinette s'expliquât comme elle l'avait fait en d'autres circonstances. Plusieurs fois il avait essayé, indirectement, d'amener l'affaire sur le tapis, il avait pris des *biais*, comme on dit vulgairement ; mais toujours sans succès. Mie-Toinette s'était toujours tenue dans les bornes d'une réserve complète et avait toujours gardé un silence absolu. M. Mollard savait bien qu'il y avait beaucoup de choses dans ce silence.

Florida, comme on l'a vu, était à Québec et Mie-Toinette paraissait plus expansive que de coutume. C'était peut-être le bon temps, pensait M. Mollard, bien décidé cette fois à questionner directement, à faire le siège de la place si l'on persistait à ne pas vouloir donner volontairement les clefs.

— C'est étrange, dit M. Mollard en fixant la vue sur sa gouvernante, que mon

ami Monjeau ne soit pas encore venu me voir, mais je l'attends de jour en jour.

— Je serais heureuse de le voir, dit Mie-Toinette, en soupirant tristement.

— Je n'en doute pas, ma bonne ; il vous estime beaucoup, M. Monjeau.

— Oh ! c'est que j'aurais une grâce à lui demander.

— Une grâce ?

— Oui, tenez, M. Mollard, il faut que je vous le dise enfin, je souffre horriblement.

— Vous devriez prendre du repos ; je vous ai offert une autre fille pour vous aider ; vous n'avez pas voulu.

— Non, monsieur. Qu'eût pu faire cette fille ? Soulager le corps ? ce n'est pas lui qui est le plus malade.

— Voyons, répondez-moi bien franchement, comme à un père. Ne serait-ce pas un peu Pierre Valois que vous n'avez pas revu depuis longtemps ?

— M. Mollard, dit Toinette, si Pierre Valois est pour quelque chose dans mes souffrances, ce n'est pas dans le sens que vous pensez. Je ne le cacherai pas, il me semble que je l'ai aimé. A présent je ne le voudrais plus, et le voudrais-je que je ne le pourrais. Ceci demande une explication, n'est-ce pas ? je vais vous la donner. La dernière fois que j'ai vu Pierre Valois, c'est la veille de l'anniversaire de la naissance de Florida. Vous vous le rappelez ; ce soir-là j'étais seule ; vous étiez avec Florida chez Madame Millet. Je m'aperçus de suite que Valois avait bu, car il n'avait jamais été aussi hardi. Il voulut se permettre quelques petites familiarités ; je le repoussai comme il le méritait. Il s'excusa et me demanda une décision au sujet de notre mariage. Je lui répondis sans dissimulation qu'avant de l'épouser, je désirais des informations certaines sur sa famille, sur ses moyens d'existence ; je lui dis que tant qu'il ne pourrait pas me rassurer à cet égard, toutes relations devaient cesser entre nous. Sur ce, M. Mollard, il se mit d'une colère épouvantable, il était effrayant à voir, et puis, en sortant, il fit une menace que je n'ai pu oublier : Si nous ne nous marions pas, a-t-il dit, il arrivera des malheurs. Pour moi, monsieur, l'homme était jugé et condamné irrévocablement. Or, il en est déjà arrivé des malheurs, M. Mollard. Le vol chez M. Monjeau...

— Quoi ! dit M. Mollard, tu supposes ?

— Je ne suppose pas, j'en ai la conviction. Pierre Valois était sur le théâtre du crime.

Le bonhomme fit un saut sur son siège.

— Ce qui me reste à vous dire, mon cher maître, est atroce. Oui, Pierre Valois est un des misérables ; le mordre douze ne m'est plus permis, et pourtant, mon Dieu, vous savez combien ce doute me tourmentait !

— Pourquoi ? dit M. Mollard ; mais parlez donc, je suis sur des charbons ardents.

— Parce que, Seigneur, aidez-moi ; le

mouchoir que M. Monjeau a trouvé chez lui, la nuit du crime, c'est le mien...

M. Mollard était atterré.

— Et quand je pense, dit-il, quand je pense que ce misérable a fréquenté ma maison ! mais c'est affreux. Et ce mouchoir, ce maudit mouchoir. Le scélérat l'avait-il volé à cette pauvre fille... dans l'espoir peut-être de nous compromettre tous ensemble plus tard, si la Justice l'inquiétait.

Il arrivera des malheurs, a-t-il dit... Heureusement qu'il ne l'a plus ce mouchoir. Ah ! M. Monjeau, mon cher ami, il faut qu'il disparaisse, ce mouchoir.

— Je lui demanderai à genoux, dit Mie-Toinette. Et si vous aviez voulu pourtant, mon bon maître, vous auriez pu concevoir quelques soupçons contre votre malheureuse gouvernante.

— Et je t'avoue que j'en ai eu un, en effet ; pardonne-moi, ma chère amie.

— Qu'avez-vous donc pensé, mon Dieu ?

— J'ai pensé que tu savais peut-être quelque chose ; mais cette pensée était honteuse pour moi. Mais, dit M. Mollard, se berçant d'un dernier espoir ; il y a bien des choses qui se ressemblent ; il n'y avait pas que ce mouchoir chez le marchand qui te l'a vendu. Il faut que j'écrive immédiatement à Monjeau, que je l'attends, et qu'il emporte l'objet. Et si tu te trompais, Toinette ; si Pierre Valois te le prouvait un jour ? Nous aurions accusé bien injustement et nous serions bien coupables devant Dieu ?

— Et cette menace qu'il m'a faite ?

— Ah ! Mie-Toinette, qu'est-ce qu'un homme sous l'influence de la boisson et d'une violente colère ne dit pas ? Tu l'as à peine aperçu, ce mouchoir.

— Je ne l'ai que trop vu. Et puis cette trouvaille coïncide si bien avec la menace !

— Eh bien admettons, que Pierre Valois ait voulu se venger parce que tu l'as éconduit, il me semble qu'il n'aurait pas dû s'en prendre à M. Monjeau qui ne lui a jamais rien fait, que je sache.

— M. Monjeau passe pour riche ; peut-être Valois voulait-il se procurer les moyens pécuniaires pour me dire : voyez, je puis vous faire vivre...

— C'est possible.

— Mais, mon maître, vous êtes toujours bon, toujours porté à excuser.

— Et, ma chère, il ne faut jamais condamner personne, à moins d'être bien certain ; il vaut mieux sauver tous les coupables du monde, plutôt que de condamner un innocent. C'est la loi de l'humanité et de la conscience.

XXVIII

M. Mollard lisait les journaux, Florida et Céline faisaient du tricot ; Mie-Toinette remplissait momentanément le rôle d'institutrice auprès de Mio qu'elle avait pris en grande affection qu'il s'efforçait de mériter. Le pauvre enfant était entré au

bon temps chez M. Mollard ; plus tard peut-être eut-il été irrévocablement perdu. Combien de pauvres petits malheureux qui, faute d'avoir été ramassés par la Charité, sont descendus, d'échelon en échelon au dernier degré de l'échelle du vagabondage, du crime !

On attendait ce jour-là M. Monjeau ; il avait prévenu M. Mollard. Et, disait-il, dans sa lettre, j'emporterai avec moi une nouvelle, ah ! mais une nouvelle... ajoutez toutes les épithètes de Madame de Sévigné, et ce n'est pas encore assez. Je ne vous dirai pas de la diviner ; vous n'en seriez pas capables, à tous vous autres. De sorte que vous ferez mieux de n'y pas penser.

Et l'on n'essaya pas non plus.

Enfin, un peu avant midi, une voiture s'arrêta devant la porte. Surprise agréable pour notre bonne petite amie, Céline. M. Monjeau était accompagné de Joseph Laurie.

— Eh bien, la petite, dit M. Monjeau à la jeune fille, vous ne m'en voudrez pas, je suppose, si je vous enmène ce jeune homme. Quant à lui, je suis bien certain qu'il m'a aimé doublement quand je lui ai proposé cette promenade. C'est que je tiens à bier me faire chérir de vous deux. Mais il y a ici un secret qu'on dévoilera tout à l'heure. Et quelles nouvelles ici ? .. Mais je n'entends rien pour le moment, ventre affamé n'a pas d'oreilles, et je vous dirai, mon cher Mollard, que nous avons une faim à tout dévorer. La voiture, le grand air, ça nous creuse l'estomac. Viens m'embrasser, Florida, j'ai ici pour toi, dans ma poche, quelque chose...

— Ah, donnez, donnez tout de suite, dit la jeune fille en tendant les deux mains ; mais donnez donc, M. Monjeau.

— Doucement, doucement.

— Dites au moins ce que c'est ?

— Pas d'avantage.

— Un secret, dit Céline

— Et quel peut être ce secret, ajouta Florida.

— Ma chère Miette, dit M. Monjeau en serrant la main de la gouvernante, on n'a pas oublié de faire la cuisine ?

— On va tâcher de vous satisfaire, Monsieur, dit-elle en riant.

— C'est bon et je vous assure que je vais faire honneur à la table. Avez-vous faim, vous, Joseph ? mais j'oublie ; à votre âge, est-ce qu'on ne vit pas d'amour.

— Pas absolument, dit le jeune homme en rougissant un peu.

Le dîner fut bientôt expédié.

— Parceque, dit M. Monjeau, nous avons beaucoup à causer ; le temps est court, précieux, car nous repartons ce soir.

— Si vite ?

— Oui, il va faire un clair de lune superbe et il faut que nous soyons demain à Québec, n'est-ce pas, Joseph ?

— Mais, fit Céline...

— Inutile d'insister, ma chère : il y a

de votre intérêt à tous trois, ma belle.

— Au mien aussi.

— Au vôtre aussi.

— Mais, M. Monjeau, permettez-moi de vous le dire ; vous êtes incompréhensible aujourd'hui ; vous ne parlez que par énigmes.

— Je vais m'expliquer plus clairement bientôt. Un peu de patience, que diable ! Ces jeunes gens sont d'un empressement !...

— Vous avez reçu ma lettre, demanda M. Mollard.

— Oui, je l'ai reçue et je vais vous prouver, à votre grande satisfaction, que je n'ai rien oublié.

— Pauvre Antoinette, pensa M. Mollard elle va donc être soulagée.

— Mais, dit M. Monjeau, quel est donc ce petit garçon que je viens d'apercevoir.

— Un pauvre enfant que M. le Curé a ramassé dans le chemin et qu'il m'a donnée, dit M. Mollard tout simplement.

— Il a l'air intelligent, le petit.

— Je crois que nous en ferons quelque chose, à nous tous.

— Et je ne demande pas mieux, si je puis mettre la main à la bonne œuvre, d'une manière, ou de l'autre ?

— Merci, mon brave, je serais bien disposé à partager tout le reste avec mes amis ; mais le mérite d'une bonne action, j'aime à la garder pour moi seul.

— Egoïste, dit M. Monjeau.

— Notre bon Curé a voulu, lui aussi, partager avec moi, je ne l'ai pas voulu.

— Je te reconnais, c'est toujours toi... Voyons, maintenant avez-vous essayé de deviner ?

— C'est vrai, dit Florida, cette grande nouvelle !... Ce doit être le temps de nous l'apprendre ?

— Oui, mes enfants, dit M. Monjeau d'un air tout réjoui. Joseph Laurie, ajouta-t-il, fais ce que je t'ai dit, mon enfant.

Le jeune homme prenant la main de Céline et la conduisant auprès de M. Monjeau :

— Mademoiselle, dit-il, embrassez votre second père.

— Comment ?... que signifie, s'écria tout le monde à la fois.

— Cela signifie, dit M. Monjeau, que dans huit jours j'épouserai Madame Millet.

— Bon Dieu, bonne Ste Vierge, s'écria Céline en se jetant dans les bras de M. Monjeau qui la pressa longtemps sur son cœur.

— Dans huit jours, Joseph, continua-t-il, cette enfant sera la mienne et tu lui donneras ton premier baiser de fiancé.

— Et pas beaucoup plus tard, celui d'époux, probablement, ajouta Florida en embrassant sa bien-aimée compagne.

— Après la mienne, dit M. Monjeau, nous ferons, du même coup, deux autres noces, voici qui me l'annonce, fit-il en présentant une lettre à M. Mollard.

— Une lettre de France, s'écria Florida ; oh s'il vous plaît, cher Papa...

— Lis-la, dit M. Mollard ; elle t'intéresse plus que moi. Tu as donc été à la poste mon ami.

— Ne me l'avais-tu pas recommandé ? J'y ai trouvé pour moi-même une lettre de votre bon Claude. Le voyage a été heureux ; mais il va te le dire lui-même.

— Mon père et vous tous ; excusez-moi ; dit Florida ; il faut que j'aille dire quelque chose au bon Dieu ; vient avec moi, Céline.

Et les deux enfants disparurent et quand elles furent seules, elles parlèrent de leur bonheur.

— C'est bien le moment, dit Florida, de répéter la question que je faisais à Claude, avant son départ : que faut-il faire pour remercier dignement le bon Dieu ?

— Il a fait un bon voyage, ce cher ami

— Parfait, parfait. Toujours en bonne santé ; une traversée paisible, sans le moindre accident et en arrivant, succès complet dans les affaires.

— Et l'héritage est-il considérable.

— Pas extrêmement riche, mais, comme dit Claude, ma chère Florida, nous en avons assez pour être heureux ; je ne m'attendais pas à une fortune ; j'espérais seulement avoir le moyen de t'assurer une paisible existence. Mon espoir s'est réalisé ; remercions Dieu ; je n'ai plus qu'un heureux retour à lui demander. Prie toujours, ma Florida.

— Que je suis donc réjoui de ton bonheur, ma chère !

— Bientôt ce sera mon tour de t'en dire autant. Et quand je pense que ta bonne mère va se marier ! avec un si bon parti ! La voilà sans inquiétude pour le reste de ses jours.

— Je n'en puis revenir, dit Céline. Qui l'eut pensé !

— Moi, dit Florida ; je t'assure que j'y ai pensé plus d'une fois.

— Vrai. Et je crois que mon père pensait un peu, lui aussi, à ce mariage. Il me l'a donné à entendre un jour : plus tard, disait-il, nous reparlerons de cela. Qui sait s'il n'est pas pour quelque chose dans l'affaire. Mais voyons, tu ne me dis pas si tu es contente d'avoir un beau-père ?

— Un beau-père comme M. Monjeau, certainement oui ; et nous serions bien exigeantes, ma mère et moi, si nous demandions plus.

— Tu as raison, ma Céline. Pour moi il me suffit, pour estimer M. Monjeau, de savoir qu'il est l'ami de mon père ; parce que je t'assure qu'il est difficile mon père, en fait d'amis.

Joseph Laurie étant sorti en même temps que les jeunes filles pour visiter— avait-il dit, la propriété de M. Mollard ; mais plutôt pour laisser les deux vieux amis seuls, prévoyant qu'ils avaient quelque chose de particulier à se dire. Il avait raison.

— Mon cher Monjeau, je vous félicite, dit M. Mollard, et je vous avoue que je

me proposais de vous engager à faire ce mariage.

—De sorte qu'il est de votre goût.

—Parfaitement.

—J'en étais sûr d'avance. Tutoyons-nous donc, morbleu. Dans l'intimité, il me semble que le *vous* est déplacé. Tu me sers de père, bien entendu ; et tu emmènes Florida, cela va tout seul et Minnie-Toinette aussi. Elle est presque de la famille cette vieille.

—Oui, mais à propos, c'est le temps d'en parler, as-tu emporté ?...

—Je l'ai dans ma poche. As-tu découvert quelque chose ?

—Une bien triste histoire, si toutefois la vieille ne se trompe pas.

Et M. Mollard fit à son ami le récit de la découverte qu'on avait faite au sujet du fameux mouchoir.

XXIX

—Mais c'est étrange, c'est affreux, dit M. Monjeau. Et si Mie-Toinette ne se trompe pas ?

—Il faut en conclure que le misérable Pierre Valois fait partie de la bande de scélérats qui ont voulu te dévaliser. Il n'y a pas d'autre conclusion que celle-là ; et tu connais, mon cher Monjeau, quel désagrément ce serait pour nous, si tu persistais à produire le mouchoir... Il faut qu'il disparaisse.

—Et bien il disparaîtra, fit tout simplement Monjeau.

C'eût été, tu en conviendras, un assez bon indice pour mettre les autorités sur la piste, peut-être pour appréhender toute la canaille, mais dès lors que cela pourrait être compromettant pour vous autres, il ne faut plus y songer.

—Nous allons donc soulager cette bonne vieille d'un fardeau bien pesant.

—Elle persiste à dire que ce mouchoir est bien à elle et que Pierre Valois s'en est emparé à son insu ?

—Oui, mais, comme je le lui ai fait remarquer, elle n'a pour ainsi dire, qu'en treuvé l'objet. Quand elle l'aura bien examiné, peut-être dira-t-elle qu'elle s'est alarmée trop vite.

—Eh bien qu'elle l'examine.

—De suite, mon cher ami.

Et M. Mollard appela Mie-Toinette.

—Tenez, ma bonne, lui dit-il, voici le mouchoir que mon ami, à ma sollicitation, veut bien nous remettre, afin qu'il n'en soit plus question pour notre repos et le vôtre, si toutefois, comme vous paraîsez le croire, ce mouchoir est bien votre propriété ? examinez-le bien attentivement et en votre âme et conscience dites la vérité, comme si vous étiez devant le Tribunal appelé à juger les bandits.

—Sur la part que je prétends en parader, dit solennellement la gouvernante, après avoir regardé assez rapidement, je suis certains que c'est mon mouchoir.

—Vous avez donc un indice bien certain ?

—Oui, messieurs. Tenez, voyez - vous ceci ? Une fois, en faisant du feu, un charbon ardent est tombé sur mon mouchoir et y a fait ce trou que j'ai ourlé pour qu'il ne s'agrandisse pas. Voyez l'ourlet, et autour cette teinte de charbon, c'est bien visible. Ah ! j'étais malheureusement trop certain de ne pas m'être trompée ; j'ai trop souffert.

—Eh bien, dit M. Monjeau, tranquillisez-vous, ma bonne amie ; je vous remets ce mouchoir, faites-en ce que vous voudrez.

—Oh ! merci, et que Dieu vous bénisse dans vos entreprises, M. Monjeau. Abominable mouchoir, je vais achever de te brûler de suite, aujourd'hui.

—Et pourquoi ? demanda M. Mollard. Servez-vous-en comme avant.

—Moi me servir d'un objet que le crime a touché ! Y pensez-vous M. Mollard ? Je frissonne rien qu'à le regarder.

Mie-Toinette se retira.

—Et dire, mon cher, que ce scélérat a touché ma main, celle de Florida ; que nous sommes encore exposés à le coudoyer peut-être ! Que sont-ils devenus tous ensemble, ces brigands. Depuis l'incendie leur trace a disparu. Ce sont des oiseaux de passage ; après les grandes catastrophes, il n'est pas rare qu'ils émigrent. Voici que nos deux grands faubourgs sont en cendres ; il ne leur restait plus que la Haute-Ville où ils eussent pu exercer leur infâme métier. Le champ de leurs opérations s'est considérablement rétréci et est devenu par conséquent plus facile à surveiller. Ce pauvre Québec a déjà été assez éprouvé, ce semble. Peut-être ont-ils disparu ?...

XXX

Pas tous ; car si Molosse et Tonpie n'ont pas donné signe d'existence depuis les grands feux de St-Roch et de St-Jean, Rapp est resté. Et Rapp, comme nos lecteurs l'ont deviné sans doute, n'est autre que Pierre Valois. Ainsi que le désirait M. Mollard, Molosse et Tonpie étaient partis de Québec, heureusement, ne devait plus jamais entendre parler d'eux. Ils avaient fait leurs adieux—adieux bien édifiants à Rapp ; ils l'avaient bien invité probablement à partager les chances et les risques de l'avenir ; mais Rapp n'avait pas voulu et avait décliné l'invitation. Il était fatigué du métier ; il voulait, comme il disait, *se venger* et vivre bourgeoisement. Il faut avouer que jusqu'à présent la vie avait été peu attrayante pour lui ; et il ne se dissimulait pas que la fin de cette existence serait inévitablement le pénitencier, l'échafaud peut-être. La perspective était sombre. En épousant Mie-Toinette qu'il croit assez bien, *peu-niairement* parlant, pour commencer sa fortune, il se posait dans le monde honnête. Plus tard, M. Mollard qui passait pour riche, ne manquerait pas de léguer quel-

que chose à sa gouvernante. Ce quelque chose relèverait encore la position de Rapp et ferait de lui un homme rangé, un personnage respectable, en apparence du moins. Rapp n'aurait jamais eu d'autre souci : sauver les apparences. Quant aux cris de la conscience, nous serions portés à affirmer qu'il ne les avait jamais entendus.

Or nous avons vu comment, un soir, Mie-Toinette avait, sinon anéanti, au moins ajourné indéfiniment les espérances de mariage de Pierre Valois. On voulait avant tout connaître le budget du futur époux. Et Pierre Valois savait que, dans la colonne des avoirs de ce budget, il n'y avait que des zéros, ainsi que nous l'avons dit déjà. Il fallait donc trouver d'autres chiffres plus satisfaisants. C'est dans ce but que Pierre Valois avait suggéré et organisé le vol chez M. Monjeau. Il espérait trouver chez l'ex-marchand un petit commencement de fortune pour éblouir la vieille fille. —Mie-Toinette ne s'était donc pas trompée. On sait quelle fut l'issue de l'entreprise.

Il ne restait donc plus à Pierre Valois d'autre alternative : renoncer tout-à-fait à ses projets de mariage et aller, comme ses compagnons, se faire pendre ailleurs, ou bien tenter le dernier moyen dont il avait été question entre Molosse et lui, c'est-à-dire forcer la main à M. Mollard ; et pour ce, Valois, comme nous allons le voir, avait son plan tout tracé. Quant à travailler pour devenir sincèrement honnête homme, Valois n'y avait jamais songé. Dieu l'avait-il donc entièrement oublié ?...

XXXI.

On se préparait à de grandes joies chez M. Mollard. Claude Toigny était arrivé de France. Ainsi que nous l'avons déjà appris, il n'avait pas recueilli une fortune dans son voyage ; mais il pouvait maintenant compter sur une assez jolie existence ; il pouvait offrir la vie douce à sa fiancée, indépendamment des soucis, des mille exigences de la vie matérielle. Et puis Claude Toigny avait un noble cœur, de l'énergie, de l'amour pour le travail. Il ne comptait pas vivre dans l'oisiveté, parce que la Providence lui donnait un peu de fortune. Pauvre enfant, jeté bien jeune sur le pavé, il avait déjà connu cette lutte incessante, lutte de Titans, lutte de tous les instants qu'il faut faire pour gagner le pain quotidien, et on peut dire qu'il avait mérité le modeste héritage qui venait de lui échoir.

Florida allait donc être heureuse ; les ferventes prières qu'elle n'avait cessé de dire aux pieds de Marie, cette divine mère de consolations, allaient donc être exaucées.

De son côté, M. Mollard allait, si nous pouvons ainsi nous exprimer, être heureux du bonheur de ses enfants. Pourtant ce gros nuage dont nous avons parlé était encore là-haut, menaçant. C'était bien assez pour troubler la tranquillité de leur

père. On se rappelle les paroles de M. Barthélemy Landeau à propos du malheureux beau-frère : *il est à Québec*. Mais depuis, il n'en avait plus été question, et M. Mollard s'était un peu bercé de l'espoir que peut-être le pauvre dévoyé était disparu.

Un matin que M. Mollard était à causer avec Mie-Toinette, le petit Mic entra tout essoufflé en disant : mon bourgeois, regardez donc à la fenêtre, voici un homme que j'ai vu chez la Boulonne.

— Ciel ! dit le vieillard, Pierre Valois ! que vient-il faire ici, le misérable ? Retire-toi, Mie-Toinette.

— Que je ne le voie pas au moins, dit la vieille, épouvantée. J'en mourrais.

— Fais en sorte, dit M. Mollard, que Florida n'ait pas connaissance de cette visite.

C'était, en effet, Pierre Valois qui apparaissait, tout vêtu de noir, cravaté de blanc, et se donnant l'air d'un diplomate qui vient régler une affaire d'état.

Apercevant Mic :

— Tiens, dit-il, te voilà ici, toi petit ?

— Comme vous voyez.

— Et que fais-tu ?

— Je travaille, dit l'enfant avec importance.

— Ah ! diable ! ce doit être du propre, ton travail ?

— Ceci ne vous fait pas grand-chose, à vous, que je suppose. D'abord que ceux que je sers sont contents, ça me suffit.

— Allons, petit, ne nous fâchons pas. J'ai vu un temps que tu n'étais pas si fier... Il est ici, le bourgeois ?

L'enfant ne répondit pas ; il soupçonnait dans cette visite de Pierre Valois, une mauvaise affaire pour son maître.

— J'ai bien envie, dit M. Mollard, de lui fermer la porte au nez, à cet intrus. Pourtant non ; dissimulons quelques minutes ; après nous lui arracherons son masque.

Mais Valois devait lui épargner ce trouble ; le masque, c'est lui-même qui allait le faire tomber.

Quand Pierre Valois entra, M. Mollard se promenait à grands pas dans l'appartement ; il ne détourna pas même la tête.

— Eh bien, M. Mollard, dit Valois, on n'a pas l'air bien flatté de ma présence. Je suppose qu'on ne m'attendait pas ce matin ? Je sais bien que je ne causerai pas une surprise agréable ; mais ceci m'importe peu. Je ne suis pas venu ici pour me rendre aimable, mais uniquement pour travailler à mes intérêts. Je vous dirai donc sans ambages, M. Mollard, que je suis ici pour réclamer l'exécution d'une promesse. Gardez le silence si vous voulez, peu m'importe, encore une fois. Mais je vous dis, je vous avertis que cette promesse se réalisera, qu'on le veuille ou non.

M. Mollard n'y tint plus :

— Des menaces, dit-il, des menaces, misérable ?

— Oni, puisque vous m'y forcez. Oh !

ne vous emportez pas, c'est inutile, dans l'instant vous serez plus accommodant, je vous l'assure.

— Et c'est vous qui osez me parler avec cette impudence ?

— Et oui, mon cher M. Mollard, dit Valois flegmatiquement. Donc, pour en revenir à cette promesse...

— Et quelle est cette promesse ?

— Une promesse de mariage, parbleu.

— Qui vous a été faite ?

— Par votre gouvernante.

— Vous mentez, dit M. Mollard, je vous dis que vous mentez.

— Vous croyez ; dit Valois en riant insolument.

— J'en suis certain ; ma gouvernante n'a jamais eu un moment de folie.

— Qui vous dit cela ? Je sais bien, comme vous, que cette pauvre fille n'a jamais eu rien à perdre. Elle n'a pas trop de celle qu'elle a en fait de raison ; mais toujours que j'ai constaté qu'elle en avait assez pour savoir qu'on ne se jone pas impunément d'un homme.

— Et que pensez-vous ? vous, dit M. Mollard, d'une voix sévère et en toisant avec un souverain mépris Pierre Valois, que pensez-vous d'un homme qui se joue, lui, de toute la société ? Croyez-vous que je ne vous connais pas ; à l'heure qu'il est ? Tenez, je n'aurais qu'un mot à dire pour vous loger au pénitencier.

— Ah, mais ce mot, vous ne le direz pas.

— Qui m'en empêcherait ?

— Moi, monsieur, toujours moi. Mais vous me direz au moins sur quels faits vous baseriez ce mot si formidable ?

— Sur un seul ! Sur votre participation au vol chez M. Monjeau. Nierez-vous cela ?

— Tiens, dit Valois, en riant avec un abominable cynisme, vous avez appris cette peccodille ? que voulez-vous ? ma fiancée désirait une dot et je pensais la trouver dans les tiroirs de M. Monjeau. Vous voyez que je suis franc. Et comme je n'ai pas trouvé ce qu'il me fallait chez votre bon ami, il me faut chercher ailleurs ; car il faut que je me marie, j'ai mes raisons pour cela. Oh ! je sais, Monsieur, que vous avez donné vos conseils ; que vous avez fait vos recommandations à votre gouvernante...

— Et je m'en félicite. Qui sait si sans ces conseils, cette pauvre fille n'eût pas fait la folie d'épouser un scélérat ?

— Elle l'épousera de même, car, je vous le répète, il faut qu'elle tienne sa parole, bon gré, malgré. Je veux, mon cher M. Mollard, que vous ayez plus tard le plaisir de bercer mes petits enfants sur vos genoux.

— Sortez, infâme, sortez, dit M. Mollard, ou je...

— Pas d'esclandre, Monsieur ; je vais m'absenter ; mais, avant, un dernier mot. Vous avouerez que Mie-Toinette vous a assez bien servi pour mériter un peu de

reconnaissance de votre part. Nous comptons donc beaucoup sur votre générosité ; et puis, si la générosité faissait défaut, il nous faudrait bien, à notre grand regret, prendre les moyens de rigueur...

— Pierre Valois, dit M. Mollard, je n'aurais jamais cru qu'un homme put ainsi porter l'impudence jusqu'à ses dernières limites. Eh bien, tenez-vous pour averti : ce mot dont je vous menaçais, je vais le dire. Maintenant vous savez ce qui vous attend.

— Et moi, dit Pierre Valois, je vous assure, je vous jure que ce mot, vous ne le direz pas.

— Pourquoi ?

— Vous voulez le savoir ?

— Je le veux.

— Vous le regretterez.

— Parlez.

— Soit. Apprenez donc, M. Mollard, que vous ne devez plus m'appeler Pierre Valois, mais Alfred Montclair. J'ai bien l'honneur d'être le frère de votre défunte femme, Elmire Montclair. Et si vous en doutez, ajouta le misérable en tirant de sa poche une liasse de papiers, on vous le prouvera avec cela, en temps et lieu. Et sur ce, mon cher beau-frère, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et Pierre Valois sortit.

XXXII

M. Mollard était anéanti ! Une foule de pensées sombres, lugubres, sinistres, traversa son esprit. Ah ! c'était surtout pour sa chère Florida que cette épouvantable révélation aurait de désolantes conséquences !

Qui sait si Claude Toigny l'épouserait maintenant ? car enfin ce n'est pas chose bien attrayante que d'épouser la nièce d'un bandit qui, un jour, ou l'autre pouvait monter sur l'échafaud ! Et pourtant il était impossible de cacher la chose au fiancé ; il l'apprendrait, sinon avant, au moins après le mariage, et serait en droit d'adresser de bien cruels reproches. M. Mollard n'avait pas hésité du tout ; il était bien décidé de tout lui révéler sans retard. Il avait aussi le même devoir à accomplir auprès de sa gouvernante. Quant à Florida, il valait mieux qu'elle ignorât tout, tant que ce serait possible. Mais si Claude Toigny, soit par préjugés, soit crainte des bruits ou des cancanes, renonçait au mariage, il faudrait bien pourtant que Florida apprît la cause de la rupture. Alors la pauvre enfant n'aurait plus qu'à mourir.

Sans doute, combien de fois ne l'a-t-on pas répété, les fautes des parents ne doivent pas retomber sur les enfants. C'est vrai, ce devrait être ; mais il n'en est pas moins vrai aussi que la société est quelque fois bien loin de rejeter cette monstrueuse solidarité. Et comme la société a quelque fois des exigences qui, pour être injustes, n'en sont pas moins impérieuses, on ne

saurait absolument blâmer un jeune homme dans la position de Claude Toigny en supposant qu'il voulût se consulter, avant de prendre une résolution finale. Il est vrai que, d'un autre côté, Claude Toigny était un esprit aux idées larges et libérales ; une âme aux aspirations élevées, un homme par conséquent peu porté à sacrifier aux préjugés, aux cancan.

Florida était sortie avant le départ de Toigny et n'était pas revenue.

— Où est-elle allée, demanda M. Mollard.

— A l'église, elle est partie avec sa corbeille de fleurs.

— Pauvre enfant, soupira le vieillard.

— Vous avez pleuré, dit Mie-Toinette.

— Pas assez.

— Qu'y a-t-il donc encore, mon Dieu.

— Assieds-toi, Antoinette. Est-il vrai que tu as fait une promesse de mariage à Pierre Valois ?

— Moi ?

— Il le prétend.

— C'est un mensonge. Voulez-vous que je le jure devant... ?

— C'est inutile, je te crois sans cela. Mais il assure, lui, que tu lui as fait cette promesse, et il veut que cette promesse s'accomplisse.

— Et vous ne lui avez pas parlé du mouchoir ?

— Non, mais je lui ai parlé du vol ; le misérable rit de cela ; il a avoué le fait. C'était pour toi, dit-il, qu'il cherchait de l'argent.

— L'infâme ; mais tenez, il faut qu'il disparaisse ; il le faut, dit mon mouchoir servir de preuve ; il le faut pour notre tranquillité...

— Impossible, ma chère Antoinette !... Mon Dieu, qui l'eût pensé ! Pourtant, j'en avais le pressentiment ; depuis les révélations de ma pauvre femme, depuis celles de mon ami Landeau, je n'ai jamais eut le cœur en paix. Hélas ce devait arriver. Le nuage a crevé et la foudre est tombée !

— La foudre, s'écria Mie-Toinette, en sautant sur son siège

— Oui, j'ai dit la foudre, et vaut mieux te l'apprendre de suite : Pierre Valois est le frère de ma femme. Son vrai nom est Alfred Montclair. Est-il donc possible de faire emprisonner son beau-frère ? Que dirait Elnire du haut du ciel ? Ah je n'aurais pas dû le laisser partir. Peut-être qu'il y aurait eu moyen de ramener ce pauvre pécheur.

— Eh bien, dit Mie-Toinette dans un sublime élan d'abnégation, c'est moi, M. Mollard, c'est moi qui vais essayer de remplir ce beau rôle.

— Que dis-tu pauvre enfant ?

— Vous allez de suite écrire à Pierre Valois, ou Alfred Montclair, comme vous voudrez, qu'il vienne, que je suis prête à l'épouser...

Mais, malheureuse, y penses-tu, épouser un criminel... ?

— Oui, pour le ramener dans la voie des honnêtes gens.

— Et si tu ne réussis pas ?

— Je mourrai, dit simplement la digne femme.

XXXIII

M. Mollard ne voulait pas différer du tout l'explication qu'il croyait devoir à Claude Toigny. Il partit immédiatement pour Québec, après avoir recommandé à sa gouvernante de dire à Florida de ne pas être inquiète et qu'il serait de retour le même soir, à bonne heure.

— Une affaire pressée, dit Florida. Mais il n'y pensait pas ce matin, à cette affaire.

— Peut-être qu'il y pensait, ma chère ; mais il n'en parlait pas.

— Mon père me cache quelque chose, dit la jeune fille. Et quel est cet homme qui est venu tantôt ?

— Vous ne l'avez pas envisagé.

— Non.

— Ni moi non plus.

Ce petit mensonge fit rougir un peu la vieille fille ; mais Florida ne s'en aperçut pas ; et la conversation en resta là.

Quand M. Mollard arriva chez Claude Toigny, il le trouva examinant avec complaisance et avec une expression de contentement indicible plusieurs petits objets de luxe à l'usage des femmes et destinés, ou divine à qui !

— Ah ! cher beau-père, dit Claude en prenant les deux mains de M. Mollard : mais, pardon, peut-être est-ce trop tôt pour vous donner ce doux nom de père ?...

— Un peu, dit M. Mollard, et des larmes glissèrent sur ses joues décolorées.

— Vous pleurez, dit Claude. Mon Dieu est-il donc arrivé quelque chose de fâcheux ?

— Essayez-vous mon cher enfant, je vous appelle ainsi, quoiqu'il puisse arriver !

— Que voulez-vous dire ?

— Qui sait ? dans cette pauvre vie, est-on sûr de l'instant qui arrive ! mais, dites-moi mon cher Claude, aimez-vous bien Florida ?

— Ah ! M. Mollard, est-ce que vous en douteriez ?

— Non, mais c'est pour te le faire répéter.

— Faut-il vous le dire à genoux ? eh bien soit, dit Claude, en s'agenouillant.

— Digne cœur, fit M. Mollard, en pressant le jeune homme dans ses bras, cœur d'or !

— Ces effets que tu regardais il y a un instant...

— Mes modestes cadeaux de nocces, M. Mollard.

— Pour Florida ?

— Et pour qui donc ?

— Et si le mariage ne se faisait pas ?

— Le nôtre !

— Oui.

— Mais vous voulez badiner.

— Et si toi-même, tu y renonçais ?

— Ah ça, mais, M. Mollard, vous êtes étrange. Jamais je n'y renoncerais, entendez-vous.

— Jamais ? cependant si des raisons impérieuses t'y forçaient.

— Il n'y en a pas.

— Es-tu bien certain ?

— Certain ; au moins si cela ne dépend que de ma volonté.

— Rien ne ferait plier cette volonté !

— Rien.

— Pas même si l'on venait te dire, te prouver que c'est une mésalliance que tu vas contracter ?

— Une mésalliance, fit Claude stupéfait, une mésalliance ! Mais, M. Mollard, vous me torturez. A votre tour, répondez : Florida est-elle innocente et pure ?

— Oui.

— M'aime-t-elle ?

— Tu le sais mieux que moi.

— Eh bien croyez-vous qu'on puisse se mésallier en épousant un ange ? Absolument non. Cela me suffit. Il n'y a pour moi de mésalliance que lorsqu'il y a antipathie dans les caractères, dans les cœurs ; quand les caractères ne s'harmonisent pas, quand les cœurs ne sont pas toujours prêts à s'épancher.

— Que Dieu t'entende, mon fils. Cependant je crois qu'il est de mon devoir de te dévoiler un secret, un triste secret, mon enfant.

— Parlez, mon père.

On sait d'avance la triste parenté que M. Mollard avait à déclarer au jeune homme.

— Mon chère père, dit Claude, je ne vous dis qu'une chose ; puisse-t-elle vous consoler. C'est que Florida et moi nous ramènerons dans les bras de Dieu cette pauvre brebis... avec l'intercession de la Ste Vierge. Et vous savez combien Florida l'aime ! Espérons tous ensemble.

— Espérons, répéta doucement le vieillard.

XXXIV

Depuis qu'ils étaient à la campagne, M. Mollard et Florida avait fait de nouvelles connaissances avec lesquelles nos lecteurs eux-mêmes ont eu naguères quelques relations qu'ils n'ont peut-être pas oubliées. (1)

Les nouveaux voisins de M. Mollard étaient notre ancien ami Marcel et sa digne et vieille épouse, Rébecca.

On n'a pas oublié le noble et beau caractère du Colporteur et de Rébecca, la fille bien-aimée de Martial Boily ?

M. Mollard n'avait pas tardé à apprécier les heureuses qualités de son voisin ; et Florida et Rébecca, si aimantes, si expansives toutes deux étaient promptement devenus intimes comme deux sœurs qui

(1) "Souvenir d'un Colporteur". (Voyez *Do-mestique*, années 1877-78.)

s'aiment bien et ne désirent le bonheur que pour avoir le plaisir de se le partager.

Le mariage n'avait presque pas vieilli Rébecca ; c'étaient toujours la même gracieuse enfant, avec ses douces joies, ses naïves aspirations de la première jeunesse.

On ne doit pas avoir oublié non plus cette autre charmante jeune femme, victime de son sublime dévouement filial, que nous avons laissée si triste, si souffrante et que nous appelions Mlle Laurence ; mais qu'aujourd'hui, heureusement, nous retrouvons à peu près rétablie, grâce à Dieu, grâce aussi aux sollicitudes, aux généreuses paroles de Rébecca dans les bras de laquelle elle s'était jetée, après la mort de son époux Gatien. Car elle était veuve aujourd'hui, Mlle Emma Laurence, belle comme toujours ; un peu plus pâle seulement. Mais cette pâleur ne la rendait que plus intéressante. Hâtons-nous de dire -- nous savons que nos lectrices surtout vont apprendre cette nouvelle avec plaisir, -- que notre chère veuve était sur le point de convoler en secondes noces avec son premier amant qu'elle avait sacrifié héroïquement pour sauver un père de la misère, peut-être du désespoir, avec ce brave Octave qui était à la recherche d'un trésor et dont Marcel avait surpris la conversation, un soir chez le Père Jérôme, charlatan de célèbre mémoire. Bien probablement l'amour si constant, si rare d'Octave n'avait pas peu contribué au rétablissement de Mlle Laurence.

Sauf ceux que nous venons de nommer, tous les autres personnages qui existaient à l'époque où Marcel écrivait ses "Souvenirs" avaient payé leur tribut à la nature.

On se rappelle enfin le fameux trésor qu'on prétendait trouver sur la propriété de Michel Duvert, que Marcel avait arraché à la mort. On a prétendu que Marcel avait trouvé ce trésor, parcequ'il avait progressé rapidement dans le commerce, car Marcel était aujourd'hui l'un des plus riches marchands des environs. La vérité c'est que le trésor n'a jamais existé que dans l'imagination du père d'Octave, et que Marcel devait sa prospérité à son travail, à son énergie et à ses talents. Notons seulement qu'il avait eu un peu d'aide de son beau-père et de son beau-frère.

Marcel était encore jeune, et cependant déjà un peu usé. Il n'avait jamais eu, d'ailleurs, une santé bien robuste. Il avait cédé aux instances de Rébecca qui, depuis quelque temps surtout, le pressaient d'abandonner les affaires, et Claude Toinette étant devenu, à des conditions très libérales, l'acquéreur de tout l'établissement commercial de l'ancien Colporteur.

Et, demandait Rébecca à Florida, seras-tu bien contente d'être la femme d'un marchand ? -- Oui, pourvu que je vois souvent d'aimables *archetouses* comme toi, avait-elle répondu.

XXXV.

Une surprise extraordinaire... mais agréable, car enfin c'était le présage du bonheur, de la joie...

M. Mollard avait reçu la lettre suivante de son ami Barthélemy Landeau :

"Rendons grâce à Dieu. A la réception de cette lettre, faites votre mal, embarquez pour Québec. Pas d'excuses. Pas le moindre retard. Emmenez votre gouvernante. Vite, vite. Je vous attends chez moi. Encore une fois, remerciez Dieu."

— Et la Ste. Vierge, ajouta Rébecca.

Une demi heure après, M. Mollard et Mlle Toinette étaient en route.

Ils furent reçus chez M. Landeau par un prêtre qui leur dit : venez, nous n'attendions plus que vous.

On entre dans une petite chambre qui n'était éclairée que par une lampe qui jetait une lueur lugubre. Au fond de la chambre, il y avait un lit, et sur ce lit un malade qui paraissait beaucoup souffrir. Au chevet du lit, une religieuse, une sœur de la Charité priait avec une grande ferveur. A quelque distance, agenouillés aussi, M. Landeau et Monjeau.

Le prêtre s'approcha du lit, échangea quelques mots à voix basse avec le malade et fit signe à la religieuse qui se retira dans un autre appartement.

Approchez, dit-il à M. Mollard et à Mlle Toinette ; et vous, Pierre Valois, donnez-leur à chacun une de vos mains. Vous pouvez les toucher, mes frères, ces mains ; Dieu les a purifiées. Et maintenant, Pierre Valois, vous sentez-vous la force de parler ?

Le malade fit signe que oui.

— Je vous ai bien fait souffrir, dit-il d'une voix bien faible, entrecoupée par le râle de l'agonie, car la nuit n'était pas loin, mais je suis heureux de pouvoir, à cette heure suprême, vous offrir une grande consolation, à vous surtout, M. Mollard. Par le plus odieux des mensonges, j'ai, dans ma dernière entrevue avec vous, jeté dans votre cœur d'atroces inquiétudes en vous faisant croire à l'existence d'un beau-frère criminel et rapousse par la société. Eh bien, M. Mollard, vivez en paix à l'avenir ; votre beau-frère est bien certainement mort ; mort dans mes bras, pauvre, bien pauvre, mais sans jamais avoir pactisé avec le crime ; mort dans le dénuement, mais honnête homme. N'entretenez pas le moindre doute à cet égard, car vous seriez coupable.

Le malade prit sous son oreiller les papiers qu'il avait déjà montrés à M. Mollard, puis il continua :

— Voici ce que votre beau-frère m'a remis quelques heures avant sa mort en me recommandant de les remettre à sa famille, si jamais j'en avais l'occasion. Il avait confiance en moi ; je le méritais alors, mais depuis... hélas ! la paresse et le désaveuement m'ont perdu. Ces papiers

qu'on m'avait confiés comme un dépôt sacré, j'avais conçu le criminel projet de les exploiter honteusement en me faisant passer pour celui qui me les avait passés ; et vous savez comment j'ai dernièrement agi avec vous, M. Mollard...

Et maintenant, à l'heure où je vais paraître devant le Souverain Juge, vous tous qui m'écoutez, puis-je espérer votre pardon ?

— Dieu, dans son infinie miséricorde, a pardonné, mes frères, dit le prêtre ; il ne faut pas être plus inexorables que Lui. A genoux, mes frères, nous allons dire le *Miserere*...

— Révérend Père, dit M. Mollard, en sortant de la Chambre, Dieu a encore fait un miracle !

— Il s'en fait encore, quoiqu'on en dise, ajouta le prêtre.

Donc, dit M. Moujeau à M. Mollard, c'est dans quinze jours que nous marions nos enfants. C'est dommage que ce ne soit pas à la même messe ; mais il faudra au moins que les deux noces se réunissent dans la journée.

— Chez moi, dit M. Mollard.

— J'espérais pourtant que ce serait chez nous.

— Non ; d'ailleurs, je dois cela à mes excellents voisins. Tu ne sais donc pas qu'ils ont fait des noces, eux aussi, dernièrement. C'est moi qui y servi de père à la mariée. Hum...

— Ah ! elle est mariée, cette charmante Mlle Laurence.

— Eh oui, quelle délicieuse réunion d'amis nous allons faire !...

EUGÈNE L'ECUYER.

Le Modèle des Demoiselles.

Je la vois qui s'avance vers moi ; sa démarche annonce sa candeur, l'innocence de son cœur colore ses joues ; la douceur et la modestie forment la couronne qui orne sa tête. La grâce est dans son maintien, la décence est dans toutes ses paroles, la vérité dans toutes ses réponses ; la prudence précède ses pas, la vertu marche à ses côtés ; que la médisance offense un absent, elle embrasse sa défense ; l'indulgente bonté habite son cœur ; elle ignore le mal et, loin de l'imaginer, ne peut encore le concevoir. Qu'elle parle et dans sa maison ses serviteurs voleront pour exécuter ses ordres ; dans ses regards, dans ses gestes, ils chercheront ses moindres désirs, leur empressement égalera leur sollicitude ; car ceux qui se font aimer sont bien mieux obéis que ceux qui se font craindre. Sa prospérité ne s'enflera pas d'un vain orgueil ; elle conservera la dignité dans le malheur, et la résignation triomphera des coups de la fortune. Elle sera l'honneur et la parure de son sexe, et l'objet des respects de l'autre. Heureux l'homme qui l'obtiendra pour épouse ! heureux l'enfant qui l'appellera du nom de mère.

LES CHEVALIERS

DE LA

CROIX BLANCHE

PAR

CHARLES BUET.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)



LA vue de leur mère éperdue, à ses cris désespérés, Esther et Noémi, frémissant d'effroi, s'élançèrent...

Au seuil de la chambre elles s'arrêtèrent, terrifiées. Leur père gisait, inanimé, sur le tapis... Leur mère, les vêtements en désordre, plus pâle qu'un cadavre, se tordait les mains en gémissant.

Les jeunes filles, d'un mouvement spontané, coururent à M. de Peyl.

Il reprit ses sens, et se souleva péniblement, un peu ranimé par l'air frais qui entraît à flots par la porte et par la fenêtre ouvertes.

— Ça n'est rien, balbutia-t-il d'une voix altérée : un... étourdissement... La chaleur, la fatigue !

Il congédia du geste les domestiques, accourus au bruit.

On s'empressait autour de lui : Noémi lui faisait respirer un flacon de sels ; Esther mouillait ses tempes d'eau glacée. La comtesse restait là, debout, comme pétrifiée.

Le comte fixait un regard attendri sur ses filles qui lui souraient à travers leurs larmes. Il les attira vers lui, passionnément et leur mit au front ce tendre baiser paternel, qui est une caresse et une bénédiction.

Enfin il se releva, encore chancelant, et se laissa tomber sur un fauteuil. Ses lèvres tremblaient ; ses mains pendaient, inertes. Esther et Noémi n'osaient pas regarder leur mère.

Au bout d'un instant, Lancelot ouvrit les yeux, et, cherchant à raffermir sa voix :

— Jo vous ai fait peur... dit-il. Je me sens mieux... Quelques heures de repos...

Un médecin dit Esther, affolée.

— Non... C'est inutile... Je suis guéri. La comtesse fit quelques pas en avant. Elle s'inclina :

— Pardonnez-moi, Lancelot, murmura-t-elle.

— Bathilde... les enfants ! Mes chers petites, embrassez donc votre mère... qui souffre de me voir souffrir ! Vous ne devriez pas l'abandonner, seule... ici. La solitude glace le cœur, trouble l'âme...

— Oh ! Lancelot, je vous ai fait bien du mal, reprit Mme de Peyl, en s'agenouillant auprès de son mari. Vous avez raison : la douleur me rend folle ! Sait-on les paroles qu'on prononce dans l'empoiement de la fièvre... Je ne parlerai plus ainsi... plus jamais !

Elle se releva, le visage illuminé d'un sourire, et saisit ses filles, qu'elle serra sur sa poitrine, avec une ardeur farouche :

— Soyez mes anges gardiens ! leur dit-elle, exaltée par les sentiments violents qui se combattaient en elle. Qui vous a dit que je ne vous aimais pas ? N'êtes-vous pas le trésor de ma vie, la joie de mon âme ? Consolerez-moi, mes filles, du bien que j'ai perdu, et gardons ensemble ce cher souvenir, qui me fait vous aimer encore toujours plus !

Interdites, Esther et Noémi l'embrassèrent tour à tour, muettes, ne sachant que répondre à cette expansive tendresse à laquelle elles n'étaient point accoutumées.

— Ma belle Esther ! ma douce Noémi ! que je voudrais vous voir heureuses ! J'étais folle, je vous l'atteste. Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait : Je vous devais mon cœur tout entier, et je vous l'arrachais pour le donner à un fantôme ! Oh ! ne rêvez jamais. Le rêve perfide empoisonne et tue !

Esther tressaillit, ces mots répondaient à sa secrète pensée.

— J'ai vécu vingt années dans ce rêve affreux, poursuivit la comtesse dont le sein fut soulevé par un sanglot. J'étais enseveli comme dans un sépulcre, et je passais à travers la vie comme le spectre sombre de la Désespérance parcourant les neuf cercles de l'Enfer... Ah ! je revis enfin dans votre amour, chères enfants bénies, et j'espère en Dieu qui peut tout !

Ainsi même à cette heure où la malheureuse femme enaissait à des affections humaines, une décevante illusion la livrait à de nouvelles chimères, un seul rayon de soleil dissipait les ténèbres de son esprit, et déjà elle voyait luire dans le mystérieux avenir cet espoir vainement attendu, et qui, tout à-coup, éclatait en elle, sans qu'elle sût par quel miracle.

— Bathilde !... murmura le comte, qui s'était levé et s'approchait d'elle.

Cette voix rauque et brisée détruisit le charme.

La comtesse fixa des yeux ardents sur son mari : ces traits décomposés, cette lividité, le sourire de pitié qu'elle vit sur ses lèvres bétries la rejetèrent dans son

incurable torpeur. Elle repoussa les jeunes filles, en écartant les bras, et vint fléchir le genou devant l'image du Christ.

— Sortons, mes enfants, dit M. de Peyl avec tristesse.

Et d'un geste il fit comprendre que la comtesse devait rester seule.

Il s'appuya sur le bras d'Esther, tandis que Noémi hésitait, regardant tour à tour son père, abattu par le chagrin, sa mère à demi-renversée sur le prie-Dieu.

Comme il soulevait la portière, la porte s'ouvrit : derrière un valet, à l'air effaré, que la soudaine apparition de son maître fit reculer, M. de Peyl aperçut Giacomuccio qui, sans hésiter, avec l'effronterie d'un confident subalterne, pénétra dans l'appartement :

— Que voulez-vous ? interrogea le comte, durement.

L'écuyer de la dame aux étoiles avait l'habit modeste d'un homme du peuple. L'accent hautain du vieillard le choqua :

— Vous ne me reconnaissez pas ? demanda-t-il insolemment.

— Séraphin, je vous chasse, dit le comte à son valet. J'ai ordonné que nul ne devait franchir le seuil de cette retraite, où madame la comtesse entend ne recevoir personne. Enmenez cet homme.

— Pardon ! objecta Giacomuccio, en tirant de sa poche un papier plié en triangle. Avant de me renvoyer, le seigneur comte ferait bien de s'enquérir...

Séraphin, rassuré par un geste de Noémi et d'Esther, qui écoutaient ce colloque, se retira à l'autre bout de l'antichambre.

Le comte passa, suivi de ses filles, mais Giacomuccio resta une minute, seul, au delà de la portière, qu'il avait laissé retomber. Il revint presque aussitôt et présenta à M. de Peyl la missive, scellée d'un cachet portant le monogramme d'Alah.

— De la Signora ? dit le vieux gentilhomme, surpris. Il fallait... Séraphin, donnez un écu à ce garçon.

Il s'éloigna de ses filles, courut à une fenêtre, et déchira l'enveloppe.

La lettre contenait ces mots, écrits à l'encre rouge et signés du chiffre IX :

"Soyez ce soir, à dix heures, sur la route, devant le casino Polco, en face des rochers de Tonmarazza. Affaire urgente."

— Quelle réponse ? demanda Giacomuccio, lorsque le comte eut achevé sa lecture.

— J'y serai.

— Pas autre chose à dire ?

— Non.

Le bohémien salua courtoisement mesdemoiselles de Peyl, remit son bonnet de laine rouge et partit, sans ajouter un mot.

En ce moment, un faible cri partit de la chambre de la comtesse. Déjà, le comte et ses filles s'élançaient, lorsqu'elle parut, transfigurée, le visage radieux :

— Lancelot ! Lancelot ! cria-t-elle à son mari, sans dépasser le seuil, faites porter

mes pierres au joillier pour qu'il les remonte. Qu'on m'apporte des étoffes, des broderies. Je veux aller dans huit jours, avec mesdemoiselles de Peyl, au bal du vice-roi.

Luisant Lancelot stupéfait de ce brusque revirement dont il était loin de soupçonner la cause, elle rentra chez elle, referma la porte et poussa les verrous.

Puis, reprenant sur son prie Dieu un large morceau de parchemin, elle le porta à ses lèvres et le couvrit de baisers :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle, je n'ai jamais douté de votre miséricorde ! Jamais, jamais ! Votre bonté est infinie, votre justice est éternelle. Je vous adore, ô mon Dieu ! je reconnais votre puissance, et toute mon âme s'élance vers vous en actions de grâces pour le bienfait suprême dont vous accablez votre indigne créature.

Elle déplia le parchemin, et lut à voix haute, en scandant chaque syllabe, la mystérieuse épître suivante :

— Tombez à genoux, Madame, et remerciez Dieu.

— Un grand bonheur vous est réservé. L'enfant que vous pleurez est vivant. Il est noble, il est riche, il est vaillant.

— Vous le reverrez bientôt.

— Mais que personne au monde, ni votre mari, ni vos filles, ne soupçonne que vous avez reçu cet avis.

— Rendez-vous au bal du vice-roi : obéissez strictement à tout ce que vous ordonnera un homme déguisé en madgyar hongrois.

— Il vous dira : *Splendet*. Vous répondrez : *Croix-Blanche*.

— Peut-être saurez-vous, le soir même, où trouver votre fils.

— Adieu. Pardonnez-moi. *Celle qui vous a fait tort vous salue !*

— Il vit, s'écria la comtesse, et je vais le revoir.

Elle arracha le voile de crêpe qui couvrait ses cheveux blancs et, tirant avec violence le cordon d'une sonnette :

— Mes chevaux ! dit-elle à la camériste qui se présenta, ébahie de cette ordre qu'elle recevait pour la première fois. Mes chevaux ! Il fait beau : je veux sortir.

XI

Où Placido et le Docteur Pompee sont du même avis, sans le savoir.

— Je vous fais la révérence, beau cavalier ! Que vous êtes frais, coquet, dispos et pimpant, ce soir ! Par les quinze dizaine du Rosaire, vous fleurissez comme banane à cet âge ! Pas à la ronde, et votre canne à pommeau de vermeil, sainte Rosalie me protège ! — vant la rançon de trois esclaves barbaresques. — on dirait le sceptre du feu roi Nabuchodonosor, lequel fut un grand orgueilleux devant l'Éternel. Où donc courez-vous à cette heure, en habit de gala, reluisant plus qu'un reliquaire ? Chez le fou de Palmaverde, qui traite in-

nocchi nos jeunes patriciens, et leur donne à souper ? Ne dites pas non. Je vois d'ici les fenêtres du palais qui flamboient, et tantôt j'entendais, en passant, les argentiers remuer les orfèvreries que mes pères ont amassées durant quatre siècles pour que les Zador, les Stoloro, les Orestis, et vous-mêmes, y mangiez le plus clair de notre bien. C'est bon ! Amusez-vous, c'est de votre âge ! mais souvenez-vous que le bien se peut faire au grand jour, sans scandale pour personne, et que les gens qui se cachent, se cachent pour méfaire. Et sainte Rosalie vous tienne en joie !

Celui qui interpellait ainsi Raphaël Maillezaïs, au beau milieu du Cassero, non loin du palais Palmaverde, était un moine bénédictin du chapitre de Monreale, très populaire à Palermo, et connu de tous les *popolani, acquajoli, facchini*, petits marchands et *fiorelli*, qui l'appelaient simplement fra Placido, et le traitaient avec la familiarité dont les Siciliens usent envers les religieux de toute robe, — ces Démotènes du peuple, — bien qu'il eût nom don Placida Spagna, et qu'il fut le frère cadet de ce prince de Palmaverde qui avait épousé la veuve de Pio Alvarez et adopté son fils.

Fra Placido était un vieillard d'un peu plus de soixante ans, robuste et d'une stature herculéenne. Il portait la robe noire, le scapulaire et la coulle avec autant de dignité que si c'eût été la pourpre cardinalice. Un regard doux et fin s'échappait de ses yeux bruns, et sur ses lèvres s'épanouissait un bon sourire, un peu narquois, qui laissait voir ses dents blanches.

— En effet, répondit Raphaël en saluant le moine, qu'il avait déjà rencontré une fois, mais dont il ignorait le nom sénéier, — en effet révérend père, je soupe chez don Philippe.

— J'en étais sûr ! Et avec qui ? interrogea curieusement fra Placido, qui tira de sa poche une belle boîte en écorce de bœuf, où il puisa une large prise de tabac, et de sa manche gauche un ample foulard de coton. — Prenez-vous du tabac ? Non ! c'est une mauvaise habitude, mais c'est l'amorce des cupucins et plus d'un vagabond a dû le salut de son âme à cette poudre odorante. Ne blâmez pas votre prochain ! Quels sont les fous avec lesquels vous allez souper ?

— Hé ! mon révérend

— Sainte-Rosalie m'assiste ! Vous saurez mon neveu Palmaverde, car il est Palmaverde par son consentement, et c'est moi qui bénis le mariage de mon frère défunt. — Dieu ait son âme bienheureuse en un coin du Paradis ! — avec dona Thérèse, laquelle était une dame bien avisée. Les étourdis qui fêteront la Pâques chez votre hôte ? Je les connais, allez !

— Ah ! vous êtes l'oncle de don Philippe ?

— Son oncle ? Oui, oui, ou peu s'en

faut. Il y aura donc le seigneur Orestis, un descendant de Périclès — bien descendu ! — Un grec, qui n'est point *spartiate*, et qui ne reviendra jamais de la bataille, avec son bouclier, — ou dessus, — par cette raison qu'il n'est point guerrier. Stoloro, David par son baptême, Goliath par la vantardise, — un soldat qui n'est pas militaire ! — Le duc de Scandia, dont le père prêtait à la petite semaine aux vignerons du lieu ; le premier juif que l'on ait fait duc, le seul duc sicilien qui ne soit pas noble.

— Vous maltraitez fort les amis de votre neveu, mon révérend, et serez obligé de tirer votre coule pour avoir fait la médiansance.

— Il y aura encore, poursuivit le moine, que cette interruption n'eut aucunement, votre ami, le docteur Pompée, un empirique de génie ! — et enfin Clelio Zador, prince de notre jeunesse. Et peut-être don Orso, des Lentini, un romain chassé de Rome. Ne parlez pas des Neuf de la Croix-Blanche, à la table de mon neveu Philippe.

— Et pourquoi, fra Placido ? Prétendez-vous que cette fête soit une réunion de conspirateurs ? Vous ne répondez pas... Ecoutez donc ! Voyons, mon père, à bouche close, sourde oreille !

Raphaël eut un geste de dépit.

Le moine, après lui avoir décoché un fin regard, adressé un aimable sourire, et fait une profonde révérence, s'éloignait à grandes enjambées, saluant d'un mot amical Tèodoli le donanier, Trojano le marchand d'eau fraîche, Giancarlo, Almina, Orsola et Deidamia, qui se trouvaient sur son passage, et glapissaient à l'envi :

— Fra Placido, la bonne nuit !

Raphaël, assez préoccupé de cette rencontre qui ne lui parut pas être le fait du hasard, continua son chemin, et ne tarda pas à arriver au palais de Palmaverde, sous le portail duquel il pénétra tout pensif.

Il fut reçu par un gigantesque suisse, doré sur toutes les coutures, qui le remit à un majordome chamarré, lequel le confia à un heiduque, et celui-ci l'accompagna jusqu'au premier étage.

Nechad, vêtu d'un cafetan chargé de broderies dont l'éclat faisait ressortir la couleur d'ébène poli de sa peau, se tenait là devant une porte sur laquelle se croisaient d'immenses courtines de brocart.

D'un sourire, qui découvrit ses dents aiguës et blanches, il salua le jeune homme qu'il introduisit ensuite dans un vaste salon, où déjà étaient rassemblés autour de la princesse Cléonice, plusieurs gentils hommes qui lui débitaient des fadeurs et des madrigaux, que le docteur Pompée recueillait à la volée, en hochant la tête avec son air sceptique.

Palmaverde vint au-devant de l'artiste, le prit par la main et le conduisit à la princesse, à laquelle il dit, en souriant,

comme il souriait, à la fois ironique, bienveillant et tendre :

—Voici, ma sœur, un ami à moi, qui est devenu, je crois, un ami à vous. Monsieur Raphaël Maillezaïs est d'un pays que nous n'aimons guère ; il a beaucoup de cœur et trop d'esprit, c'est un français de race pure !

Cléonice de Palmaverde fit un gracieux signe de tête, et son regard, que voilaient ses longs cils dorés se leva un moment sur le jeune homme qui rougit légèrement.

Puis de sa voix musicale, elle murmura :

—Ne croyez pas ce que dit mon frère, nous ne sommes plus au temps de Procida, et la terre de Sicile est hospitalière à tous ceux qui viennent respirer le parfum de ses orangers, jouir de son beau ciel et de son ardente lumière ..

—Madame, repartit Raphaël intimidé, Dieu a pris quelques étoiles à ce ciel pour en couronner votre front, et quelques rayons de son soleil, pour les mettre dans vos yeux...

—Bravo ! bravo ! s'écria un élégant seigneur, sur l'habit duquel brillait la grande croix de Malte, brodé en or et en diamants, voilà un compliment de poète, monsieur, vous nous faites concurrence.

—Le chevalier don Orso, des princes Lentuli, dit Palmaverde en présentant celui qui venait de parler.

Il désigna du geste un vieillard au nez crochu, au front chauve, ceint de rares mèches de cheveux blancs, un peu bossu, maigre et fort laid, qui s'appuyait au dossier d'un fauteuil.

—Le duc de Scandian, dit-il. Monsieur Périclès Orestis, ajouta-t-il en montrant un beau garçon de trente ans dont le costume de palikare, —fustanelle plissée et dolman de drap d'or,—faisait ressortir la noble prestance, les traits réguliers et fins.

Le duc fit un salut plein de morgue ; le grec, avec l'expansion méridionale, s'empara de la main de Raphaël et la serra vigoureusement.

Un officier, qui portait avec aisance le brillant uniforme de la garde royale, entra dans le salon, et vint s'incliner profondément devant la princesse Cléonice, qui eut un sourire moqueur derrière son éventail aux branches de nacre ciselées à jour.

—Ah ! Stoloro, dit Palmaverde. Bonsoir, marquis.

Il présenta Raphaël au nouveau venu qui, après les compliments d'usage, prit Orestis par le bras et l'emmena dans une embrasure de fenêtre où ils se mirent à causer avec animation.

—Clélio est en retard, dit familièrement le docteur Pompée à don Philippe.

—Il vient toujours le dernier. Il se sera attardé à rêver à son balcon, fit le prince en haussant les épaules.

—Tous ! Tous les convives annoncés par le moins, pensa Raphaël. Comment savait-il cela ? Quel lien réunit ces gentils hommes si dissemblables ? M. de Scandian

est fort déplaisant avec sa figure d'oiseau de proie... Le romain est un élégique à la tribulle... Ce Klephte aux yeux noirs a le regard faux et cauteleux... Ce capitaine est un officier de parado.

Il s'éloigna un peu du groupe principal et vint s'asseoir, à l'écart, sur un divan qu'ombrageait un latanier planté dans un vase enorme de faïence romagnole. De là il put jeter un coup d'œil autour de lui, et il examina à son aise les choses et les gens.

C'était plutôt, par les dimensions, une galerie qu'une salle ordinaire. Au plafond, des fresques du siècle précédent, un olympé de divinités, où Jupiter, Mars, Pomone, Hébé, dansaient la sarabande.

Une boiserie d'ébène sculptée, s'élevait de la mosaïque du parquet à la frise de marbre noir, et encadrait une série de panneaux tendus de velours orange, que relevait une délicato rosace d'argent brodée en ronde-bosse. Les rideaux, de la même étoffe, amples, à plis lourds, avec des franges épaisses, et doublés de soie noire ; les sièges, d'une forme bizarre, bas, contournés, étaient de cette même couleur orange, que la vive lumière glaçait de reflets d'or, tandis que des ombres violettes masquaient le creux des capitons, où luisait l'étincelle pâle d'un bouton d'argent.

Un seul tableau décorait la boiserie ; une toile sombre de Ribeira, où sur un fond de bitume saillaient d'énergiques figures, un peu de draperie bleue, et par une fantaisie qui dénotait un goût bizarre, le cadre de cette peinture poussé au noir, par le temps comme par le procédé du maître, était une large corniche, massive, d'argent bruni, sur laquelle se détachaient des branches d'argent mat.

Au-dessous du Ribeira, un canapé à l'italienne, large, avec un dossier très-haut, sommé d'un écusson d'armoiries, formait une sorte de trône, couvert de velours noir.

Le visage de Cléonice, rose, avec ses boucles cendrées, éparses autour du front, se détachait en vigueur sur ce fond obscur, au-dessous de cette bordure argentée qui retenait sur ses arêtes nettes la lumière tombant de candélabres à dix branches, où brûlaient de grosses torches de cire jaune parfumée.

La robe de la princesse, en satin gris aux cassures luisantes, semblable à de l'acier rendu malléable s'étalait en plis bouillonnants, avec un fouillis de dentelles à et là retenues par des bouquets de cynoglosses bleues, à la fleur grêle.

Auprès de Cléonice, dona Liberata Mirabel, roide sous son harnachement de moire épaisse, chargée de gnupure, gardait l'immobile majesté d'une idole hindoue, et ne permettait à ses lèvres austères ni une parole, ni un sourire. On eut dit la dame d'atour d'une souveraine, grave, compassée, muette, et son regard avait une éloquence ; elle demeurerait silencieuse, mais ses yeux parlaient.

Le regard de Raphaël allait des yeux parcheminés de la vieille dame au front si pur de Cléonice, auréole de ses blonds cheveux, dont les torsades tressées de perles lui faisaient un si riche diadème.

Et ces deux femmes superbement parées, ces cavaliers debout devant elles, riant et devisant, les broderies du palikare et du capitaine, scintillant sous l'ombre des rideaux largement drapés, ces cascades de velours éclatant, où ruisselaient des clartés intenses, et ces treillis d'argent sur l'orange des tentures, avec les tailles luisantes des sculptures de l'ébène, composaient aux yeux du jeune homme un tableau qui sortait, pour ainsi dire, de la réalité des choses.

Et même la bizarrerie de ces arrangements inquiétait ses instincts d'artiste ; il y voyait une recherche extrême de l'originalité ; et se rappelant la chambre de cristal de Palmaverde, il découvrait en son ami, si épris d'étrangeté, une tendance vers l'extraordinaire qui le choquait.

Il fut aise de voir que le docteur Pompée, accaparé un moment par le duc de Scandian, donnait des signes visibles d'impatience, et lançait de son côté des coups d'œil qui voulaient dire :

“Je vais venir à vous, pourvu que cet opportun cesse de m'obséder.”

En effet, le docteur profita du moment où la porte s'ouvrait, pour rompre net l'entretien, et laissant là le duc, abasourdi, il rejoignit Raphaël, tandis que les gentils-hommes saluaient d'une acclamation joyeuse l'entrée de Clélio Zadoër.

Le comte avait cette mine impertinente et railleuse, qui effaçait presque la beauté de ses traits. Il s'avancait la tête haute, affectant une froideur méprisante, foulant d'un pas sonore la mosaïque de marbre jaune et noir. Vêtu avec une simplicité magnifique, il avait l'air superbe et l'assurance d'un grand seigneur.

La princesse Cléonice accueillit d'un air glacial son hommage, et ne répondit que par une phrase sèche au compliment qu'il lui adressa, courbé devant elle comme un Raleigh devant une Elizabeth. Elle ne daigna point lui désigner un siège, mais au contraire, se levant, elle interrogea du regard Palmaverde qui lui dit :

—Vous nous quittez, ma sœur ? Si tôt ?

Il baisa la main de donna Liberata, qui offrait son bras à sa maîtresse.

—Bonsoir, mon frère, dit Cléonice. Messieurs, adusez-vous... Moi, je vais travailler pour mes pauvres.

En passant près de Raphaël, qui s'inclinait, la jeune fille détacha l'un des bouquets bleus qui parsemaient sa robe :

—Vous avez été mon chevalier, l'autre jour, et vous n'avez pas réclamé votre récompense, dit-elle en lui tendant ces fleurs.

Il les prit d'une main tremblante, lui dit, ne sachant que répondre.

Quand il releva la tête, la radieuse vision avait disparu.

—Vous n'êtes guère hardi !... murmura

le docteur Pompée, dont le rire sarcastique fit tressaillir le jeune homme.

—Et pourquoi s'en va-t-elle ? interrogea celui-ci.

—Parce qu'elle n'était ici que pour faire honneur aux hôtes de son frère... et surtout parce que Clelio Zadoër est arrivé.

—Ah !

—Oui. La colombe s'enfuit à l'approche de l'épervier.

—Voyons, docteur, reprit l'artiste après une pause d'un instant, puisque le hasard nous a mis en présence vous, le comte et moi, l'autre jour, à la Flora, et que ce soir encore je me rencontre avec lui, dites-moi : Qu'est-ce, au juste, que le comte Zadoër ?

—Il ne vous inspire pas une sympathie bien vive ?

—Non, déclara franchement Raphaël. Et j'ai pu me convaincre à quelques mots jetés ça et là, qu'il a peu d'amis.

—Eh bien ! fit le docteur, en aspirant avec volupté quelques grains de tabac, après quoi il secoua d'une chiquenande, son jabot plissé en point de Malines, eh bien ! mon jeune ami, vous saurez qu'après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453.....

—Avocat, passez au déluge ! interrompit Raphaël en riant.

—Un grec, nommé George Bissipat, se sauva en France, poursuivit le docteur avec le plus grand sérieux. Il s'insinua dans les bonnes grâces du roi Louis XI, qui lui fit épouser une riche héritière du Beauvoisis, Marguerite de Poix.

Le docteur fit tourner entre ses doigts sa boîte en lapis, puis il continua :

—Devenu seigneur de Houches, Bissipat reçut le commandement des deux navires envoyés aux Philippines pour y chercher des remèdes nécessaires à la santé du roi..

—Que me contez-vous là ? Et quel rapport entre ce Bissipat et Zadoër ?..

—Vous vous pressez trop, mon jeune ami. Vous interrogez, je réponds. Bissipat revint à Corfou, il y fit sonche de bons gentilshommes, qui obtinrent au seizième siècle le patriciat vénitien, et qui changèrent leur nom contre celui de Zadoër... Et c'est de cette famille que descend notre honorable ami le comte Clelio, —du moins le prétend-il.

—Peu important ses origines..

—Erreur absolue, mon cher monsieur Maillezaïs ! Quand il vous conviendra d'étudier un homme, son caractère, ses aptitudes, sachez d'abord d'où il vient, quel fut son père, et, s'il se peut, son aïeul. Il y a une loi d'hérédité. Nul n'y échappe, et fort souvent l'un des ancêtres explique le descendant.

—Alors donc Bissipat explique Zadoër ?

—Un peu. Zadoër est, comme Bissipat, un transfuge, un audacieux, un errant...

—Un aventurier ?

—Dans le sens de l'amour des aventu-

res, oui. Un beau jour il est tombé des nues, au beau milieu de Palerme... Il y a un an, et peu près. Tenez ! quelques mois avant que l'Argentino commençât à faire parler de lui... ce qui fit qu'on parla moins des Nœuf de la Croix-Blanche. Malgré son arrogance, grâce à un beau nom, porté noblement, le Zadoër pénétra dans les sanctuaires les mieux clos de la noblesse palermitaine. Il a l'oreille du vice-roi. C'est tout dire.

—Il est riche ?

—Qu'entendez-vous par ce mot ? Si c'est de ces biens que tout le monde connaît et évalue, domaines, châteaux, palais, Clelio n'est pas riche. Il ne possède pas un pouce de terre au soleil. Il habite au pavillon du palais Frangipani, là-bas, près de la porte Macqueda. Il a néanmoins grand équipage. Il est fastueux, prodigue, plein de ces caprices qu'une bourse inépuisable suffit à peine à contenter. Il dépense sans compter, il n'a pas un créancier à ses trousses, qu'est-ce qu'on peut exiger de plus ?

—Docteur, un pareil éloge équivaut à une condamnation.

—Que vous êtes emporté, monsieur Raphaël ! en quoi blâmé-je le comte Zadoër ? Sommes-nous chargés, vous et moi, de scruter les secrets de sa vie ? Enverrez-vous un diplomate à Corfou pour savoir si réellement la lignée de George Bissipat n'est pas éteinte ?.. Ferez-vous une enquête pour découvrir la source des trésors que Clelio sème aux quatre vents de sa fantaisie ?.. C'est un charmant compagnon ; il a blessé en duel trois ou quatre demoiselles qui lui déplaisaient : il tire l'épée comme un prévôt d'armes ; au pistolet, il coupe une balle en deux moitiés égales sur une lame de couteau, à vingt pas ; il danse à ravir, il chante à merveille, il est instruit, poli, affable avec les subalternes, très fier avec ceux de son rang. Trouvez-moi un plus parfait gentilhomme !

—Et vous me conseillez ?..

—De vous tenir à distance, mon bon ami, acheva tranquillement le docteur en plongeant ses doigts dans sa tabatière. Sur quoi, allons souper, car aussi bien voici le maître d'hôtel qui vient annoncer que Nos Excellences Illustrissimes sont servies !

Et prenant Raphaël par le bras, avec une bonhomie cordiale et familière, il rejoignit les autres convives, arrêtés au seuil de la salle à manger.

CHARLES BUFT

(à continuer.)

L'ANGE ET L'ENFANT

ÉLÉGIE A UNE MÈRE.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler l'image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

" Charmant enfant qui me ressemble,
" Disait-il, oh ! viens avec moi !
" Viens, nous serons heureux ensemble
" La terre est indigne de toi.

" Là, jamais entière allégresse :
" L'âme y souffre de ses plaisirs ;
" Les cris de joie ont leur tristesse,
" Et les voluptés leurs soupirs.

" La crainte est de toutes les fêtes :
" Jamais un jour calme et serein
" Du choc ténébreux des tempêtes
" N'a garanti le lendemain.

" Eh quoi ! les chagrins, les allarmes
" Viendraient troubler ce front si pur !
" Et par l'amertume des larmes
" Se terminaient ces yeux d'azur !

" Non, non, dans les champs de l'espace
" Avec moi tu vas t'envoler ;
" La Providence te fait grâce
" Des jours que tu devais couler.

" Que personne dans ta demeure
" N'obscurcisse ses vêtements ;
" Qu'on accueille ta dernière heure
" Ainsi que tes premiers moments.

" Que les fronts y soient sans nuage.
" Quo rien n'y révèle un tombeau ;
" Quand on est pur comme à ton âge,
" Le dernier jour est le plus beau."

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort !

JEAN REBOUL.

Pensées et Maximes.

—Si tu veux que ton secret reste caché, ne le dis à personne, car pourquoi un autre serait-il plus discret que toi-même dans tes affaires ? La confiance est déjà pour lui un mauvais exemple et une excuse.

—Les choses communes font regretter le temps qu'on met à les lire.

—Quand la démagogie a construit un édifice, la dictature vient l'habiter.

—Le printemps, heure des fleurs, se passe à désirer les fruits, et l'automne, heure des fruits, se passe à regretter les fleurs.

—Les avis sincères sont une denrée dont on a de la peine à trouver le placement, bien qu'on la donne au lieu de la vendre.

—Le hasard n'est qu'un effet dont nous ignorons les causes.

—On pardonne souvent à un homme d'être voleur et dissolu, on lui pardonnera rarement d'être pauvre.

Voyage.

[Pour l'Album des Familles.]

L'ITALIE.

SES BEAUTES

ET

SES SOUVENIRS.

CHERS LECTEURS.



E n'ai pas la prétention de vous décrire en détail toutes les beautés naturelles que nous présente l'Italie. Il ne suffira, je crois, de vous faire part des impressions qu'ont fait naître en moi la vue et la contemplation de ce qu'on est convenu d'appeler les *Merveilles* de cette contrée.

Le plus étonnant, au témoignage même de tous les Italiens, c'est la baie de Naples. Le panorama de Naples est le plus magnifique de l'Europe, dit l'auteur des *Trois Rome*, et il serait le plus beau du monde si celui de Constantinople ne lui était supérieur. C'est évidemment vouloir ignorer les incomparables panoramas du Nouveau Monde. Après avoir donné une très jolie description des beautés que contemple l'œil du voyageur du sommet élevé du Couvent des Camaldules, situé au nord de Naples et dominant la ville : "Ajoutez à tout cela, dit Mgr Ganne, un ciel d'une magnificence peut-être unique au monde : puis, si vous êtes artiste saisissez vos pinceaux et hientôt vous les briserez de désespoir."

A ce compte-là on pourrait facilement expliquer la rareté des artistes peintres dans notre pays : en face des nombreuses beautés qu'une nature prodigue étale chaque jour et partout à leurs regards, de désespoir ils brisent leurs pinceaux avant de pouvoir s'en servir.

Mais quel est à Naples ce panorama splendide qui fait de l'ancienne Parthénopée la plus belle place du vieux monde ? C'est ce que nous allons voir.

Il était quatre heures de l'après-midi, le 7 juillet 1880, lorsque nous arrivâmes, mon père et moi, à l'*Albergo di Roma, Strada Santa Lucia* (hôtel de Rome, rue Sainte-Lucie). Nous eûmes une chambre avec balcon qui donnait sur la baie de Naples. Je la vois encore cette baie enchantée,

qui étend devant nous sa nappe azurée et dont les ondes mollement soulevées par la brise du soir viennent mollement aussi soupirer au pied du roc leur plaintif et éternel murmure.

I

Beautés Naturelles.

Nous sommes donc en face de Naples et des pays qui l'encadrent.

A notre gauche, un chemin suit les contours du rivage, traverse la partie Est de la ville et continue à Portici, puis à Résina bâtie au-dessus de l'ancienne ville d'Herculanum, qu'une couche de lave épaisse de 70 pieds dérobo à nos regards. Là, nous sommes au pied du Vésuve dont la cratère lance vers le ciel, pendant le jour, une épaisse colonne de fumée, et qui le soir couronne son sommet d'une gerbe lumineuse, en même temps qu'il vomit sa brûlante lave qui trace sur son flanc un sillon phosphorescent. Plus loin, en suivant toujours la circonférence de gauche à droite, nous arrivons à Pompéi. Pompei, que les cendres incandescentes du Vésuve ont engloutie en l'an 79 de l'ère chrétienne, et qui, depuis cette époque, est restée pendant dix-huit siècles enfouie dans son linceul, étouffée dans ce lugubre manteau que lui jeta la main du Dieu courroucé, mais qui aujourd'hui sort lentement de terre pour montrer à nos regards étonnés cette vieille civilisation et cette profonde corruption du peuple romain aux premiers jours de sa décadence. Plus loin encore, c'est Castellamare, qui a pris la place de l'ancienne Stabia, détruite en même temps que Pompéi. Puis vient Sorrente, la patrie du Tasse, bâtie sur une haute falaise et qui termine cette première partie de la circonférence. Un peu à droite de Sorrente, dont elle est séparée par la mer, et en face de Naples à l'autre extrémité du diamètre de cinq lieues, s'étend du sein des ondes et à une hauteur de 1800 pieds, la charmante et fameuse île de Capri. Sur sa pointe orientale, Tibère avait fait construire son célèbre palais, dans les flancs de ses âpres falaises, sans effort aucun, Dieu a creusé une grotte plus jolie que le palais de l'empereur romain : c'est la grotte d'Azur.

Si l'on jette maintenant ses regards à droite, si l'on parcourt de droite à gauche l'autre partie de la circonférence que forme la baie de Naples, on a tout d'abord le quai et la promenade de la Chiaja. Située sur les bords de la mer, plantée de chênes et de palmiers, ornée de statues, éclairée le soir de mille feux (grâce à l'entente parfaite qui existe entre la corporation et la compagnie du gaz), fréquentée par un peuple innombrable, la Chiaja est la promenade favorite des Napolitains qui vont y entendre, le soir, les suaves harmonies d'une musique militaire et respirer à pleins poumons l'air frais de la mer. Au delà

de cette promenade est le promontoire de Pausilippe, célèbre par son tunnel de 2,300 pieds pratiqué au temps d'Auguste. Au-dessus de ce tunnel, et près de son ouverture, est le tombeau de Virgile. C'est là que le poète romain a composé ses *Eglogues* et ses *Géorgiques* ; c'est là que, suivant son désir, ont été déposées les cendres du cygne de Mantoue.

De Pausilippe à Pouzzoles, on traverse un terrain volcanique ; d'abord Bagnoli, ancien cratère de volcan, puis le lac Agnano, qui occupe lui-même la place d'un volcan éteint ; puis Pisciarcelli, avec ses eaux thermales à 55°, enfin Solfatara, dont le sol tremblant sous les pas du voyageur, laisse échapper des fumeroles qui dans la nuit noire se transforment en lueurs étranges !

Après Pouzzoles, petite ville de quinze mille âmes, vient le cap bien connu de Misène, près duquel Lucullus, Auguste, Néron, Tibère avaient de magnifiques villas. Là finit la terre ferme, mais faisant suite au cap de Misène, il y a les deux îles de Procida et d'Ischia qui continuent la circonférence, sans la terminer, car entre la dernière de ces îles et celle de Capri, il y a une distance de trois lieues ; c'est tout naturellement l'entrée de la baie de Naples.

Et maintenant à l'arrière plan de ce tableau enchanteur, placez le Vésuve sur sa large base, mesurant une circonférence de sept lieues, le Vésuve, haut de 3,800 pieds et dont le sommet lance vers le ciel un jet continu de blanche fumée, élevez jusqu'à travers les nues les pics sourcilieux des montagnes de la Campanie, inondez cette scène des plus purs rayons du soleil d'Italie, que les vents y apportent tous les parfums de la plus exubérante végétation, les senteurs embaumées des orangers en fleur, le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, et pour peu que vous ayez une âme italienne, laissez sans crainte s'échapper ce cri du cœur : *Vedi Napoli e poi muori !*

Il manque au panorama de Naples ce fier granit du vieux Cap Diamant de Québec, dont la masse puissante élève jusqu'aux nuages sa tête couronnée d'une inexpugnable forteresse et qui reçoit tous les jours les derniers rayons du soleil couchant.

Québec et Naples ont plus d'un point de ressemblance, laissez moi vous le dire. Le panorama de Naples est peut-être plus grandiose, parce que les horizons y sont plus étendus ; celui de Québec est certainement plus joli, plus varié et surtout mieux ordonné. A Naples, c'est la Vésuve qui domine ; la ville elle-même est reléguée au second plan. Que le Vésuve s'irrite et Naples tremble, car c'est la mort que vomit le volcan. Sa brûlante lave détruit, les cités, engloutit les villages et coule la mort dans ses sillons où la plus luxuriante des végétations entretenait la vie.

C'est précisément la

Où Naples doit près de son onde heureuse
Le front charge de débris et de fleurs

Ici, à Québec, c'est la vieille cité de l'hamplain qui domine le paysage tout entier et qui occupe dans le tableau une place que le Vésuve fait perdre à Naples. Un fleuve coule à ses pieds et comme un ruban qui se détache de la ceinture d'une jeune beauté et qui flotte au gré des vents, la petite rivière St-Charles ondoie à ces côtés, et rattache les faubourgs à la ville qu'il sépare des pittoresques villages de la rive nord. Québec n'a pas, comme Naples, une épée de Damoclès continuellement suspendue au-dessus de sa tête et cependant le souffle de la brise lui apporte parfois les échos d'un lointain grondement, mais c'est le bruit de cette autre rivière qui se précipite, torrent furibond, d'une hauteur de 240 pieds, (la rivière Montmorency). La vapeur qui s'élève au-dessus de l'abîme n'est pas à craindre : ne se colore-t-elle pas aux rayons du soleil de tous les feux du prisme et n'offre-t-elle pas à toute heure du jour la fidèle reproduction de cet arc céleste que Dieu donna comme signe d'alliance entre la terre et lui ? et puis, n'avons-nous pas comme cadre au magnifique tableau que nous voyons de la terrasse Frontenac ou des bastions de la citadelle, n'avons-nous pas les cimes variées des Laurentides, la poétique île de Bacchus (île d'Orléans), avec ses pimpants chalets, les falaises de la côte sud avec cette ceinture de forts que les fils de Mars ont échelonnés de distance en distance sur les hauteurs de Lévis, la cité rivale, pour mieux défendre la nôtre ? Et je ne mentionne ni les plaines d'Abraham, ni les délicieuses campagnes du Cap Rouge et de St-Foye, ni mille autres beautés qu'il serait trop long d'énumérer mais qui toutes vous sont connues. En vérité, je ne changerais pas Québec pour Naples ; que celle-ci présente le plus beau panorama de l'Europe soit, *va bene* ! mais du monde ? je n'en suis plus.

J'ai parlé un peu trop longuement peut-être de Naples et de sa baie si en renom : c'était mon devoir, puisqu'il sagissait ici de la merveille par excellence d'Italie. Avant de quitter cette vieille capitale de l'ancien royaume de Naples, laissez-moi vous proposer deux promenades que fait tout voyageur visitant ces contrées : l'ascension du Vésuve et une excursion à la grotte d'Azur dans la charmante petite île de Capri.

L'ascension du Vésuve est maintenant la chose la plus facile du monde depuis qu'un chemin funiculaire vous conduit à quelques cents pas seulement de son cratère.

Nous partons de Naples à 9 heures du soir, car il est préférable d'aller étudier le volcan, alors que son sommet se couronne d'une gerbe lumineuse et qu'il lance au

milieu de la nuit noir sa colonne de flammes, de matières incandescentes de scories chauffées au rouge blanc. Deux chevaux sur une voiture nous conduisent jusqu'à Resina, au pied du Vésuve ; là, nous ajoutons un autre cheval et nous commençons l'ascension de la montagne.

Le Vésuve, je l'ai dit, s'élève à 3,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il se compose de deux parties parfaitement distinctes : 1^o la montagne proprement dite, dont la base mesure sept lieues de circonférence et qui s'élève à une hauteur de 2,500 pieds ; 2^o le cône de cendres qui s'appuie sur la montagne proprement dite et qui de cette attitude de 2,500 pieds s'élance vers le ciel jusqu'à 3,800 pieds, mesurant ainsi pour son propre compte une hauteur de 1,300 pieds. Le cône de cendres forme donc le tiers de la hauteur totale du volcan. Cette particularité est propre au Vésuve, car dans la plupart des autres volcans cette proportion entre la hauteur du cône de cendres et la hauteur totale, au lieu d'être de 1 à 3, comme dans le cas actuel, est généralement de 1 à 10, de 1 à 15 et même de 1 à 22.

Les voitures ne gravissent que la montagne proprement dite et par un chemin qui serpente à travers les coulées de lave que les différentes éruptions ont accumulées sur les flancs du Vésuve.

Au pied de la montagne, à l'entrée du chemin, notre voiture est immédiatement entourée par une douzaine d'individus à mine plus ou moins suspecte, parlant avec une volubilité extrême, gesticulant sans relâche et brandissant de temps à autre une espèce de bâton que l'obscurité nous empêche de voir parfaitement ; est-ce un tomahawk, un casse-tête quelconque ou le calumet de la paix ? J'étais à me demander ce que nous voulaient ces bandits, quand soudain une vive clarté illumine la route : l'un des bâtons italiens venait de prendre feu et se transformait en torche résineuse et le bandit qui en était armé devenait un inoffensif guide, demandant de nous accompagner, nous suppliant de laisser éclairer notre chemin, à raison de 50 centimes (10 sous) pour l'excursion. *Va bene* ! Dix autres flambeaux projettent immédiatement sur la montagne leur tremblotante lumière, et dix autres porteurs de torches veulent partager la bonne fortune de leur compagnon. C'est à grand peine que nous parvenons, non sans avoir employé les menaces, à nous débarrasser de cette troupe inutile.

Un peu avant d'arriver au cône de cendres on passe une auberge bien connue, celle de l'Ermitage *San Salvatore*, où d'ordinaire s'arrête le voyageur qui veut goûter au célèbre *Lacryma Christi*, nom que l'on donne au vin provenant des vignes cultivées au pied du Vésuve. Deux heures ou deux heures et quart après le départ de Resina on atteint le pied du cône de cendres où se trouve la station inférieure du chemin funiculaire.

Il nous reste encore une ascension de 1300 pieds à faire sous un angle de 50 degrés et dans un terrain montant qui cède sous les pas du voyageur. C'était autrefois la plus fatigante partie du trajet et on mettait généralement $\frac{3}{4}$ d'heure ou une heure à la parcourir ; mais, cette année même, sous le nom de chemin funiculaire, on a construit sur les parois du cône de cendres un véritable ascenseur, comme nous en avons un à Québec, à double voie, sur l'une desquelles une voiture monte au Vésuve, pendant que sur l'autre une seconde voiture en descend. Il y a cette différence entre l'ascenseur du mont Vésuve et celui de la terrasse Frontenac, c'est que ce dernier monte et descend sur deux rails tandis que celui du Vésuve ne marche que sur un rail unique, central. Ici, la chambre montante est tirée par une seule corde, attachée au centre de sa partie antérieure ; là-bas, deux cordes fixées aux deux extrémités de la voiture aident à la maintenir en équilibre pendant qu'elle monte ou qu'elle descend sur son rail unique.

Huit minutes au plus suffisent au trajet de la station inférieure à la supérieure. De distance en distance brille le jet resplendissant d'une lumière électrique ; il y en a cinq qui se partagent ainsi l'espace entre les deux stations et deux autres au pied du cône de cendres illuminent la terrasse sur laquelle est bâtie la gare inférieure.

Ce chemin funiculaire ne gravit que les trois quarts de la hauteur du cône de cendres, de sorte qu'arrivés à la station supérieure nous ne sommes pas rendus au cratère, il nous reste encore quelques cents pieds à escalader, c'est l'affaire de cinq à dix minutes.

Le cratère du Vésuve ne présente pas toujours le même aspect, chaque éruption quelque peu considérable du volcan en change naturellement la forme. En arrivant au cratère dans la nuit du 10 au 11 juillet dernier, à deux heures et vingt minutes du matin, de suite je me dirigeai vers la cheminée du volcan, plus particulièrement connue sous le nom de cône d'éruption. Des bords du cratère on voit la béante ouverture d'où s'échappent les fumées de soufre, la vapeur d'eau et les cendres enflammées. Une énorme échancre survenue dans les bords du cratère ménage une ouverture jusqu'au pied du cône d'éruption. Le sol est brûlant et gronde sous nos pas, l'oreille perçoit distinctement des rumeurs étranges ; on dirait le bruit de soufflets énormes cachés dans les entrailles de la terre et mus par ces géants d'un autre âge qui entassèrent un jour Pélion sur Ossa. C'est le volcan qui respire. Écoutons ! une sourde expiration marque le premier temps, plus bruyante, plus rapprochée de la surface, une nouvelle expiration indique une seconde phase ; enfin, et c'est le troisième temps de ce mouvement respiratoire, une

explosion éclate et du cratère en feu jaillissent les scories incandescentes. Cette troisième expiration les lance dans les airs, à une distance de 30 à 40 pieds, d'où elles retombent en paillettes de feu, pendant que le volcan recommence dans les profondeurs de ses abîmes le premier temps d'un nouveau mouvement respiratoire.

Voilà ce que l'on voit à 3,800 pieds au-dessus de l'onde azurée de la baie napolitaine. Pendant deux heures j'ai écouté ces mystérieux grondements, pendant deux heures j'ai contemplé dans une muette admiration cet étonnant spectacle, et lorsque les premières clartés de la naissante aurore me permirent de distinguer les objets environnants et de retrouver, au pied du Vésuve, les endroits où furent Herculaneum, Stabiae, Pompéi, par la pensée me rapportant à dix-huit siècles en arrière, je vis le volcan dans toutes les horreurs de cette éruption gigantesque, lancer à neuf mille pieds dans les airs les jets continus d'une brûlante vapeur, des torrents de cendres, une lave dévorante, des pierres calcinées, la dévastation et la mort, et tout cela retomber en pluie de feu sur une population surprise au milieu de ses plaisirs, affolée par la peur, trouvant la mort en voulant l'éviter et périssant sous les couches amoncelées de cette pierre en fusion.

Mais voici que le soleil se lève et nous promet un beau jour. Quittons le Vésuve et profitons de ce temps magnifique pour courir à la Grotte d'Azur, située dans l'île de Capri, à l'autre extrémité de la baie de Naples. Il nous faut pour cela une mer calme que ne soulève pas le souffle des vents, car l'entrée de la grotte est si étroite et si basse qu'il devient impossible de la franchir lorsque la mer est trop agitée. C'est dans le paroi à pic qui regarde Naples que se trouve la fameuse grotte. Baissez vos têtes, éendez-vous au fond de la petite chaloupe pendant que le flot la pousse et lui fait franchir l'ouverture.

Le passage sur lit de la pleine lumière à la demi-obscurité qui règne dans la grotte vous empêche tout d'abord de ne pouvoir rien distinguer, mais dès que votre œil s'est habitué au nouveau milieu dans lequel vous êtes, les objets prennent une forme et la grotte vous apparaît telle qu'elle est. Sa longueur est de cent cinquante pieds, sa largeur de cent pieds ; elle présente ainsi une forme elliptique. La voûte s'élève à 40 pieds au-dessus de vos têtes et les flots qui bercent votre nacelle mesurent une profondeur de cinquante pieds.

Mais cela n'est rien. Ce qui caractérise la célèbre grotte et l'embellit aux yeux des voyageurs c'est cette ravissante teinte azurée que l'on y voit partout. Les flots sont complètement bleus et par un phénomène étrange, par un jeu de lumière admirable, tous les objets qu'on y plonge paraissent argentés, du moins dans leurs parties qui regardent l'ouverture de

la grotte. Le bois des avirons au contact de cette eau merveilleuse devient de suite une masse d'argent. Le corps bruni des Napolitains n'échappe pas à ce curieux effet de la réflexion de la lumière pénétrant dans la grotte par l'étroite ouverture qui donne sur la mer. Pour quelques centimes un baigneur se précipite dans cette onde parfaitement bleue, bleue comme l'azur le plus foncé du ciel, et, illusion charmante, le corps du nageur se transforme en une statue d'argent : la partie tournée vers l'ouverture de la grotte resplendit du plus pur éclat métallique, celle qui regarde le fond de la caserne reste noire, ainsi que la tête qui se trouve hors de l'eau.

C'est entre dix heures du matin et une heure de l'après-midi, alors que le soleil est à sa hauteur, que ce phénomène se reproduit avec le plus d'intensité. C'est aussi le temps que choisissent les touristes pour aller admirer cette féerie de la baie de Naples et visiter quelques autres grottes que possède l'île de Capri.

Aux jours de sa grandeur, lorsque l'antique cité fondée par Romulus commandait en souveraine et dictait des lois aux peuples qu'elle avait conquis, on voyait ses préteurs et ses consuls, ses poètes et ses empereurs désertant la capitale du monde et venir à Naples pour y jouir, pendant la belle saison, au milieu des délices de leurs royales villas, de toutes les beautés dont je viens de vous donner une bien faible description. Et pourquoi cette exode ? Est-ce que Rome ne possédait pas dans ses environs des beautés naturelles dignes d'être chantées par ses poètes ou admirées par ses grands hommes ? Pourtant oui, et bien qu'ils soient inférieurs aux enchantements de la baie napolitaine les paysages des environs de Rome ont trouvé des admirateurs sincères. Horace a chanté les campagnes romaines ; Agrippa, Auguste, Adrien y ont laissé des souvenirs de leur passage ; Horace, Mécène, Cicéron y avaient de superbes villas. Aujourd'hui encore, à vingt un milles des portes de la ville éternelle, dans la direction des montagnes de la Sabine, on retrouve dans l'ancienne Tibur le lieu de délices des romains. C'est le plus joli endroit des environs de Rome.

Un tramway y conduit les voyageurs. L'ancienne Tibur a perdu son nom ou du moins l'a échangé contre celui de Tivoli. Bâti sur le versant occidental des montagnes de la Sabine, cette petite ville, qui compte à peine sept mille âmes, doit sa renommée à la beauté de son site et à la richesse des souvenirs que lui ont légués les siècles qui ne sont plus.

Sur les confins de Tivoli, au septentrion, le terrain se creuse en un vaste entonnoir, que couronnent les bosquets de la montagne, ses villas et ses riches vignobles, et où commence cette vaste plaine qui s'étend jusqu'aux portes de Rome. A peine aussi considérable que notre petite

rivière Jacques-Cartier, l'Anio, le célèbre Anio que les poètes ont chanté, arrose de ses eaux limpides cette charmante contrée. Il serpente d'abord sur les hauteurs de Tivoli, une pente rapide l'invite à descendre dans la plaine : il s'y précipite. Mais la main de l'homme l'arrête dans sa course pour en utiliser le pouvoir. Ses ondes alors se divisent et, furieuses, elles bondissent ici de cascade en cascade jusqu'au fond de la vallée ; là-bas, elles disparaissent dans un gouffre entr'ouvert, se creusent dans le flanc de la montagne de mystérieuses cavernes et reparaissent pour reprendre plus tranquilles leur course interrompue.

Comme vous pouvez le voir, l'Anio fait des siennes. Voici d'abord la grande cascade d'où s'élance d'une hauteur de cent pieds environ le large filet d'eau qui sort du double tunnel pratiqué dans le mont Vatillo : c'est l'Anio lui-même qu'on a détourné de sa course et auquel on a donné cette nouvelle direction pour lui trouver dans le roc un lit plus résistant. Plus loin, c'est l'ancienne cascade qui creuse à ses pieds la grotte de Neptune et celle des Syrènes, gouffres splendides qui engloutissent l'Anio et le rejettent bouillonnant à travers les rochers. Puis, dans cette villa superbe, l'ancienne propriété de Mécène, on entend le grondement des cascades qui dominent les bruits de la forge construite sur l'emplacement même où jadis s'élevait la somptueuse demeure du favori d'Auguste.

Dominant ce joli panorama, bâtis sur la pointe d'un rocher au-dessus de la cascade, voici les deux temples de Vesta et de la Sybille. Placés sur le bord même du gouffre creusé par l'Anio, ces ruines d'une autre époque, témoins des anciennes splendeurs romaines, nous apparaissent, à travers les siècles, comme cette sentinelle en faction, immobile devant les tombeaux, et qui attend au fond de sa froide guérite qu'on vienne la relever de ses devoirs.

Voilà Tivoli. Faites abstraction des souvenirs historiques, mettez de côté ses vieilles ruines pour ne contempler que les beautés naturelles de l'ancienne Tibur ; il vous reste alors un charmant paysage, mais ceux qui connaissent la ravissante petite rivière qui sépare la paroisse Ste Anne de la paroisse St-Joachim, dans le comté de Montmorency, P. Q., ceux qui ont pu admirer ses sept chûtes et sa grande cascade, ceux là ont vu un spectacle qui ne le cède en rien à celui de Tivoli, des beautés dont s'enorgueilliraient et avec raison la plus fière des cités italiennes.

Au commencement de ce siècle, Chateaubriand visita Tivoli, et dans les pages brillantes que nous a laissées ce peintre de la nature nous avons une description très détaillée des beautés de cette ville. J'y ai trouvé un passage qui m'a frappé. Il est si court que je ne puis résister à la tentation de vous le citer tout entier.

" Mon déjeuner fini, dit Chateaubriand, on m'a amené un guide et je suis allé

"me placer avec lui sur le pont de la cascade : j'avais vu la cataracte du "Niagara."

Voilà tout ce que dit Chateaubriand de la grande cascade de l'Anio. Il me semble le voir encore debout sur le pont ; à ses côtés, le guide sabin lui vanto la merveilleuse cascade, les beautés du panorama, la magnificence du ciel d'Italie, et tout cela avec cet entrain, cette chaleur, cette richesse d'expression que le dernier des Italiens sait trouver dans la plus harmonieuse des langues. Chateaubriand a dû alors d'un coup d'œil embrasser de nouveau tout le tableau qu'on lui vantait, puis se tournant vers le guide, l'enveloppant d'un regard de pitié, lui jeter cette phrase que deux heures après il écrivait à un de ses amis : J'ai vu la cataracte du Niagara !

Si le guide ne l'a pas comprise, nous savons, nous du moins, ce que veut dire cette simple observation du grand écrivain, et ce témoignage spontané donné à la supériorité de nos paysages par cet illustre étranger qui a visité les deux mondes, proclame et mieux que ne peuvent le faire toutes les assertions des voyageurs nos compatriotes, que les enfants du Nouveau Monde n'ont à envier pour leur pays rien des beautés naturelles les plus vantées de la vieille Europe.

C'est l'impression que m'a laissée cette comparaison, qu'involontairement peut-être, mais qu'invinciblement fait et doit faire tout voyageur entre les pays qu'il visite et celui qui lui a donné le jour.

Comparez par exemple, les fleuves de l'Italie aux nôtres. Les fleuves italiens ne sont plus que des rivières et les rivières deviennent des ruisseaux. Le Pô, qui se jette dans l'Adriatique, a un cours de 312 milles ; l'Adige est un fleuve de 225 milles et le Tibre, le Tibre aux ondes d'or, mesure 187 milles. Ces trois fleuves, les plus grands de l'Italie, mis les uns à la suite des autres, donnent une longueur totale de 724 milles. Notre rivière des Outaouais a, elle seule, 600 milles de long. Parlerai-je du fleuve Saint-Laurent qui mesure plus de lieues que, réunis, les trois fleuves les plus longs de l'Italie ne peuvent compter de milles ?

Voilà, quant à leur longueur comparative, ce que sont les fleuves de l'Italie. Si on les juge maintenant au point de vue des facilités qu'ils offrent à la navigation, de la profondeur de leurs eaux, de la limpidité de leurs ondes, où ! alors, debout sur l'un des ponts qui traversent le Tibre, ou qui relient entre elles les rives du Pô, de l'Adige ou de l'Arno, le voyageur canadien pent, sans crainte, comme Chateaubriand sur le pont de la cascade de Tivoli, jeter à ces ondes boueuses qui coulent sans majesté dans un lit rétréci, ce mot qui résume ses justes préférences "J'ai vu le Saint-Laurent."

Voici d'ailleurs ce que Chateaubriand pense lui-même du Tibre :

"Quant au Tibre qui baigne cette grande

"cité (Rome) et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il "passe dans un coin de Rome comme s'il "n'y était pas ; on n'y daigne pas jeter les "yeux, on n'en parle jamais, on ne boit "pas ses eaux, les femmes ne s'en servent "point pour laver ; il se dérobe entre de "méchantes maisons qui le cachent et court "se précipiter dans la mer, honteux de "s'appeler le Tevere."

Comparons les lacs maintenant. Le lac Majeur a 48 milles de long, celui de Côme 36 milles, celui d'Isée 17 milles et celui de Trasimène 9 milles. Ce sont là les quatre plus grands lacs de l'Italie, mesurant ensemble 110 milles en longueur. Voyons les nôtres

Le lac Ontario, le plus petit de nos grands lacs, mesure à lui seul 210 milles de long, c'est-à-dire à peu près le double de la longueur des quatre plus grands lacs de l'Italie, et nous avons en outre les lacs Erié, Huron et Supérieur. Or, ce dernier a une longueur de 360 milles, une largeur de 144 milles et un circuit de 1,500 milles ou 2 000 kilomètres.

Il ne faut pas croire, toutefois, que l'Italie n'offre point des paysages enchanteurs. Ce que je vous ai dit de cette contrée vous prouve tout le contraire, mais ce que j'aime à vous faire comprendre, c'est que, en fait de beautés naturelles, vous ne trouverez nulle part un pays qui puisse en offrir de plus variées que les nôtres. Nulle part ailleurs, Dieu n'a répandu plus à profusion les munificences de sa droite.

On a vanté et l'on vante encore la beauté de l'Italie. Savez-vous en quoi elle consiste ?

"Les plaines, quand elles sont vertes, dit un écrivain, ont toutes une certaine ressemblance, soit en Belgique, soit en Bavière, soit en Angleterre. Une allée de peupliers qui frissonnent dans la lumière, a le même aspect en Flandre et en Normandie. Un bois touffu, étincelant de pourpre et d'or au coucher du soleil, offre le même spectacle sur les bords du Rhin et dans le Devonshire.

"Mais l'Italie a une physionomie qui lui est propre : elle ne ressemble à rien autre chose. Ses aspects sont, pour certains esprits, tristes, étranges, désolés, pénibles même. D'autres les trouvent beaux, consolants, délicieux comme des rêves. Dans tous les cas, ce qu'ils ont d'absolument particulier ne se trouve nulle part ailleurs. Ils vous font sourire ou ils vous font sursauter : à côté de ces paysages, ceux des autres pays paraissent muets et sans âme.

"Ce n'est pas l'intensité, c'est la transparence de la couleur qui en fait le charme, car ce que Dante appelle *bianco aspetto* reflète toutes les couleurs sans en avoir aucune qui lui soit particulière."

Cette transparence est précisément ce qui fait la beauté de notre ciel canadien, et c'est elle qui donne à nos paysages si renommés ce merveilleux éclat qui éblouit tous les étrangers visitant notre pays.

Après une traversée assez orageuse, le vaisseau qui nous ramenait entra enfin dans les eaux du Saint-Laurent, et le dimanche au soir, cinquième jour de septembre dernier, nous pûmes voir pour la première fois depuis dix jours le coucher du soleil. Nous venions de quitter Rimouski. Jamais de ma vie je n'oublierai le magnifique spectacle qui se présenta alors à notre vue. Le décrire est impossible. Plus d'une fois, en Italie, j'avais contemplé avec admiration le coucher du soleil, mais jamais, non jamais, l'astre du jour n'offrit à mes yeux des splendeurs comparables à celles qu'il nous envoyait alors avec ses derniers rayons. Passagers et hommes d'équipage, tout le monde était sur le pont et tout le monde était dans le ravissement. Au-dessus de nos têtes, un ciel admirable, d'un bleu de saphir, d'une limpidité merveilleuse. Un souffle léger court sur les eaux du grand fleuve et ride à peine sa surface que dorent les derniers rayons de l'astre du jour. À l'occident le ciel est en feu et la chaîne des Laurentides prend toutes les teintes du soleil couchant, du rose intense de l'écaillet à la blancheur d'opale ; mais déjà le soleil a disparu à l'horizon. Un faisceau de lumière jaillit de l'onde empourprée et s'arrondissant en un immense éventail sur les bords du firmament, reproduit les feux du soleil dont il

Conserve en sillons d'or la trace dans les cieux.

Je voudrais être poète pour faire passer dans vos âmes tous les enivresments de la mienne à la vue de ce spectacle enchanteur que l'Italie n'avait pu me montrer, mais que je retrouvais aux bords du St Laurent quelques heures avant de fouler de nouveau le sol aimé de la patrie.

Si l'Italie ne peut offrir à nos yeux ces milles beautés naturelles que le Canadien contemple partout dans son pays, de l'embouchure du St Laurent jusqu'aux grands lacs qui l'alimentent, en revanche la vieille terre de l'Ausonie propose à notre admiration les plus purs chef-d'œuvres de l'art, peintures magnifiques qui décorent ses musées et ses temples, sculptures superbes qui ornent ses galeries et ses places publiques, gigantesques monuments que l'architecture la plus audacieuse ait élevés à la gloire de l'Éternel, et qui portent jusqu'aux nues l'irréfusable témoignage de la foi d'un peuple et du génie de ses artistes.

Pénétrons, maintenant, dans ce sanctuaire des beaux arts, et que l'Italie nous y montre les merveilles qu'elle a créées.

II

Beautés artistiques.

"Il y avait une fois un ouvrier en bijoux d'or dans la ville étrusque d'Arezzo ; le métal précieux sortait de ses doigts tissé aussi fin que la toile de l'araignée. Il était pauvre et isolé, et néanmoins il était

heureux. Il y avait à sa porte un vieil olivier et c'est à l'ombre de cet olivier qu'il travaillait toute la journée ; l'or était entre ses doigts comme une chevelure de jeune fille ; il lui parlait, il le tissait et il l'aimait.

Un jour la fille du roi passa près de sa maison et abreuva son cheval à la fontaine de l'artiste. Elle repartit sans l'avoir remarqué ; mais, de ce jour-là, l'olivier ne fut plus pour lui l'arbre de la paix. Il se mit à hanter les temples où elle allait et les péristyles de ses palais ; les gens du roi finirent par le chasser en le battant de verges. Il ne pouvait plus travailler pour ses maîtres ; aussi tomba-t-il dans une affreuse misère ; l'olivier, pour compatir à ses peines, se flétrit et blanchit comme la barbe d'un vieillard mort.

Alors il arriva qu'il y eut une famine en Etrurie : oui, dans ces vastes plaines de Toscane et d'Ombrie, où roulent les vagues dorées des moissons, il y eût une famine ! Et tout le peuple se mit à supplier la Bonne Déesse, dont la malédiction s'étendait sur la terre nue et improductive. Alors l'oracle du temple parla et dit : " Que l'on tresse une feuille de blé avec douze mille fils d'or plus fins que celui de l'araignée et aussitôt la terre fleurira et se couvrira d'une abondante moisson."

L'Etrurie était pleine de bons ouvriers en or ; des centaines de mille tentèrent l'épreuve et tous échouèrent. Car qui aurait pu filer un fil d'or plus fin et plus délicat que celui de l'araignée ? Alors celui qui s'était pris de la fille du roi sortit de son abattement et dit : " Qu'on me donne de l'or et j'essayerai." On commença par se moquer de lui ; lui, un pauvre vagabond tout nu, qui pouvait à peine se traîner au soleil. Mais la famine allait croissant ; jour et nuit la cité était pleine de lamentations : il y avait des femmes qui tuaient leurs enfants pour ne plus entendre leurs cris perçants.

Le roi, tristement, descendit de son trône, et dit : " Qu'on essaye ; nous ne pouvons pas être en plus triste état s'il échoue, puisque nous mourons de faim." Alors on lui remit de l'or et il s'enforma pendant six jours ; le septième jour, il ouvrit sa porte et apparut au milieu de la multitude qui n'osait respirer ; dans sa main, il tenait la feuille de blé, tressée avec douze mille fils auprès desquels ceux de l'araignée auraient paru grossiers.

Le peuple gardait le silence, partagé entre une grande joie et une grande crainte : par centaines de mille ils traînèrent à sa suite leurs membres amaigris vers le temple de la Bonne Déesse. La nielle avait tout envahi ; la terre en était malade et devenait toute noire : le peuple, affamé, regardait avec des yeux injectés de sang. Le tissu serait-il assez fin ? La déesse daignerait-elle accepter l'offrande ? Le silence le plus profond régnait dans le

temple : le soleil brillait sur la feuille tissée de douze mille fils.

Alors l'oracle parla et dit : " Par cet or, l'Etrurie vivra. Que la terre se réjouisse et devienne féconde ! " Aussitôt sur toute la terre soumise à l'Etrurie les feuilles vertes de blé percèrent le sol durci : elles poussèrent et le blé mûrit en un instant dans toutes les vallées et sur toutes les collines. Alors la multitude s'écria tout d'une voix : " Portons-le au palais : couronnons-le à la droite du roi ! Qu'on lui accorde tout ce qu'il voudra dans tout le pays, car c'est lui qui nous a délivrés des liens de la mort."

Mais lui, encore agenouillé sur le seuil du temple, leva les yeux et dit : " Non, je n'ai pas besoin de rien. A-t-elle seulement daigné sourire ? " Là-dessus, il étendit doucement la main vers le soleil et mourut. La fille du roi ne sut jamais que la feuille d'or avait été tissée pour l'amour d'elle. Mais les dieux le surent dire : " Que l'Etrurie vive du travail de ses ouvriers en or ! Car l'amour de cet homme était grand, et il en restera un témoignage quand la nation toute entière aura disparu de la terre et que son souvenir même se sera dissipé comme les vapeurs du matin."

Aussi jusqu'à cette heure, dans la terre d'Etrurie, on retrouve pour toute trace du peuple disparu, des chaînes d'or dans les tombeaux. L'or d'Etrurie est sans défaut, sans tache, sans égal, mais il sort des tombeaux, là où les oliviers frémissent à la brise d'été, là où flottent les panaches du maïs, sur les cités ensevelies.

Voilà, dans toute sa simplicité et aussi dans toute son intégrité, cette jolie légende que j'ai lue un jour en Italie. Vous la raconter c'est vous donner le secret de cette grandeur mystérieuse qui caractérise les œuvres des artistes italiens. L'art ne vit que de foi et d'amour, et c'est la grandeur de ses aspirations qui fait l'artiste et lui tresse son immortelle couronne *Abyssus abyssum invocavit*. Les grandes aspirations appellent les grandes œuvres : c'est ainsi que l'art n'est autre chose que le travail glorifié par la pensée.

Un jour, dans un jardin qui fut célèbre, un artiste ramassa un peu du limon de la terre, le pétrit, façonna une statue, puis souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme, dit l'Écriture, fut fait âme vivante. Dieu fut ainsi le premier des artistes et l'homme une création glorifiée par une pensée divine. Depuis cette mémorable époque, l'homme a voulu copier son maître : il s'est fait artiste ; mais jamais il n'a pu insuffler dans aucune des productions de son pinceau ou de son ciseau ce souffle de vie qui anima la première des statues. Et cependant contemplez ces productions du génie de l'homme. La pierre disparaît sous l'idée ; elle ne reflète plus dans ses lignes que la pensée et la vie de l'homme. Mais, même pour

arriver à cette perfection relative, il faut que l'art ait sa racine dans la foi et qu'elle fleurisse dans la charité. N'est-ce pas, a dit je ne sais plus quelle écrivain, que celui qui a de hautes pensées dans l'esprit et de larges amours dans le cœur.

Le christianisme seul est capable de les donner et seul il a répandu sur les productions de l'homme ce souffle qui les immortalise. Voyez l'Italie ; elle en est une preuve manifeste. N'est-ce pas aux successeurs des apôtres, aux glorieux pontifes promoteurs et protecteurs de l'instruction, de la science, des lettres et des arts qu'elle doit la couronne de ses artistes et la gloire de son propre nom ?

L'idéal des gouvernements modernes, a dit Girardin, c'est d'aplatir tous les hommes sous un commun niveau de sorte que si quelque originalité arrive à se manifester pour un instant c'est aux prix des plus violents efforts et quelquefois des plus grandes catastrophes.

Il n'en fut jamais ainsi dans l'Italie des Papes ; tout homme qui y naissait avec du génie, puisait dans l'air même qu'il respirait la force et l'audace de faire de grandes choses.

Que dis-je ? Ce ne sont pas seulement les grands hommes qui l'ont faite ce qu'elle est. Ce furent pardessus tous les hommes qui savaient qu'ils n'étaient pas grands, mais qui avaient la patience et le désintéressement de travailler pour elle avec zèle et de mettre dans leur travail toute la perfection possible. Ce n'est pas seulement Orcagna traçant le plan de la Loggia, qui mit toute sa tête et tout son cœur au service de son œuvre ; tous les ouvriers qui sculptèrent les moindres détails y mettaient aussi toute leur intelligence et tout leur cœur. Ce n'est pas seulement Michel-Ange dans son atelier, c'étaient encore jusqu'aux pauvres peintres qui apprenaient en pleine rue l'a. b. c. de leur art à leurs disciples qui faisaient avec puissance et avec respect le travail qu'on voulait bien leur confier.

Dans ce temps-là, les serviteurs, aussi bien que les rois de l'art, étaient pénétrés de sa sainteté. Cette masse patiente, intelligente, poétique et sincère de serviteurs de l'art, au lieu de se ronger le cœur par envie et par jalousie, cultivaient jusqu'à la perfection le seul talent qu'ils eussent ; aussi la médiocrité de cette époque aurait pu être l'excellence de toute autre. Ce n'est pas seulement des grands ateliers que la lumière rayonnait sur le peuple. Elle venait de partout : de tous les échafaudages où l'on peignait à fresque le plafond d'un palais ; de la moindre boutique où les enfants des pauvres apprenaient à broyer et à mélanger les couleurs ; de l'humble cellule, où quelque moine rêvait pour arriver à produire une offrande digne de son Dieu ; de chaque coin de rue où les jeunes gens se rassemblaient pour voir élever et mettre en place, dans les murs de la cité, quelque innovation ou quelque

Ecce Homo. La lumière venait de partout, elle était partout."

Nous en avons vu les puissants reflets dans toutes les villes italiennes que nous avons visitées : Gênes, Pise, Florence, Rome, Naples, Lorette, Bologne, Venise, Milan, Turin. Toutes, elles renferment quelques-unes de ces productions artistiques qui feraient la gloire de n'importe quel pays et qui seraient son orgueil. Vous les détailler ce soir serait une impossibilité ; il me suffira de n'en mentionner que les principales.

Chacune des villes que je viens de nommer possède son musée des beaux arts, ses galeries de peintures, de sculptures, de sarcophages, de gravures, de dessins, de médailles, de camées ; de riches particuliers, des familles princières ont aussi leurs musées qu'ils ouvrent au public. Les chefs-d'œuvres de Cimabue, de Giotto, de Léonard de Vinci, de Giottino, de Paul Veronese, de Brunelleschi, de Donatello, de Raphaël, de Michel-Ange et de cent autres artistes sont là, exposés tous les jours, à l'admiration du monde entier.

Voilà ce qui est commun à la plupart des villes italiennes ; mais chacune d'elles possède aussi quelque chose de particulier qui la distingue des autres villes, qui lui donne son cachet propre ; c'est un faisceau lumineux qui jaillit plus éclatant de sa couronne de gloire !

Gênes.

Voici tout d'abord Gênes la superbe, avec ses palais de marbre tant vantés, qui, dois-je l'avouer ? n'ont produit chez moi qu'une bien faible impression.

Près de la gare du chemin de fer, sur la place de l'Acquaverde, l'une des plus fréquentées de Gênes, j'ai admiré avec plaisir et presque avec l'orgueil d'un italien, le joli monument élevé à la mémoire de celui qui a découvert le Nouveau-Monde, sans pouvoir toutefois lui donner son nom. Debout sur une colonne rostrale, fièrement campé sur sa jambe droite, Christophe Colomb appuie sa main gauche sur une ancre, ce constant symbole de ses fortes espérances, tandis que de sa droite il montre à ses côtés la personification d'un continent nouveau : c'est une jeune indienne presque agenouillée, assise sur ses talons et tenant entre ses mains le signe sacré de la rédemption que ses yeux semblent contempler avec amour. Aux quatre coins du large piédestal sont les quatre Statues de la *Piété*, de la *Prudence*, de la *Force* et de la *Navigation*. Quatre bas-reliefs réunissent ces statues et nous montrent : le premier, Colomb à la cour d'Espagne, soumettant à Ferdinand et à Isabelle un plan que Gênes a rejeté et que le Portugal méprise ; — le second, la prise de possession du Nouveau-Monde et Colomb y plantant la croix de son Dieu et l'étendard de l'Espagne ; — le troisième, le retour de Colomb de son premier voyage, et

sa réception triomphale ; — le quatrième et celui-là est un petit chef-d'œuvre en même temps que la très fidèle histoire de toutes les ingratitude humaine, Colomb débarquant une seconde fois de son navire qui revient des Antilles, mais cette fois il est couvert des chaînes de la captivité ; ce n'est plus un amiral qui commande, c'est un esclave que l'on traîne. Sur l'une des faces du piédestal on lit cette simple inscription : " A Cristoforo Colombo, La Patria."

Neuf artistes ont travaillé à ce monument qu'une admiration tardive vient de donner, il y a peine dix-huit ans, au découvreur du Nouveau-Monde.

Ce témoignage de reconnaissance rendu à la mémoire d'un homme qui n'est plus, m'amène naturellement à vous parler des monuments en général que la piété des vivants consacre à la mémoire des morts, et de ces vastes nécropoles où dorment dans le silence des tombeaux les générations qui nous ont précédé dans les "sentiers de la vie."

Entre toutes les villes, Gênes se distingue dans cette manifestation tangible de son respect pour les morts. A trente minutes de marche de son enceinte fortifiée, au pied de la montagne, elle possède le plus beau cimetière que nous ayons vu. On l'appelle le *Campo Santo* : c'est le champ béni, le champ des morts. Qu'on se représente un vaste carré, entouré de superbes portiques ; une double galerie s'ouvre devant les pas du voyageur. Dans l'une, celle qui se trouve le plus à l'extérieur, vous marchez entre une double rangée de tombeaux. C'est un casier immense où, comme dans les catacombes, les cercueils sont étagés les uns au-dessus des autres, sans toutefois les toucher. Chaque famille à sa case distincte, séparée de la case voisine ; l'ouverture en est murée par une plaque en marbre dont l'inscription, modeste dans sa forme, simple dans son langage, vous donne le nom du mort, la date de son passage à l'éternité. Dans l'autre galerie, qui court tout le long de l'enceinte intérieure, s'ouvrent des arcades magnifiques. La lumière s'y précipite à flots et vient éclairer une longue suite de splendides sarcophages. Dans ces interminables corridors que vous parcourez, sous vos pas, dorment du sommeil éternel, bien des illustrations italiennes, dont les noms vous sont inconnus. A droite et à gauche, dans l'ouverture des arcades et du mur qui sépare cette galerie de la première, le ciseau du sculpteur a taillé dans le marbre le plus éclatant les traits aimés d'un père, d'une mère, d'un enfant que l'ange de la mort vient d'enlever à la terre ; au pied de la tombe, des âmes désolées y versent leur douleur, de pieuses mains y amoncellent des couronnes d'immortelles.

Il y a là des groupes admirables.

Sur un lit de souffrances, voici dans les étreintes suprêmes de l'agonie, un homme qui se meurt. A son chevet sa famille

éprouée cherche dans les yeux du moribond ce dernier jaillissement de la flamme qui s'éteint. Le médecin est là : d'une main, il presse ce bras amaigri et demande vainement aux artères une pulsation que le cœur ne donne plus ; de l'autre, il tient sa montre que ses yeux ne fixent même pas, car il vient de les tourner vers la famille en pleurs et dans sa physionomie toute entière on lit la confirmation de cette fatale nouvelle : il est mort.

Voilà ce que l'artiste fait dire à la froide pierre du sépulcre.

Plus loin, sur une tombe qui vient de se fermer prend place l'ange de la résurrection. Debout, dans tout l'éclat de sa blancheur de neige, les ailes à demi ployées, la tête légèrement inclinée du côté vers la terre, il embouche cette trompette dont le fanfare redoutable doit réveiller, à la fin des temps, les morts dans leurs tombeaux ; mais le clairon est sans voix ; l'ange attend, l'oreille tendue vers les ciens, que du haut de la nue descende l'ordre du Verbe éternel qui doit juger les vivants et les morts. Parents inconsolables, séchez vos larmes ; l'heure de la réunion approche, car l'ange de la résurrection est déjà prêt.

Brièveté de la vie, foi à la résurrection, voilà ce que proclame cette statue. Voilà ce que proclament la plupart des monuments funèbres dans tous les cimetières italiens.

Je ne sortirai pas de celui de Gênes sans vous montrer un autre chef-d'œuvre. Voyez cette statue de la douleur qui pleure sur une tombe. Un voile de pierre l'enveloppe, il nous cachait certainement ses traits désolés, mais, si délicat est le travail de l'artiste, si puissant est son œuvre, que ce voile devient transparent et qu'à travers les fins tissus du crêpe funèbre, on distingue parfaitement, et dans tous ses détails, cette figure abattue par les cruels chagrins, ces paupières demi-soulevées qui conservent encore la trace des dernières larmes.

Mais passons. Dans la cour intérieure formée par le vaste carré de cette double galerie de tombeaux, on enterre les pauvres, ceux qui n'ont pas les moyens de se payer après leur mort le luxe d'une demeure parmi les sarcophages des riches de la terre, car il faut être fortuné pour avoir sa place dans cette galerie de la mort. Il y a là, en effet, des emplacements qui se vendent 30,000 francs et des tombeaux qui en coûtent 125,000.

La chapelle des morts qui se trouve au milieu de l'un des côtés du rectangle est un véritable bijou ; ses noires colonnes, monolithes taillées dans la lave du Vésuve, contrastent admirablement avec la blancheur éclatante du marbre des statues qui ornent le saint lieu.

Sans contredit, le *Campo santo* de Gênes est le plus beau que nous ayons vu. Il y a peut-être à Rome des tombeaux plus riches, à Paris des chapelles plus fastueuses.

ses, mais nulle part on ne trouve une disposition plus régulière, une mise en scène plus savante, un ordre plus admirable et, à mon avis, c'est là le plus riche joyau de Gênes, qui en compte bien d'autres.

Pise.

Pise est la seconde ville italienne que nous avons visitée. Cette ancienne rivale de Gênes comptait aux jours de sa grandeur une population de 150,000 âmes; elle en a maintenant à peine 23,000; aussi l'appelle-t-on la ville déserte. Quatre monuments attestent par leur magnificence de la grandeur passée de Pise : la Cathédrale, le Baptistère, la Tour penchée et le Campo Santo.

La Cathédrale, mieux connue sous le nom du Dôme est un immense édifice, avant cinq nefs, mesurant 310 pieds de long. On y trouve encore aujourd'hui, suspendue à sa voûte, cette grande lampe de bronze dont les fameuses oscillations mirent Galilée, on s'en souvient, sur la voie de la théorie du pendule.

Près de la cathédrale est le Baptistère dont la coupole s'élève à 180 pieds du sol et qui présente dans son intérieur un rare phénomène d'acoustique. Lancez une note quelconque dans cette vaste coupole; les ondes sonores s'agitent, montent, montent jusqu'au faite et redescendent vibrantes, vous rapportant le son que vous avez émis, avec son octave pour écho.

Mais la véritable curiosité de Pise c'est sa Tour penchée. C'est le clocher même de la cathédrale; à Pise comme à Florence, à Florence comme à Venise, ce clocher est isolé de la cathédrale et porte plus spécialement le nom de Campanile. La Tour penchée a 180 pieds de haut et compte dans ses huit étages, 207 colonnes superposées. Pendant sa construction, alors qu'elle était à moitié bâtie, le terrain céda sous sa base et la tour pencha. On continua tout de même l'ouvrage commencé en tenant compte de la première inclinaison et maintenant du haut de cette Tour qui s'incline et se penche vers la terre sept grosses cloches lancent à toute volée leur joyeux carillon dans les airs. L'inclinaison est de treize pieds, ce qui jette le haut de la tour à cette distance en dehors de sa verticale. Que l'on monte ou que l'on descende dans la Tour, on s'aperçoit de suite de son inclinaison sans la voir. Galilée, c'est du moins ce que nous apprend l'histoire, s'en servit à faire ses expériences sur les lois de la gravitation.

Le dernier monument de Pise est son Campo Santo. Il ne vaut pas celui de Gênes sous le rapport de la beauté et de la richesse des tombeaux; mais il y a là sur ces vieux murs qui datent du treizième siècle les fresques des vieux maîtres de la peinture, il y a là entre autres le célèbre jugement dernier d'Andrea Orcagna, immortalisé par ce geste sublime qu'il donne au Père Éternel, lorsque celui-ci se tour-

nant vers les réprouvés, leur prononce l'irrévocable sentence : Allez, maudits ! au feu éternel. Il y a là mille autres beautés qui ne frappent peut-être pas le voyageur mais qui font les délices des hommes de l'art. Dernier détail : la terre du Campo Santo de Pise vient de Jérusalem, c'est une terre doublement sainte !

Florence.

Si vous voulez maintenant contempler la fille des fleurs, la cité des lis, la maîtresse de l'art, venez à Florence. "Assise dans une plaine environnée de montagnes couvertes jusqu'à mi-côte d'une riante végétation, Florence, dit Mgr. Gaume, ressemble à une perle dans le calice d'une fleur dont les pétales fraîches à la base seraient flétries au sommet." La comparaison est juste : Florence est une perle. Vous ne pouvez faire un seul pas dans cette cité merveilleuse sans rencontrer un objet d'art ou sans vous heurter à quelque souvenir historique. Et que peut-il y avoir d'étonnant ? Florence n'est-elle pas la patrie du Dante, de Michel-Ange, de Brunelleschi, de Fra Bartolomeo, de Cimabue, de Léon X et de bien d'autres illustrations ? Tous les peintres de renom, les sculpteurs célèbres, tous les princes de l'art ont passé par Florence et l'ont embellie des productions de leur génie.

Ici, sur la place du Dôme, création de l'immortel Giotto s'élève vers la nue à 275 pieds du sol ce merveilleux clocher orné de 54 bas reliefs et de 16 statues et qu'on appelle le Campanile.

Tout à côté vient le Baptistère, dont les portes de bronze excitent à bon droit l'admiration du monde; elles sont l'œuvre de Ghiberti et de André de Pise. Un jour le prince des sculpteurs, Michel-Ange, s'arrêta devant la porte de l'est et après avoir examiné dans tous ses détails cette œuvre de génie que Ghiberti travailla pendant vingt ans : "Voilà une porte," dit-il, qui mériterait d'être celle du paradis."

Une troisième merveille de Florence c'est l'église Santa Maria del Fiore. Elle mesure 467 pieds de long et son dôme, qui donne son nom à la cathédrale, s'élève dans les airs à une hauteur de 371 pieds. C'est Brunelleschi qui en fut l'audacieux architecte et qui, un siècle avant que Michel-Ange conçut la merveille de la coupole de Saint-Pierre, jetait hardiment sur la cathédrale de Florence ce dôme majestueux dont le diamètre dépasse de sept pieds et deux pouces celui de St. Pierre de Rome. Michel-Ange le vit et de la coupole de Brunelleschi, Michel-Ange a dit : "Il est difficile de faire aussi bien, il est impossible de faire mieux."

Oh ! oui, Florence est une perle et sa beauté peut se résumer dans la beauté de son dôme, comme le dit un écrivain.

"Autour du dôme, la vie et le mouvement surabondent; des multitudes vont et viennent; des hommes achètent et vendent; des enfants rient et se battent; on y voit en pyramides les fruits d'or et de pourpre; sur les degrés, des gamins jouent aux dominos, des femmes donnent le sein à leurs nourrissons; les masques du carnaval y viennent rire et gambader."

"Au milieu de tout cela, le Dôme ne perd rien de sa beauté, ni de sa dignité; c'est toujours à la fois un poème et une prière, une chose si majestueuse dans sa force et si humaine dans sa tendresse que rien ne peut ni l'altérer ni l'égaliser."

D'autres cités, et encore y en a-t-il bien peu, ont une histoire aussi noble et d'aussi vastes trésors; mais dans aucune cité, les trésors ne sont aussi vivants, aussi familiers, tellement rapprochés du passant, que le petit enfant les puisse toucher de sa main et que le passant les puisse fouler de son pied; c'est ce qui a lieu à Florence."

Rome.

Et à Rome ? devons-nous ajouter.

Je viens de prononcer le nom de la ville éternelle.

Entrons maintenant dans l'enceinte de cette vieille cité des Césars, que les empereurs romains ont abandonné et que la croix du Christ a conquise après les trois siècles de persécutions.

De Rome artistique que vous dirai-je et à quelle autre ville peut-elle être comparée ?

Il y a dans les bucoliques de Virgile un passage d'une naïveté charmante, et qui me semble répondre précisément à cette question.

"Urbum quam dicunt Roman—Cette ville qu'on appelle Rome, ô Mélébé, je la croyais, dans ma simplicité, semblable à la ville voisine, où nous avons coutume, nous autres bergers, de conduire nos tendres agneaux. Ainsi je voyais les jeunes chiens ressembler à leurs pères, les chevreux à leurs mères; aussi aux petites choses je comparais les grandes. Mais Rome élève autant la tête parmi les autres villes que les cyprès parmi les viorner flexibles."

Bien des fois, déjà, ceux de nos compatriotes qui ont eu le bonheur d'aller contempler les mille grandeurs que renferme dans son sein cette reine du monde, ont, à leur retour, fait part de leurs impressions aux habitants de votre bonne ville de Québec. Il n'y a pas encore bien longtemps que, sous les auspices même du Cercle Catholique de Québec, l'un de ses membres honoraires les plus distingués, en même temps qu'il est une des gloires les plus pures de notre Magistrature, (1) vous donnait une Conférence

(1) L'hon. Juge A. B. Rouhier.

spéciale sur la ville éternelle. Vous avez alors applaudi à la profondeur et à l'originalité le son "coup d'œil," à la sincérité de ses convictions, à la force et à la grâce de son langage, et, sous le pinceau d'un tel artiste, Rome vous est apparue telle que je voudrais pouvoir vous la montrer si le temps et les talents ne me faisaient défaut. Et cependant il est impossible de passer dans la ville sainte sans nous incliner devant la majesté de ses monuments et la puissance de sa royauté artistique.

Allons au Panthéon. Vingt-six ans avant la naissance du Christ, Agrippa, gendre d'Auguste, voulant ajouter un *calidarium* à ses thermes, érigea ce superbe monument qu'il convertit ensuite en temple, le dédiant à Jupiter vengeur. C'est une vaste rotonde dont la hauteur depuis le pavé jusqu'au sommet de la voûte mesure 143 pieds ; son diamètre est égale à sa hauteur. Pas une seule colonne n'aide à soutenir cette voûte immense où brillait dans les cinq rangs de ses caissons dorés l'airain de cent cinquante rosaces. Ces richesses ont disparu mais le temple reste encore debout : une ouverture circulaire, pratiquée dans sa voûte et ayant un diamètre de vingt-neuf pieds laisse seule pénétrer la lumière dans ce prodigieux édifice. Comme architecture, c'est le plus insigne monument que nous ait transmis la Rome des Césars. C'est une merveille que l'œil ne se fatigue jamais à contempler et c'est avec raison que Don Cassius prétendait que le Panthéon avait la forme du ciel.

Un jour, — la Rome païenne était alors vaincue, les dieux de l'Olympe avaient fui et la croix du Nazaréen dominait la ville au sept collines, — un architecte chrétien passa devant le Panthéon. Cette merveille de l'art païen attira son attention : il l'étudia "Mon Dieu, se dit-il, est-ce que le génie du christianisme ne pourrait élever semblable monument à la gloire de votre nom !" Il dit, et quelques années plus tard la majestueuse coupole de Saint Pierre portait à 424 pieds du sol, presque dans la nue, au-dessus de Rome étonnée, la croix sainte du Redempteur du monde — Michel-Ange triomphait, l'art païen venait de trouver son maître, car la coupole de saint Pierre c'est le Panthéon lui-même avec ses vastes dimensions, c'est le Panthéon assis sur le plus beau temple de l'univers. "Michel-Ange, s'écrient les romains, Michel-Ange a bâti dans les airs ce qu'Agrippa construisit sur la terre."

La coupole est en tous points digne de l'édifice qu'elle couronne, et l'édifice lui-même est l'un des triomphes les plus étonnants de l'architecture moderne.

C'est le temple le plus vaste, c'est la plus magnifique église du monde. Elle a la forme d'une croix latine dont l'arbre mesure 575 pieds de long ; les deux bras atteignent 419 pieds. Trois nefs divisent

la basilique dans le sens de sa longueur, celle du milieu a 82 pieds de large, et au-dessus de nos têtes, à 142 pieds du sol, s'arrondit la voûte qu'enrichissent des caissons magnifiquement ornés. Sous la coupole qui laisse entre son faite et le parvis un espace libre de 321 pieds, au point d'intersection des bras et de l'arbre de la croix se trouve la confession des saints apôtres Pierre et Paul, c'est le tombeau même qui renferme une partie des restes de ces princes de l'Eglise, au-dessus du tombeau, le maître autel que couronne un superbe baldachin en bronze doré, supporté par quatre colonnes torsées et haut de 86 pieds.

Pardon, mais je dois renoncer à vous décrire St-Pierre de Rome si je veux ne pas vous retenir ici jusqu'à la prochaine aurore. Il me suffira de vous dire avec le juge Routhier : "St-Pierre, c'est la pétrification de l'Eglise catholique ! C'est la grande société divino-humaine faite monument ! L'épouse du Christ qui a pris un corps, bâti en pierre, sur la pierre, par Pierre et pour Pierre ! C'est le monument des monuments et le plus beau temple que la main de l'homme ait jamais élevé à la Divinité."

En d'autres termes, c'est la glorification de l'architecture par une pensée divine. Dans cette oration la plus hardie que l'on connaisse, dit l'auteur des *Trois Rome*, l'art chrétien a trouvé l'espace nécessaire pour développer dans toute sa magnificence l'idée de l'Eglise catholique. Sur les vastes parois de la coupole de Michel Ange et dans son élévation de 300 pieds, la mosaïque, peinture immortelle, représente, sous les plus brillantes couleurs, l'Eglise triomphante avec ses glorieuses hiérarchies : les saints, puis la Reine des saints et des anges, puis l'auguste Trinité, puis l'Infini, puis la Croix dominant l'éternité et l'immensité, comme elle domine le temps et l'espace.

Et ce n'est pas le seul chef-d'œuvre que possède la ville éternelle. Sur toutes ses places publiques, dans ses innombrables églises, dans ses musées, dans ses palais, partout enfin, s'accumulent les trésors de la peinture, de la statuaire, de l'architecture. Les princes de l'art ont vécu dans son enceinte sacrée, et sous la haute et intelligente protection des papes, le pinceau de l'artiste, le ciseau du sculpteur ont créé des prodiges et multiplié les chefs-d'œuvre. On a fouillé les ruines ; on a exhumé les productions de l'art païen et Rome est non-seulement devenue le centre de la catholicité, mais elle est restée le berceau et la patrie des beaux arts. C'est dans ses murs que vous trouverez l'*Apollon* de Belvédère, le groupe du *Laocoon*, la statue de *St-Bruno*, le *Moïse* de Michel-Ange, la *Transfiguration*, la *Communion* de St. Jérôme, la fontaine *Pauline*, celle de *Trévi* et de la place *Navone*, la royale façade de *St-Jean de Latran* et mille autres beautés que le génie de l'homme a créées et qu'il me serait trop long d'énumérer.

Naples.

Où porterons-nous maintenant nos pas ? Voici Naples qui semble nous dire qu'à part de ses beautés naturelles, elle peut encore offrir à notre admiration de rares chefs-d'œuvre artistiques. Herculaneum et Pompei sont à ses portes, et sous le drap mortuaire qui recouvre ces deux villes détruites on trouve tous les ans les productions d'un siècle qui n'est plus. A ce point de vue, Naples est intéressante à visiter, car elle regorge de toutes les richesses qu'on retire de Pompei et d'Herculaneum. Peintures à fresques, quadriges, statues en marbre ou en airain, mosaïques : Naples s'empare de tous ces trésors qui deviennent l'ornement de ses vastes musées. C'est à Naples qu'on peut voir, provenant des ruines de Pompei, cette célèbre mosaïque qui représente la bataille d'Issus et la victoire d'Alexandre sur Darius.

C'est l'un des plus admirables chefs-d'œuvre de l'antiquité. On y voit aussi le *Taureau Farnèse*, groupe non moins admirable dû aux ciseaux d'Appollonius et de Tauriscus, artistes de Rhodes.

Par elle-même la ville de Naples n'est rien et si elle n'avait pas au moins la musique qu'elle cultive avec un rare bonheur, elle serait certainement sur cette terre d'Italie, des beaux arts la plus ingrate des élèves.

On a dit quelque part que l'histoire de l'architecture n'est pas autre chose que l'histoire de la ligne et de son ascension progressive vers le ciel.

D'abord droite et horizontale, comme dans les anciens temples de la Grèce, la ligne se ploie et se courbe pour donner le plein cintre, forme générale qu'adopta l'architecture aux premiers âges de l'art chrétien.

"Mais levez les yeux, dit Sainte-Foie, et tenez-les plus haut que vous pourrez, si vous voulez suivre la ligne dans son vol audacieux : elle court, elle s'élance, elle s'étend, elle s'allonge comme pour saisir le ciel. Auparavant, l'arc formé par la courbure de la ligne était comme débandé, mais dans l'ogive l'arc est tendu et semble faire effort pour décocher vers le ciel les prières que l'âme répand dans le temple du Seigneur."

Milan.

C'est l'impression que nous a produite la cathédrale de Milan, après Saint-Pierre de Rome, la plus belle église du monde et l'une des plus grande merveilles de la chrétienté. C'est une croix latine à cinq nefs, mesurant 490 pieds de long, 186 pieds de large, avec un transept de 286 pieds. La hauteur du pavé à la voûte est de 150 pieds ; du sol à l'extrémité de la statue de la Sainte-Vierge, au sommet de la grande aiguille, il y a 370 pieds.

Tout l'édifice est en marbre blanc. Six pilastres ornent sa façade qui contient 47 bas-reliefs retraçant des sujets de l'Ancien Testament ; 250 statues la décorent.

On peut dire de la cathédrale de Milan qu'elle est l'église aux statues. Les pilastres de sa façade et ceux qui entourent l'église à l'extérieur se terminent par de véritables aiguilles en marbre supportant autant de statues colossales ; certains piliers de l'intérieur en contiennent jusqu'à quarante-huit. Bref, la cathédrale a 137 aiguilles qui jaillissent jusqu'à la nue, et 7000 statues, toutes en marbre, comme le temple lui-même.

Vue à distance, la cathédrale de Milan vous apparaît avec toutes ses merveilles comme une véritable valaisienne ; c'est le marbre fait dentelle.

Près du maître autel il y a une magnifique chapelle souterraine où repose le corps de Saint-Charles Borromée, dont tout Milan va célébrer dans un instant la fête glorieuse, car à l'heure qu'il est l'aurore du quatre novembre succède aux ombres de la nuit, dans l'ancienne capitale de la Lombardie.

Conclusion.

Je ne vous parlerai pas des autres villes italiennes, au point de vue de l'art. Elles reproduisent toutes, plus ou moins, quelques unes des beautés que nous venons d'admirer. Assise, Lorette, Bologne, Venise, Padoue, Pavie, Turin concurrent avec Gènes, Pise, Florence, Rome, Naples et Milan à faire de l'Italie la terre classique des beaux arts, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture.

Mais c'est surtout dans l'architecture religieuse que se déploie la magnificence du peuple italien. C'est là l'impression que reçoit tout voyageur visitant ces contrées.

Où le génie et les arts et la gloire,
Dans leurs accents, électrisent le cœur.

C'est aussi celle que je voudrais vous communiquer en ajoutant, avec Rianney, qui me pardonnera de changer un peu ses paroles pour les besoins de la circonstance : rien ne coûte aux Italiens pour les temples du Seigneur.

Des confréries se forment, des confréries innombrables qui dispersent leurs sculpteurs, leurs maçons, leurs architectes. Quand les constructeurs habiles ne sont pas assez forts, le peuple arrive par mille, par cent mille, et tous ensemble, ils tassent, pierre sur pierre, ces gigantesques monuments qui montent jusqu'aux cieux. Or, disons-le, ce n'est pas un amas confus, une aggrégation pesante comme les pyramides : la cathédrale, c'est un poème, c'est une harmonie religieuse, c'est un drame qui compte ses statues et ses personnages par myriades, qui commence à la Nativité de la Sainte-Vierge et se termine

au Jugement dernier, ou bien qui prend l'humanité à son berceau entre les mains du créateur, pour le mener à travers une longues processions de patriarches, de rois, de saints, de martyrs, jusqu'à cette péripétie redoutable du dernier jour, jusqu'à la joie des élus, jusqu'aux angoisses éternelles des damnés.

Quelle merveille qu'une de ces majestueuses nefs lancées à quatre cents pieds dans les airs, toute parée de ses guirlandes de fleurs, toute percée de ces lumineuses ogives, toute vivante de ses innombrables statues, élevant ses flèches aiguës comme un soupir d'amour et de reconnaissance, portant au front la glorieuse bannière du Christ, signe de salut et de rédemption, ou l'immortelle statue de la Reine des cieux, et étendant sa grande ombre protectrice sur la cité agenouillée à ses pieds !

Que de pensées, que de poésies répandues dans tous les membres de ce vaste corps, sur ses corniches, sur ses chapiteaux, dans ses verrières inimitables, dans ses coupoles, jusque dans les angles les plus obscurs ! Que de vies d'hommes enfouies sous ces sculptures miraculeuses, que d'âmes humbles et ardentes usées pour la gloire de Dieu à des travaux ignorés, à de mystérieux labeurs ! Qui dira le nom de tant d'hommes au génie exalté dont la pensée concevait le plan de ces immenses basiliques ? Il fallait des siècles pour réaliser leur création, des générations entières se renouvelaient en apportant chacune sa pierre à l'édifice géant, et pour toute récompense, pour tout bonheur en ce monde, l'architecte demandait la faveur d'être enterré sous le seuil de son église ; et bien souvent sous la pierre sans nom, ses ossements oubliés avaient blanchi avant que l'œuvre fût à demi consommée.

Ils resteront toujours ces indestructibles chef-d'œuvres de l'art, ils resteront comme un témoignage du passé, comme un espoir de l'avenir. Le souffle du christianisme les emplit et ils respirent la foi et l'amour ; ils se dégagent des affections et des entraînements de la terre : la matière est presque bannie de leurs ornements. Voyez ces statues, à peine ont-elles conservé la forme humaine ; elles sont tout sentiment, tout âme, elles prient, elles souffrent, elles adorent. La pierre disparaît sous l'idée, la forme sous le fond, la matière sous l'esprit. Et elles sont là depuis bien des siècles, les pieuses basiliques ; elles s'élèvent comme un hymne incessant, comme une supplication perpétuelle ; elles portent au Seigneur les merites et les vertus de tant de saints dont elles gardent les reliques, dont elles couvrent les tombeaux, le Seigneur entendra leur prière et le temps n'est pas loin peut-être où, sous leurs voûtes antiques, se réveilleront les vieux enthousiasmes et les brûlantes convictions des vrais enfants de la Papauté.

Il est un autre temple qu'on retrouve partout dans le plus humble village comme dans la plus opulente cité de la vieille

Ausonie : c'est celui du souvenir. A cette heure avancée de la nuit il n'est pas facile d'y pénétrer ; les portes en sont closes. Mais vienne un nouveau soleil, quelque loigné qu'il puisse être, et si, ce dont je remercie Dieu pour aujourd'hui, un auditoire aussi bienveillant et aussi sympathique m'est encore donné, nous pénétrons ensemble dans ce mystérieux sanctuaire. Nous y verrons inscrites sur le marbre des monuments, sur les sables des arènes et mieux encore, dans le cœur de tout un peuple, ces mémorables actions du passé, ces nobles gloires d'une lutte gigantesque où le gladiateur chrétien, armé de la seule croix de son Dieu, terrassa les lions du Colisée et brisa le sceptre des Césars.

Je vous laisse, emportant avec moi cet espoir qui trouve son excuse dans ces généreux applaudissements, dans cette flatteuse approbation que vous avez bien voulu me donner, et pour lesquels je vous offre en retour l'expression de ma plus profonde gratitude.

PH. LANDRY.

[Pour l'Album des Familles.]

Un Souvenir.

Quand un autre que moi, sur ta lèvre de rose,
En baisers redira tous nos serments d'amour,
Qu'au matin, éveillant ta paupière à mi-close,
Il aura ton sourire et ton premier bonjour.
Peut-être viendra-t-il, dans ces moments d'ivresse,
En ton âme attendrie, un songe d'avenir !
Mais le passé viendra parler de ta jeunesse,
Et de moi, tu verras garder le souvenir !

Puis si le Ciel voulait, qu'oubliens de tes charmes,
Il voudrait en un jour, abattre ta fierté
Et que ton cœur en deuil et tes yeux pleins de larmes
N'auraient qu'un triste adieu pour ta fraîche beauté :
Tu te rappelleras quand je te dis : je t'aime
Et que tu répondis à vous, mon avenir !
Si jamais tu m'aimas, en ce moment suprême,
Le bon Dieu te dira : gardes son souvenir.

CHARLES OUMET.

Ottawa, 1er mai, 1882.

Monographies.

[Pour l'Album des Familles.]

LAPRAIRIE.



DANS la monographie de *La Prairie*, qui a paru dans l'*Album des Familles* du 1er avril (page 125), il s'est glissé des inexactitudes dont voici la correction.

Le *Fort de La Prairie* n'a jamais été cette maison en pierre dont il est question dans la

monographie, mais bien une vaste enceinte entourée de pieux, et destinée, comme les autres forts qu'on construisait dans les premiers temps de la Colonie, à mettre les habitants de l'endroit à l'abri d'un coup de main de la part des sauvages.

Un plan de ce *Fort*, dressé en 1704, nous fait voir qu'il renfermait à peu près ce qu'on appelle encore le *Fort* ou le *Village*, pour le distinguer du *Fort-Neuf* qui date du premier quart de notre siècle.

En 1704, le *Fort de La Prairie* contenait la première église, le presbytère, la maison des Sœurs de la Congrégation, une autre église en construction, la maison et les dépendances des Pères Jésuites, propriétaires de la Seigneurie, et une quarantaine d'autres édifices, outre un grand nombre de terrains vacants et plusieurs jardins considérables.

On voulait alors le reconstruire en pierre, sur un plan plus régulier, avec une Redoute sur chaque face ; mais ce projet n'a pas été exécuté.

Quant à la maison en pierre qu'on a prise et donnée pour le *Fort de La Prairie*, il est certain qu'elle est bien ancienne, et les meurtrières qu'on y voit dans les mansardes donnent raison de croire qu'elle a été bâtie dans un but militaire ; cependant elle n'a jamais été ni le *Fort* ni dans le *Fort*. Elle pouvait être une Redoute destinée à défendre le *Fort*, comme le *Moulin à vent*, construit au sud du *Fort* devait en être une autre.

La population de La Prairie n'est pas de 2,500 âmes, mais de 3,181 âmes, dont 1,340 dans le *Village* et le *Fort-Neuf*, et 1,841 dans la campagne.

F. BOURGEOULT, Prêtre.

La Prairie, 19 avril, 1882.

LA PATRIE.

Cet important centre franco-canadien, situé dans le canton Dutton, comté de Shefford, renferme déjà une population de plus de mille âmes, une église, un presbytère, un curé résident, la belle et riche abbaye des Révds. Pères Trappistes, avec une magnifique chapelle nommée Bethléem. Il y a aussi 4 écoles catholiques, française et anglaises, une Mairie, la Cour des commissaires et des juges de Paix, un constable, un huissier de la Cour Supérieure, un greffier. On y trouve trois ateliers de forgerons, une boutique de cordonnier, des tonneliers, des charons, un hôtel confortable tenu par M. A. L. Gendreau où l'on trouve de bonnes voitures pour toute saison.

Nous avons un bureau de poste où la malle est distribuée chaque jour. La Patrie se trouve à huit milles et demi de la station de Scotstown, sur le chemin de fer international. On trouve à cette dernière la diligence de M. S. Labonne, homme de confiance, celle-ci vous conduit dans notre village et correspond à chaque train de voyageurs.

La Patrie possède en outre 2 minoteries, cinq scieries. Les deux grandes scieries à vapeur de MM Chauvin et Dagenais, Parker et Jenkes marchent jour et nuit et travaillent en grande partie pour les Etats-Unis.

Nos principaux chemins sont de première classe, toutes nos terres ont leurs égoûs naturels. Le climat est le même qu'à Montréal. Le sol est très fertile, l'eau est saine et abondante.

Nos forêts contiennent tous les bois du Canada.

Nous avons le bonheur d'être préservés du luxe qui devient ailleurs un véritable fléau.

Veuillez me croire votre tout dévoué,

J. B. BROUSSEAU.

Pensees et Maximes.

Le temps produit sur le mérite le même effet que l'air sur des marbres, dont il diminue l'éclat et augmente la solidité.

**

Les talents inspirent la confiance que méritent les vertus ; ce sont des assignats substitués à des louis d'or.

**

On refuse la confiance à la jeunesse, mais elle s'en accorde tant !...

Bibliographies.

[Pour l'Album des Familles.]

Mgr. de Saint-Valier et l'Hôpital-Général de Québec.—Histoire du Monastère de N.-D. des Anges des Religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus, de l'ordre de Saint-Augustin.—Québec, C. Darveau, 1882.



RACE à l'obligeance de la vénérable analiste du cloître de N.-D. des Anges, nous venons de recevoir ce magnifique ouvrage de plus de 750 pages, grand format in-8^{vo}.

Ce livre ne donne pas seulement l'histoire de la vie de Mgr. de St. Valier,

deuxième évêque de Québec, mais aussi celle de l'Hôpital-Général, qui comprend une large part de l'histoire de la colonie.

Cet ouvrage, ainsi que celui des Ursulines de Québec, est la plus importante publication qui ait été faite en ce pays, à part l'histoire proprement dite du Canada.

Les annalistes des deux monastères n'ont pas raconté seulement les événements qui se sont passés à leur porte et souvent sous leurs yeux, comme les sièges de Québec par Phipps, par Wolfe et par Montgometry, les deux batailles des plaines d'Abraham ; elles ont aussi relaté ce qui se faisait dans le reste du pays, et elles donnent des renseignements précieux sur plusieurs faits et plusieurs personnages importants.

Comme le rappelle si heureusement la *Minerve*,—à laquelle nous empruntons ce compte-rendu—il n'y a rien de plus intéressant et de plus édifiant à lire que la vie de Mgr. de Saint-Valier.

Issu d'une des plus nobles familles de la France, il voit s'offrir à lui le plus brillant avenir dans le monde. Il y renonce pour se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Là encore il peut aspirer aux distinctions et aux honneurs de l'Eglise.

Appelé à la cour en qualité d'aumônier du roi Louis XIV, il peut facilement s'attirer les faveurs du monarque. Mais il a choisi la voie étroite de la croix ; il ne songe qu'à se sanctifier et à sanctifier les autres. Il s'applique à réformer la maison du roi, et il n'use de l'influence qui lui valent sa naissance, ses grandes qualités et ses manières distinguées que pour obtenir de Louis XIV des secours pour les pauvres.

Il refuse les riches évêchés qu'on lui offre en France. Mais on lui parle du Canada. Mgr de Laval, le 1er évêque de Québec, cherche un coadjuteur, M. de Saint-Vallier accepte cet apostolat lointain et pénible, car il sait qu'il y marchera toujours dans le sentier de la croix.

Arrivé à Québec, il conçoit bientôt le projet de fonder l'Hôpital-Général. Il confie l'institution naissante aux hospitalières de la miséricorde de Jésus, et il en fait son œuvre de prédilection, sans pour cela négliger le soin de son immense diocèse. Il partage les travaux des missionnaires, et il entreprend les plus pénibles voyages pour aller visiter les établissements nouveaux, dispersés dans toute l'étendue du Canada et de l'Acadie.

Tout son patrimoine, tout ses revenus passent en aumônes. Après quarante ans d'épiscopat il meurt dans son cher hôpital-général, en adressant aux religieuses ces paroles vraiment sublimes : "*Mes sœurs oubliez-moi, mais n'oubliez pas mes pauvres.*"

La noblesse, la bourgeoisie et le peuple canadien étaient représentés dans les rangs des hospitalières, et là comme sur les champs de bataille, il y avait lutte de courage, d'abnégation et de patriotisme.

Les annales nous font voir la désolation des religieuses à la vue des maux qui fondaient sur la patrie, à la nouvelle de l'invasion et surtout au moment de la suprême défaite.

Mais leur courage les élève à la hauteur de ces douloureuses circonstances. Refoulant leurs larmes, elles se multiplient pour soigner les blessés amis et ennemis, qu'on leur apporte par milliers. Les généraux protestants n'ont pas été les derniers à reconnaître ce noble dévouement ; Wolfe, et plus tard Montgomery, s'empressèrent d'assurer les sœurs de l'hôpital-général de leur protection, et de leur côté, les religieuses ont rendu témoignage à la générosité de leurs ennemis.

Les bienfaiteurs de la communauté, on le comprend, ne sont pas oubliés dans ce livre. On y trouve des notices intéressantes et instructives sur les évêques de Québec, successeurs de Mgr de Saint-Vallier, sur les gouverneurs et les intendants, qui se firent tous un devoir de protéger l'hôpital, et enfin sur plusieurs familles canadiennes qui ont donné des religieuses à la communauté, telles que les Bourdon, les Duchesnay, de Repentigny, de Lotbinière, de Saint-Ours, de Salaberry, etc.

Nous avons remarqué un touchant tribut de reconnaissance payé à la mémoire de M. le lieutenant Baynes, qui mourut héroïquement en travaillant à sauver l'hôpital général dans le grand incendie de 1866.

La troisième partie de l'ouvrage a pour but de nous donner une idée de la vie des religieuses dans le cloître. On y expose la règle de Saint-Augustin, les constitutions des hospitalières, et la journée d'une religieuse.

Puis on montre de quelle manière cette règle et ces constitutions sont appliquées, en racontant plusieurs faits édifiants, des exemples de vocation extraordinaires, et de persévérance magnanime, etc.

Dans un appendice, nous trouvons nombre de pièces justificatives, des documents relatifs aux membres actuels de la famille de Saint-Vallier, la liste des supérieures et des religieuses de l'hôpital-général, etc.

Intéressant par les matières qu'il contient, ce livre ne l'est pas moins par la manière dont il est écrit. En maints endroits, il nous révèle un talent d'observation peu commun, une sûreté de jugement et une hauteur de vue certainement remarquables. Le style est simple et d'une correction classique, tel qu'il convient à un ouvrage de ce genre.

Mais son grand attrait et son principal mérite c'est le souffle religieux qui l'anime, le parfum de vertu et de sainteté qui s'en exhale, et aussi l'esprit patriotique qui y règne. Le livre des religieuses hospitalières, suivant l'intention de celles qui l'ont écrit, contribue à la gloire de Dieu et à l'édification des lecteurs. En même temps il sera considéré comme un des beaux monuments de notre histoire nationale.

Si l'on est édifié en lisant la vie du second évêque de Québec, on ne l'est pas moins en lisant l'histoire des premières religieuses de l'hôpital-général, en voyant les vertus héroïques qu'elles ont pratiquées, la constance qu'elles ont déployée dans les épreuves les plus cruelles, le zèle infatigable avec lequel elles se sont vouées au soulagement des pauvres et des malades. Et à notre admiration se mêle un sentiment de fierté légitime en songeant que c'est notre pays qui a produit ces grands dévouements.

Nous recommandons ardemment la lecture de ce magistral ouvrage. (Voir l'annonce.)

Voyage au lac Abbittibi, ou Visite pastorale de Mgr Thos. DUCHAMPEL, dans le haut de l'Outaouais, par Messire J. B. Proulx.

Ce récit, très intéressant à lire, est l'œuvre d'une plume féconde, et il se recommande de lui-même à l'attention du public. Messire J. B. Proulx, qui en est l'auteur, professeur au Séminaire de Ste Thérèse, s'exprime comme suit dans la dédicace qu'il fait de son œuvre à l'Evêque d'Ottawa :

"Faire connaître les beautés de notre grande nature canadienne, les ressources agricoles qu'offrent ces riches contrées du haut de l'Ottawa, l'immense étendue de votre diocèse et le besoin qu'il a des secours et des argents de la Propagation de la Foi, les travaux des dévoués missionnaires dans ces contrées lointaines et le succès qui est venu couronner leurs héroïques efforts : voilà, en rééditant ces lettres, le but que je me suis proposé."

Reproduction.

[Pour l'Album des Familles.]

LE CHATEAU BIGOT

CHARLEBOURG.

Lettre du Président de la Société Historique de Québec à M. Léger Brousseau, propriétaire.

CHER MONSIEUR.



Je viens de lire, je ne saurais vous dire avec quel vif plaisir, la charmante description de votre vieux château, dans l'intéressante biographie de M. Joseph François Perrault, par le Dr. P. Bender. Je me suis alors ressouvenu que je vous avais promis quelques notes sur l'origine de ce castel féodal,

dont vous voilà le fortuné possesseur. Toutefois je me garderai de préciser où la légende envahit le sol sacré de l'histoire.

Comme la Baronnie de Longueuil a fourni un titre à M. Grant, — petit fils de la cinquième Baronnie, le propriétaire de la Baronnie d'Orsanville, — le domaine de l'intendant Tulon, — pourra-t-il réclamer le titre nobiliaire de l'intendant et s'intituler Baron d'Orsanville ! Question grave pour les légistes et les antiquaires !

Ce que je sais de cette antique ruine, le voici en deux mots. Par une sereine matinée de juin 1842 — c'était un jeudi — une bruyante escouade de séminaristes quittaient Mezeray, à la Canardière, en quête de découvertes archéologiques, sous l'égide d'un ecclésiastique aimé — j'étais du nombre. Vastes étaient nos projets — grandes furent nos déceptions — mais romantiques et sombres nos pensées : dans une des ténébreuses caves du château, un des séminaristes, prétendit avoir exhumé, l'os d'une des grosses orteilles de l'infortunée Caroline ! Hélas !

Vingt ans plus tard, en compagnie d'un ami lettré, je revis ces historiques ruines, effroyablement rongées par le temps et l'intempérie des saisons, depuis ma première visite. Mes impressions, vous les

trouverez consignés dans les *Feuilles d'Erable*, pour 1863.

Un des anciens de Québec, M. W. H. Wyse, depuis décédé, m'a raconté qu'il avait contemplé ce site en 1819. Le château était alors au complet : toit, galerie, jardin, piazza, cette dernière fort ample, rien ne manquait. Tout cela a depuis disparu.

Plus tard, feu M. W. Crawford, alors propriétaire du site, eut l'obligeance de m'exhiber ses titres de propriété. M. Crawford avait acquis ce domaine, d'une trentaine d'acres en étendu, d'un des héritiers de M. Charles Grey Stewart. Le château avait appartenu à la famille Stewart depuis 1775. Parmi les papiers de famille des Stewart, se trouve l'original de la singulière lettre inédite, écrite du Château même (connu alors comme l'*Hermitage*), pendant le blocus de Québec 1775-6, par les soldats d'Arnold. Je l'ai reproduite dans "Picturesque Québec."

Le *Club des Barons*, au rapport de nos vieux amis, M. W. Henderson, faisait goguille, dans les salles du Château, au commencement du siècle. M. Stewart, était, je pense un de ces joviaux Barons, de 1808. Je possède un croquis, du Château, pris en 1858, par le Colonel Benson, J. Lossing, pour illustrer *Harpers Magazine*. Je possède également dans mon salon, une photographie du fameux castel, prise en 1870 par M. James Douglas, depuis président de la société Littéraire et Historique. Ces ruines, qui, dit-on, datent de 1568, de l'ère de Talon, ont été chantées en beaux vers et en belle prose.

Les *Reminiscences of Quebec*, imprimées en 1831 par le Colonel Cockburn, contiennent un joli petit poème intitulé : "The Hermitage" ou l'épopée de la malheureuse Rosamond de Bigot est célébrée avec beaucoup d'effusion. Puis, M. Amédée Papineau, le présent seigneur de Monte Bello, sur l'Outaouais, sous forme d'un récit que lui fit, à la suite d'une visite au Château, en 1831, son illustre père accompagné d'un ami, nous a légué une gentille novelette. Voici ce qu'il vient de m'écrire à ce sujet.

Manoir de Monte Bello,
12 janvier 1882.

"Je vois que votre nouvel ouvrage doit faire allusion à une légende du Château-Bigot. S'il en est temps encore, vous pourriez dire que "le vieil ami de mon père" qui nous conduisit au Château était John Neilson, le bon patriote que nous visitâmes aussi à cette époque, à sa maison de campagne au Cap Rouge. Je dois faire excuses aujourd'hui pour les erreurs archéologiques et historiques de mon esquisse, en mentionnant que c'était l'œuvre d'un écolier âgé de quinze ans. Cette esquisse parut d'abord dans l'*Echo du Pays*, journal de Boucher Belleville,

publié à St.-Charles du Richelieu, fut reproduite plus tard par J. Huston, dans son *Repertoire National*, et par vous même dans vos *Feuilles d'Erable*. M. Marmotte a fait beaucoup mieux depuis."

(Signé),

LOUIS J. A. PAPINEAU.

J. M. LEMOINE, écr.,
P. S. L. et H. Québec.

En effet notre romancier Marmotte doit au Château du trop fameux Bigot, quelques-unes de ses pages les plus palpitantes ; W. D. Howells, lui a emprunté des souvenirs étonnants pour le "Chance Acquaintance" livre chéri des touristes. W. Kirby, de Niagara, l'ingénieux auteur du *Chien d'or*, a consacré à la prisonnière du Château, à cette pauvre délaissée, Caroline, un éloquent chapitre ; enfin le Dr. Bender, parmi tant de souvenirs, a su ramasser de quoi nous tresser une suave guirlande de fleurs des bois. Moi-même, je viens de fournir mon contingent, en réunissant sur l'antique Castel une grosse gerbe de légendes, de souvenirs etc, que vous trouverez dans mon dernier volume.

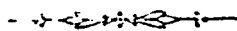
M'est avis que si vous restaurez, toit, murs, parc et jardin, vous en ferez un séjour agréable pour vous, et fort achalandé, pendant la belle saison, par les touristes.

Voilà, enfin, tout ce que je trouve dans mon cornet, sous la rubrique Château-Bigot. Excusez du peu. Quand vous et vos amis, par une rêveuse soirée de septembre, vous vous verserez un verre de Bordeaux dans les salles retentissantes du Castel, dites un *pater* et un *ave* pour le repos de l'âme de cette pauvre Caroline.

Bien à vous

J. M. LEMOINE.

Spencer Grange, mars 1882.



AVE.

Je vous salue, ô Reine, ô puissante Marie !
Pour vos nombreux enfants priez, priez Jésus !
Qu'il répande sur eux, sur ma jeune patrie,
Ces doux parfums du ciel que vous, mère chérie,
Goûtez au milieu des écus.

Où t'as-tu bénie, ô Marie, ô ma mère !
Et bœni fut Jésus, dans votre chaste sein !
Devenu de son trône à la voix de son Père,
Il s'incarne ici-bas et se fait notre frère
Pour racheter le genre humain !

O mère des pêcheurs, vous qu'un seul regret
[touche,
Pour moi, petit enfant, je demande à genoux,
Quand mes jours révolus me clouent sur ma
[se couche,
Un seul de vos regards, un mot de votre bouche,
Qui rendent mon trépass plus doux !

P. E. J.

LES

Pionniers Canadiens

LE PASSE ET L'AVENIR.



UNE des plus grandes figures qu'offre l'histoire du Nouveau-Monde, après la figure du Missionnaire, c'est, à mon avis, celle du pionnier canadien.

Il est le père de la plus forte race qui se soit implantée sur le continent américain : la race canadienne.

Le sang le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines de l'humanité circule dans ses veines, le sang français.

Partout on retrouve le pionnier canadien sur ce continent, et partout on peut le suivre à la trace de son sang.

Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la Baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, depuis Halifax jusqu'à San Francisco, partout vous retrouverez l'empreinte de ses pas, et sur les neiges du pôle, et sur les sables d'or de la Californie, et sur les grèves de l'Atlantique, et sur la mousse des Montagnes Rocheuses.

Un insatiable besoin d'activité le dévore.

Il lui faut toujours, toujours avancer vers de nouvelles découvertes, jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas.

Mais ce n'est pas le seul amour des aventures, ni l'âpre soif de l'or qui le pousse ; une plus noble ambition le travaille ; un mobile plus légitime le dirige et l'anime.

On sent qu'il a la conscience de remplir une véritable mission, un mystérieux apostolat.

Feuilletez un moment les pages de notre histoire et surtout les relations des Jésuites, et partout vous verrez le pionnier canadien animé d'une zèle admirable pour la conversion des sauvages ; frayant avec d'héroïques efforts, le chemin aux Missionnaires, et opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions.

Je retrouve, réunis en lui, les trois plus grands types de l'histoire humaine.

Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat.

Piètre ! sa piété ardente, sa foi vive, son zèle pour le salut des âmes a nolisent les cœurs les plus fiers, et entraînent vers la foi des peuplades entières.

Fut-il jamais un plus beau sacerdoce ?

Laboureur ! devant sa hache puissante la forêt tombe avec fracas autour de lui, et sa charrue trace à travers les arbres renversés, le vert duvet de la future moisson.

Soldat ! c'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive.

Ah ! si j'étais peintre, je voudrais retracer sur la toile cette noble figure, avec son triple caractère de Prêtre, de Laboureur et de Soldat.

O lecteurs canadiens, qui parcourez ces lignes, vous pouvez lever la tête avec un noble orgueil, car le sang qui coule dans vos veines est le sang de ces héros.

Regardez attentivement la paume de votre main, et vous y verrez encore l'unction de la terre, de la poudre et du sacerdoce.

Il a rempli noblement sa mission ; la votre reste à accomplir.

Le peuple à qui la Providence a donné de tels ancêtres, s'il est fidèle aux desseins de Dieu, est nécessairement destiné à de grandes choses.

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique ? Quel rôle nous appelle-t-elle à y exercer ? Représentants de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon, dont l'expansion excessive, l'influence anormale doivent être balancées, de même qu'en Europe, pour le progrès de la civilisation, notre mission et celle des sociétés de même origine, éparses sur ce continent, est d'y mettre un contre-poids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines, une supériorité dans l'ordre moral et intellectuel dans le domaine de la pensée.

L'idée finit toujours par l'emporter sur la force. Ce vaste *marché d'hommes*, qui s'appelle le peuple américain, aggloméré sans autre principes de cohésion que les intérêts cupides, s'écrasera sous son propre poids. Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donnée à des hommes d'ambitionner. *Noblesse oblige*, et c'est à vous de couronner dignement le monument élevé par vos aïeux, et d'y graver leurs exploits en caractères dignes d'eux et dignes de vous.

L'abbé R. CASGRAIN.

PENSEE.

—La jeunesse apporte au banquet de la vie un brillant appétit et une vigoureuse puissance digestive, mais son assiette et son verre sont vides ; la vieillesse a son assiette pleine et son verre plein, mais les dents et l'estomac lui font défaut.

Le Rev. Messire Boucher.

78^e ANNIVERSAIRE.



AMEDI, 23 avril dernier, c'était jour de liesse à Louiseville. Son antique église, son splendide couvent, ses édifices publics et privés, tout révélait un air de fête : les cloches appelaient de leurs joyeuses volées, le peuple à célébrer la 78^e anniversaire du vénérable M. Boucher, le 52^eme anniversaire de son sacerdoce, et le 27^eme de son ministère curial à la

Rivière du Loup. A l'église paroissiale, grande messe solennelle célébrée par le héros de la fête ; au chœur assistaient plusieurs membres du clergé ; une foule recueillie se pressait dans l'enceinte de l'église. En entendant le chœur de l'orgue interpréter les pages délicieuses de son répertoire musical, depuis les suaves et harmonieuses mélodies de la messe de Millard, jusqu'aux joyeux alleluia de Lambillotte et aux accents du *Te Deum*, un hymne de reconnaissance et d'adoration s'élevait, en même temps, du cœur ému de l'assistance.

Du temple, une députation de citoyens influents se rendit au presbytère. M. Raphaël Lambert se fit l'interprète de ses concitoyens. En exprimant à M. le Curé les félicitations, les sentiments de vénération, de reconnaissance qui lui sont dus au double titre de pasteur zélé, et de citoyen dévoués aux meilleurs intérêts de son pays.

Les volontaires du pays n'ont pas oublié les services distingués rendus au pays par M. le curé, lors de l'organisation de la milice. La paroisse lui doit ce magnifique couvent, qui fait l'honneur de la ville et l'admiration des étrangers. Les pauvres ont toujours trouvé en lui un protecteur et un père ; les jeunes gens, déshérités de la fortune, d'un protecteur zélé pour leur éducation ; toutes les bonnes œuvres, un patron entièrement dévoué.

Tels sont, en résumé, les sentiments si bien exprimés dans l'adresse. Celle-ci était accompagnée de plusieurs dons, entr'autres un magnifique album, présenté par M. Raphaël Lambert, un superbe candélabre, présenté par M. E. Caron, M P P, un délicieux bouquet, don de dame Dr. A. F. Dame.

M. le curé répondit à l'adresse en termes très heureux. Il est extrêmement honoré des marques d'estime, de confiance et de reconnaissance de ses paroissiens. Au bout d'un demi siècle de travaux et de fatigues, il aurait bien droit au repos, mais il n'ambitionne d'autres repos que le travail ; se dévouer, forces, santé, énergie, au salut de ses ouailles. Telle est la ré-

compense qu'il demande à Dieu ; travailler à l'éducation chrétienne de la jeunesse jusqu'à la mort, telle est la dernière consolation qu'il demande au ciel.

Après Dieu et les âmes, la patrie a droit à l'amour du prêtre. Depuis 78 ans, il a assisté à toutes les révolutions politiques du pays ; il a travaillé, dans l'humble mesure de ses forces, au bien du pays, en travaillant à l'œuvre de la colonisation et au bonheur de ces compatriotes. Il y a 47 ans, il était nommé premier curé à St-David et St-Guillaume, et missionnaire à Acton. Ces paroisses qui s'ouvraient alors à la colonisation comptaient à peine 2000 âmes ; aujourd'hui elles ont donné naissance à de jeunes paroisses, St-Bonaventure, St-Pie, St-Théodore et St-André d'Acton, et comptent une population de 12,000 âmes au-delà. Onze prêtres suffisent à peine à cultiver ce champ que seul, pauvre missionnaire, M. le curé desservait, il y a un demi-siècle.

On a fait allusion, dans l'adresse, aux services rendus au pays par M. le curé, à l'occasion de la milice.—Aux hommes chargés des destinées du pays, aux différentes époques de notre histoire, M. le curé a toujours accordé, il est heureux de le dire, un appui sincère, loyal, patriotique ; et quand le flot amenté des passions populaires menaçait de rompre ses digues, il a toujours cru que le prêtre était à son poste auprès de l'autorité pour l'aider de ses conseils, de son influence, de ses encouragements.

Faisant allusion aux dons offerts, M. le Curé y voit un symbolisme frappant et il sait en tirer d'instructives leçons. Cet album n'est-il pas un salon où l'esprit se promène parmi les vivants et les morts, entre le passé et le présent ? Puis, ce splendide candélabre ne rappelle-t-il pas l'union étroite du pasteur et des brebis, représentée par l'action mystérieuse de l'huile sur la lumière ? Et de ses charmantes fleurs se dégage aussi un suave symbole ; c'est l'allégorique emblème des vertus, cueillies entre les épines au rosier des tribulations et des épreuves de la vie.

Au moment de terminer, M. le Curé fit part à l'assistance d'un témoignage aussi flatteur qu'honorable qu'il recevait à l'instant même. C'était le télégramme suivant.

Québec, 22 avril.

Au Rév. J. Boucher, curé,

Nos félicitations les plus sincères et nos souhaits de longue vie, à l'occasion de votre 78^e anniversaire.

J. A. Chapleau, A. J. Wurtel, L. O. Loranger, Flynn, Taillon, Paquet, Tilley, Mercier, J. J. Ross, DeBoucherville, Robillard, Paradis, Gagnon, Dumoulin, Lecalvalier, Blanchet, Poulin, Charlebois, Lalonde, J. J. R. Owens, Duhamel, Desaulniers, Martel, Beaubien, Tarte, Marchand, Houde, Audet, Trudel, Roy, Leduc, Caron.

(Signé) E. CARON.

Necrologie.

(Pour l'Album des Familles)

Messire J. P. Bertrand.

(1er. ANNIVERSAIRE)



ABBÉ Joseph Placide Bertrand, décédé le 11 avril 1881, est né à St. Placide, comté des Deux Montagnes, le 26 novembre 1855, était fils de Hyacinthe Bertrand, citoyen des plus distingués de la susdite paroisse, et de dame M. Mathilde French, son épouse, sœur du Révd. Père T. French, de la Compagnie de Jésus et des Revdes. Sœurs St. Côme et St. Damien, de la Congrégation de N.-D.

Dès son enfance, le jeune Bertrand avait témoigné de la vivacité de son intelligence ainsi que de toutes les autres excellentes qualités du cœur et de l'esprit qui, plus tard, le rendaient remarquable entre tous ses condisciples.

Son cours d'étude qu'il fit au collège Bourget fut des plus brillant. Ecolier modèle, il sut par une conduite irréprochable, s'attirer l'estime et l'affection de tous ceux avec qui il eut à traiter.

Ses manières distinguées, son port majestueux, le charme que revêtaient chacune de ses paroles, tout dans sa personne contribuait à lui gagner tous les cœurs.

Cependant, malgré tant d'avantages réunis, malgré les appels chaleureux du monde où ses talents lui promettaient les plus brillants succès, notre jeune ami n'hésita pas un seul instant dans la résolution qu'il avait prise dès son enfance de se consacrer au service des autels.

Ayant donc terminé son cours classique en juillet 1875, il revêtit l'habit ecclésiastique au commencement du mois de septembre de la même année.

Tous ceux qui l'ont connu savent avec quelle dignité, avec quelle respectueuse gravité il a toujours porté cette sainte livrée des ministres du Christ.

Malgré le vif désir exprimé par notre nouveau Lévite de passer le temps de ses études théologiques dans un séminaire, il dut se résigner à étudier en enseignant.

Des quatre années qui précédèrent sa promotion au sacerdoce trois furent employées au Collège Bourget où il professa successivement la rhétorique et la philosophie : charge qu'il continua d'exercer

après son ordination, dans ce même collège dont il était une des gloires.

Impossible de décrire tout le zèle, tout le dévouement de ce saint et intelligent professeur ni toute l'habileté, dont il fit preuve dans l'exercice de son important emploi. Les belles qualités qui l'avaient distingués durant ses études classiques reçurent un nouvel épanouissement sous la douce influence de l'amour divin qui embrasait son cœur.

Comprenant que la jeunesse c'est tout l'avenir, que la Religion et la Patrie ont les yeux fixés sur elle, il apportait le plus grand soin à la formation du cœur de ses élèves, tâchant avant tout de leur inculquer de bons principes.

Il aimait, il respectait les jeunes gens confiés à ses soins et en retour il en était aimé et respecté. Il ne croyait pas déroger à sa dignité en se penchant pour réveiller le courage endormi de l'un, soutenir la vertu chancelante de l'autre, ou bien relever de sa chute celui qui avait eu le malheur de tomber. L'on conçoit aisément quels durent être les succès d'un tel professeur.

Tonsuré et minoré en 1877, l'abbé Bertrand, reçut le Sous-diaconat le 24 août 1878, le diaconat le 8 juin 1879 et fut ordonné prêtre à Rigaud, par Sa Grandeur Mgr. Duhamel, évêque d'Ottawa le 20 décembre de la même année.

Ce jour qui vit la réalisation de ses plus chers désirs fut sans contredit le plus beau de sa vie, aussi s'y était-il préparé avec une ferveur bien grande.

Comme il faisait bon de voir monter à l'Autel ce prêtre à la figure toute rayonnante des reflets du feu divin qui consumait son âme, de le voir, dis-je, revêtu de la toute puissance de Dieu et offrant au nom de Dieu et par Dieu, un Dieu fait homme, mort sur la croix pour sauver les hommes ! comme l'on aimait à entendre les accents de cette voix sympathique et ferme, lorsque du haut de la chaire il annonçait à la foule recueillie les grandes et sublimes vérités de notre sainte Religion.

Pourquoi donc, cette voix si élocuente et si persuasive, cette voix qui savait pénétrer jusque dans le plus intime de l'âme et descendre jusque dans les profondeurs des consciences les moins timorées, pourquoi, dis-je, cette voix qui semblait être appelée à produire tant de bien, s'est-elle éteinte sitôt ? Pourquoi ? C'est là le secret de Dieu.

Les grâces signalées dont le Ciel s'était montré si prodigue à l'égard de notre jeune prêtre pendant tout le cours de sa vie, grâces, auxquelles il avait du reste apportées une correspondance admirable, ces grâces dis-je, ne lui firent pas défaut quand vint le moment suprême.

Retiré dans sa famille qui avait sollicité comme une très grande faveur celle de pouvoir l'entourer de ses soins, l'abbé

Bertrand obtint de son évêque la permission de célébrer les divins mystères au sein de cette même famille et sous le toit paternel aussi longtemps que ses forces le lui permettraient. Rien n'était plus attendrissant que le spectacle de ce prêtre mourant offrant sur le théâtre même de ses souffrances, le Dieu qui autrefois voulut bien souffrir et s'immoler sur le Calvaire.

Quand les forces lui manquèrent tout à fait, de zèles et charitables confrères voulurent bien se rendre auprès de lui chaque matin pour lui donner la sainte messe et nourrir son âme du Pain Eucharistique dont elle était toujours si affamée.

Quoique les douleurs de ce jeune prêtre fussent très vives, on le voyait immobile et abîmé en Dieu tout le temps que durait l'auguste sacrifice.

Il recevait avec beaucoup d'amabilité et de politesse les personnes qui le venaient visiter, mais en même temps il leur laissait voir d'une manière très délicate que les entretiens de ce monde n'avaient plus d'attrait pour lui. " Je ne suis plus de la terre, disait-il, les affaires de la terre ne me doivent plus occuper. Je n'ai qu'une seule affaire à traiter, et pour la bien traiter je sens le besoin de demeurer seul avec Dieu.

Parmi les objets de piété à son usage, il en était un qu'il chérissait plus que tous les autres : c'était le crucifix devant lequel il avait eu le bonheur de dire la messe depuis qu'il était malade : la seule vue de ce précieux objet adoucissait toutes ses souffrances et donnait le calme à son âme. Un jour, au milieu d'un grand affaïssissement que l'on avait cru être le dernier, on le vit ouvrir les yeux et les tourner amoureusement vers l'objet de sa prédilection ; sa figure alors devint toute rayonnante et son expression revêtit un caractère plus surnaturel qu'humain, au mouvement produit par ses lèvres il était aisé de voir que ce servent malade conversait avec son Dieu.

Le Sauveur en croix lui donnait-il, en ce moment, un avant-goût des joies du ciel ?—Nous l'ignorons—telle fut néanmoins la pensée des personnes qui assistèrent à cette scène si ravissante.

La grande dévotion que professait notre cher défunt pour la Passion de N. S. lui avait d'abord fait désirer de mourir un vendredi afin de ressembler d'avantage à son bon maître, mais se reconnaissant indigne d'une telle faveur il se reprocha ensuite ce désir.

Sentant sa fin approcher, il fit venir ses parents auprès de lui et leur parla en ces termes : " N'ayant que très peu de temps à demeurer avec vous, je sens le besoin de vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi, vous sur-
" tout, cher papa, et chère maman, j'ai
" rais été heureux de vivre plus long-
" temps afin de vous dédommager des

"nombreux sacrifices que vous vous êtes imposés pour me procurer l'éducation chrétienne et religieuse dont je jouis et me mettre en possession du caractère sacerdotal qui, depuis près de dix huit mois, fait mon bonheur et votre consolation, mais Dieu veut en disposer autrement, que son Saint Nom soit béni !

"Chers parents, je vais partir mais je ne vous abandonnerai pas ; au ciel je continuerai à m'occuper de vous et nul doute qu'étant plus près de Dieu, je ne vous devienne d'une plus grande utilité... Vous aviez un fils prêtre, sur la terre, bientôt, chers Parents, vous aurez un fils prêtre dans le ciel, car le sacerdoce ne meurt pas, comme l'âme il est immortel. Que mon départ ne vous afflige pas outre mesure, la vie est courte, vous pouvez espérer me venir rejoindre bientôt, je viendrai moi-même audevant de vous... Que la pensée du bonheur dont nous jouirons tous ensemble dans le ciel, nous aide à faire le sacrifice que Dieu réclame maintenant de nous. Chers Parents, bénissez votre fils et à son tour votre fils vous fera part de la bénédiction dont le ciel l'a fait dépositaire."

Cette bénédiction, il la leur donna à plusieurs reprises dans ce même jour et comme il était d'une faiblesse extrême, un confrère soutenait alors son bras chancelant.

Qu'il était beau le spectacle offert par ce père et cette mère aux blancs cheveux, lorsque, entourés de leurs enfants et petits enfants, on les voyait s'agenouiller aux pieds de ce prêtre, leur fils, et solliciter la faveur d'être bénis par lui !... Non, la foi n'est pas éteinte dans les cœurs des chrétiens de nos jours, l'exemple ci-dessus, nous est une preuve du contraire.

Le moment suprême arriva et notre cher malade l'annonça lui-même à ceux qui l'entouraient "Mr. le Curé, dit-il, au Révd. P. Dequoy qui l'avait fidèlement assisté durant toute sa maladie, soyez assez bon pour me réciter les prières des agonisants, car je m'en vais." Le Révd. P. Dequoy ayant récité ces prières commença ensuite la récitation du chapelet et ce fut durant ces belles salutations adressées à la Mère de Dieu que notre à jamais regretté ami, rendit sa belle âme à son créateur, le 11 avril 1881, lundi de la semaine Sainte, à 7 heures du matin, n'étant âgé que de 25 ans, 4 mois et 16 jours. Ses funérailles eurent lieu à St-Placide, le mercredi, 13, au milieu d'un grand concours de personnes tant de la paroisse de St-Placide que des paroisses environnantes, son corps fut inhumé dans la chapelle de St-Joseph, au pied de la statue du cœur de Jésus qu'il avait lui-même bénite et érigée peu de mois auparavant.

Restes, bénis d'un ami vénéré, reposez en paix dans ce lieu où vous aviez vous-même sanctifié avant que de descendre

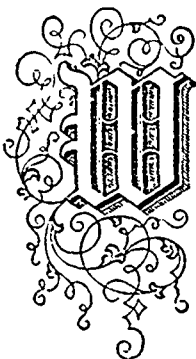
dans le tombeau.. l'image du cœur de Jésus est là pour vous couvrir de son ombre, et, prosternés devant cette image, vos amis se font un devoir de prier aux intentions de celui qu'elle abrite, comptant sur une assistance mutuelle de notre part.

R. I. P.

[Pour l'Album des Familles.]

Madame Jean Dion,

DE CHAMBLÉ.



ADAMÉ Eléonore Benoit, épouse de monsieur Jean Dion, ancien marchand de Chamblé, expirait le 10 avril dernier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et dans sa cinquante-cinquième année de mariage : ayant célébré ses noces d'or en 1877.

Madame Dion fut une femme chrétienne dans toute la force du mot, sa vie fut consacrée au bien, et dévouée à ses enfants. D'un jugement sûr, elle fut recherchée pour ses conseils, et par de sages avis elle se rendit utile à plusieurs.

Pieuse, charitable, sans ostentation, elle aimait les orphelins et lorsque l'aisance souriait à sa famille, elle en reçut plusieurs, les comptant au nombre de siens.

"Douée d'une grande énergie, dit le *Courrier de Montréal*, cette femme a toujours compris toute l'importance de ses devoirs d'épouse et de mère, aussi n'a-t-elle rien négligé pour inculquer les vertus chrétiennes dans le cœur de ses enfants et faire d'eux des membres utiles à la société.

Madame Dion, durant cette longue existence, ne fut pas exempte d'épreuves, mais elle soumit son cœur à la volonté de Dieu. En 1873, elle fut privée, après d'horribles souffrances, de l'usage de l'œil gauche. Jamais une plainte, jamais un murmure ne sortit de sa bouche. Plus tard, cette jeune mère qui avait tant d'intérêt à l'œuvre de son fils, M. J. O. Dion, qui s'occupait de l'érection du monument Salaberry et dont la parole vivifiante l'encourageait à continuer son œuvre et à la terminer pour l'avantage de son pays—elle perdit l'usage complet de la vue le jour même de l'inauguration.—Ce fut un nouveau sacrifice ; mais comme le premier, elle s'y résigna avec une énergie extra-

ordinaire. Dieu envoyait une nouvelle épreuve à cette âme d'élite ; le 6 mars elle se fractura la hanche droite et durant cinq semaines d'horribles tortures souffertes avec résignation, elle fit l'édification des amis, des religieuses, et des prêtres qui la visitèrent durant ce long martyre.

Sentant sa fin approcher, elle fit ses adieux, à ses enfants, à son vieil époux malade, à ses petits et arrière petits enfants et aux amis accourus auprès de son lit de tortures. Cette chrétienne, éprouvée en son corps par la douleur, en son cœur par l'adresse de quatre de ses enfants dont un en Europe ; mais consolée en son âme par la religion, elle s'endormit dans le seigneur, sans agonie et conservant jusqu'au moment suprême, son intelligence et ayant foi en la miséricorde de Dieu dont elle invoqua le saint nom en rendant le dernier soupir.

Madame Dion appartenait au tiers ordre depuis au-delà de vingt ans.

Les funérailles de Madame Dion eurent lieu dans la pieuse chapelle de l'hôpital, au milieu d'un grand concours d'amis et des dames de charité dont elle était la doyenne.

PATER.

Notre Père des cieux, Père de tout lo
[monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez
[soin ;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on
[réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi pro-
[fonde,
Les choses dont on a besoin !

Vous m'avez tout donné, la vie et la lu-
[mière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on
[aime à voir ;
Et mon père et ma mère, et ma famille
[entière ;
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu,
[que la prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse,
Pour mes parents, pour moi, je vous prie
[à genoux ;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la
[sagesse ;
Et puissent leurs enfants les contenter
[sans cesse,
Pour être aimés d'eux et de vous.

A. TASTU.

DE L'ORDRE

DANS UNE

Ecole de Filles.



L'ordre est le meilleur ménage de temps, car on en perd plus à chercher qu'à ranger ; il est le meilleur ménage de l'argent, car un objet rangé, serré avec soin, durera dix fois ce qu'un objet négligé.

La création, c'est l'ordre ; en créant le monde, Dieu mit chaque chose à sa place, et le monde a été ce qu'il est ; l'ordre que le Créateur y maintient en fait la beauté, en garantit l'existence ; la fin de l'ordre sera la fin du monde, le triomphe du chaos.

L'ordre ! ce mot renferme à lui seul une foule de questions ; nous allons en parcourir quelques-unes. Pris dans le sens moral, l'ordre, c'est la vertu ; car tout ce qui est blâmable est hors de l'ordre ; la soumission aux lois, c'est l'ordre ; le respect des propriétés, c'est l'ordre ; la stricte observation des droits de chacun, c'est l'ordre. Une liaison que la religion et les lois n'ont pas sanctifiée et sanctionnée, est flétrie d'un mot : c'est un désordre.

L'ordre, c'est la richesse ; car il règle l'emploi qu'on en fait, et il en double les ressources. On n'est jamais riche quand on n'a pas d'ordre ; on est rarement pauvre quand on en a.

L'ordre, c'est l'économie ; ce qui est gâché, détruit, ne profite à personne : si nous pouvons nous passer d'un objet, donnons-le, ne le perdons pas.

L'ordre, c'est l'abondance ; car il préside à la culture de la terre : on sème, on cultive, on recueille en temps marqué.

L'ordre assure le succès de chaque chose : l'orateur qui veut convaincre, cherche à mettre de l'ordre dans ses idées ; l'homme prudent qui fait son testament, met l'ordre à ses affaires ; le chrétien se prépare à la mort en mettant sa conscience en ordre.

L'ordre matériel, c'est l'arrangement des choses ; il faut s'y astreindre ; il est à lui seul une beauté ; il fera de l'appartement le plus modeste un séjour riant ;

le désordre ferait du palais le plus somptueux un séjour désagréable. Le commencement d'une fête offre un coup d'œil enchanteur, l'ordre y préside ; la fin de cette même fête attriste les yeux et même la pensée, le désordre y règne.

L'ordre est le meilleur ménage de temps, car on en perd plus à chercher qu'à ranger ; il est le meilleur ménage de l'argent, car un objet rangé, serré avec soin, durera dix fois ce qu'un objet négligé.

L'ordre est la propreté ; la toilette la moins recherchée flattera les yeux, si elle est ordonnée. Veillez donc à ce que vos enfants soient toujours habillés avec soin ; que rien ne soit dérangé, sale ni incomplet dans leurs vêtements. Exigez de vos élèves l'ordre le plus minutieux, le plus scrupuleux ; soyez inexorables sur ce point, et vous réussirez. L'ordre est une qualité que l'on finit toujours par faire acquérir ; il faut seulement s'y prendre de bonne heure, et ne jamais se relâcher. Vous aurez à combattre l'étourderie, qui fera bien souvent oublier vos leçons. Ne vous laissez pas de répéter sans cesse vos exhortations, punissez ; et surtout tachez que le désordre soit la cause d'une privation. Peut-être ce désordre sera-t-il un calcul de la paresse, on perdra un dé, une aiguille, pour être dispensée de travailler ; hé bien ! si vous en acquérez la certitude, vous infligerez deux punitions au lieu d'une ; vous exigerez que l'objet perdu soit remplacé, et vous ferez travailler une heure de plus, vous rappelant sans cesse qu'il est bon qu'une faute amène un chagrin.

Mais, vous le savez, il faut faire soi-même tout ce qu'on veut obtenir. Donnez donc à vos élèves l'exemple de l'ordre, ne vous exposez jamais à rien chercher devant elles ; vous devez toujours savoir où vous avez placé ce dont vous vous êtes servie. L'ordre est une qualité qui les frappera et qui leur donnera beaucoup de considération pour vous, une personne qui cherche, s'agite, s'impatiente et perd sa dignité ; elle s'expose même à être injuste ; l'inquiétude succède à l'impatience ; le soupçon succède à l'inquiétude ; celui qui cherche s'en prend à chacun de ne pas trouver.

Enfin, l'ordre conserve les fruits du travail et fait l'aisance d'une maison ; ce sont ordinairement les femmes qui l'y établissent et l'y maintiennent ; vous aurez donc puissamment contribué à l'amélioration des mœurs et au bonheur de la société, si vous avez donné aux jeunes personnes que vous dirigez le goût et l'habitude de cette qualité qu'on peut appeler une vertu.

(Extrait du Cours normal des institutrices primaires, etc., par)

Mlle SAUVAN.

Editorial.

L'ALBUM DES FAMILLES.
CANADA.

Ottawa, 1er MAI 1882.

A nos Lecteurs.

Mes occupations, pendant le mois d'avril, ne m'ayant pas permis de présenter à l'approbation des lecteurs de "L'Album des Familles" une digne biographie de l'honorable P. J. O. Chauveau, C.R., Shérif du district de Montréal, je prie ceux qui m'ont fait l'honneur de me lire, de vouloir bien accepter mes excuses.

La prochaine livraison de "L'Album des Familles" contiendra la biographie de l'honorable P. J. O. Chauveau et aussi celle de l'Honorable Surintendant de l'Instruction Publique, pour la province de Québec. Je dois déclarer de suite qu'un citoyen distingué a voulu se charger de la tâche de soumettre à nos lecteurs ses vues sur le mérite de M. Gédéon Ouhet. Qu'il soit bien compris que je n'écris ces lignes que pour donner une explication à nos abonnés.

CHARLES OUHET.

Ottawa, 1er mai 1882.

Aux Abonnées.

Par suite d'un incident tout à fait incontrôlable, l'*Album des Familles* n'a pu être publié avant ce jour, 10 mai. Nous tâcherons de n'apporter aucun retard, le mois prochain.

M. Alfred Forest, d'Ottawa, ayant laissé le Canada, a cessé tout rapport avec la publication de l'*Album des Familles*, et ce monsieur, nonobstant les lettres qu'il possède de l'Administrateur de l'*Album*, n'est plus autorisé à transiger pour cette publication. Il en est ainsi de M. Joseph Laflamme, agent-voyageur, actuellement aux Etats-Unis.

Nous prions la presse des Etats-Unis de bien vouloir constater le fait ci-dessus.

Un grand nombre de nos abonnés ont répondu à notre appel, en nous envoyant le prix de leur abonnement pour l'année courante. Nous espérons que les autres n'ont pas agi de même.

La Prime sera expédiée à tous ces abonnés dans quelques jours.

Information.

Un abonné de l'*Album des Familles* nous informe comme suit :

"Le mode que vous avez adopté de router l'*Album* pour l'adresser aux abonnés, est le plus convenable pour préserver les

Portraits. Ce que l'abonné doit faire, cependant, à la réception de chaque livraison, c'est de placer la gravure entre deux feuilles de papier blanc, et repasser avec un fer tiède la feuille, du côté du verso de la gravure, laquelle redevient d'aussi belle apparence que si elle n'eût jamais été roulée.

Developpement litteraire.

Il se fait un grand réveil littéraire au Canada, dit le correspondant canadien du *Travailleur*, de Worcester, Etats-Unis, et l'on y travaille sérieusement.

L'hon. juge Loranger a publié son premier rapport sur les réformes judiciaires. C'est un fort volume de plus de 300 pages; cet ouvrage est bien co-ordonné, clair, précis, net et propre à jeter du crédit sur son auteur et à faire sortir la justice de son cahos actuel. Le juge Loranger rend, par ce beau travail, un grand service à la Province de Québec.

* *

Il vient de paraître un petit ouvrage destiné à faire du bruit et à produire beaucoup de bien. C'est le *Manuel du Citoyen Catholique*. Sous la forme de Questions et de Réponses, l'auteur, qui est très versé dans les sciences théologiques, a traité de main de maître toutes les grandes questions sociales qui agitent actuellement les peuples savoir : les questions des relations de l'Eglise et de l'Etat; de la suprématie de l'Eglise et de sa juridiction, etc. Cet ouvrage savant est écrit dans le sens catholique et en renferme la doctrine. Tous les évêques de la Province de Québec l'ont approuvé.

* *

Mr. Sulte continue son grand travail biographique du Canada, cet ouvrage formera plusieurs gros volumes, dont le premier vient de paraître. Tous les Canadiens devraient se procurer ce livre précieux.

Mr. Decelies, autrefois de la *Minerve*, actuellement assistant bibliothécaire à Ottawa, publie de savants articles dans l'*Opinion Publique*.

Mr. Chs. Thibault vient de livrer à la presse une bonne étude sur Ogdensburg, dont la primeur a été donnée à l'*Album des Familles*, qui a publié cette étude le mois dernier.

Mr. Laperrière a aussi réédité les "Guêpes Canadiennes."

Mr. Charles Ouimet publie, dans l'*Album des Familles*, des biographies élogieuses et bien faites de nos hommes politiques.

Voilà pour le menu littéraire, sans compter les intéressantes revues qui se publient à Ottawa, à Montréal et à Québec.

JEAN BART.

Societe St. Vincent-de-Paul.

La Société St. Vincent de Paul de Montréal compte aujourd'hui trente-quatre années d'existence. Elle fut fondée en 1848.

A l'heure qu'il est, elle se compose de 16 conférences.

Deux nouvelles sections viennent d'être établies, mais elles ne sont pas encore agrégées à l'Association générale. Ces conférences nouvelles sont celles de St. Thomas, établie dans le quartier Ste. Marie, et Ste. Anne, pour la population irlandaise, ouverte dans le quartier Ste. Anne.

La société compte 1,310 membres actifs.

En 1881, elle a secouru 876 familles, comprenant 3,721 personnes, dont 1,572 adultes et 2,148 enfants. Durant l'année il fut distribué au-dessus de 42,000 livres de pain et 1,000 cordes de bois de chauffage.

Elle a réussi à collecter une somme d'environ \$9,000, dont \$7,000 ont été dépensées pour secourir les pauvres durant l'année.

Propagation de la Foi.

Les derniers rapports annuels de la Société des Missions catholiques de France constatent comme suit le développement des missions en Chine, au Japon et dans l'Inde.

Ces missions ont sous leurs soins 800,000 catholiques. Elles sont administrées par 26 évêques, 574 missionnaires, 393 prêtres et 1,680 catéchistes.

Elles contiennent 2,500 églises ou chapelles, 30 séminaires avec 1,461 séminaristes, 1,683 écoles et orphelinats avec 43,073 enfants.

En 1880 la société a envoyé 37 nouveaux missionnaires. Il y a eu la même année dans ces missions, 246 conversions d'hérétiques, 18,969 baptêmes de payens adultes, 23,919 baptêmes d'enfants de chrétiens, et 256,387 baptêmes d'enfants de payens.

Une autre statistique glorieuse est également donnée par une Revue Catholique de France, et que nous nous empressons de reproduire, car elle intéresse directement l'histoire des missions, vu que la plupart des héros dont elle fait le dénombrement ont confessé le nom de Jésus-Christ dans les pays infidèles.

"Depuis l'année 1500,—dit la Revue,—96 personnes ont été canonisées et 320 béatifiées.

"De ces 416 serviteurs de Dieu, dont 358 hommes et 58 femmes, 297 ont souffert le martyre; 119 ont pratiqué les vertus à un degré héroïque.

"102 étaient des ecclésiastiques ou de simples laïques; les 314 autres appartenaient à des ordres religieux: 117 franciscains, 90 jésuites, 59 dominicains, 19 augustins, 5 carmes, 5 théatins, 3 trinitaires, 2 norbertins, 2 frères, 1 passionniste, 1 barnabite, 1 redemptoriste, 1 camélien, 5 autres appartenant à des congrégations italiennes.

"222 étaient des européens: 76 ita-

liens, dont 28 saints et 48 bienheureux; 6 espagnols, dont 17 saints et 49 bienheureux; 37 portugais dont 1 saint et 36 bienheureux; 13 hollandais, dont 12 saints et un bienheureux; 5 belges dont 4 saints; 4 allemands, dont 2 saints; 2 polonais, dont 1 saint; 1 saint danois, 1 saint russe.

"187 étaient natifs de l'Asie; 181 japonais, tous martyrs, dont 19 saints et 163 bienheureux; 5 coréens, dont 1 saint et 4 bienheureux; un saint indien.

"7 étaient américains: 4 mexicains, dont 1 saint; 3 péruviens, dont un saint."

Une Mode Ridicule.

Un journal parisien, le *Petit Journal*, ridiculise la mode de porter les cheveux dans les yeux, ce qu'on appelle "la coiffure à la chien."

"Il y a trop longtemps que j'ai sur le cœur l'anathème contre la mode absurde qui consiste, pour les dames et les jeunes filles, à cacher leur front sous des mèches de cheveux coupés droits, ou sous des frisons ébouriffés.

Les plus beaux visages sont enlaidis par cette mode, ou du moins il faut qu'ils soient bien jolis pour n'être pas diminués en beauté.

Le front est l'étendard de l'intelligence, et les yeux sont les miroirs de l'âme.

Il ment quelquefois, de même que le regard, mais en général, un beau front bien dégagé est l'indice d'une intelligence vive. Que s'il est trompeur, il n'en a pas moins un caractère esthétique, bon à conserver et agréable à contempler. Comment donc se fait-il que cette mode, à coup sûr, fort laide, ait persisté si longtemps?

Elle date de 1875!

Vainement, les hommes parlent, raisonnent, s'insurgent, ils finissent par céder; les hommes cèdent toujours, étant les très humbles serviteurs des femmes qui, néanmoins, continuent à se plaindre de leur servitude.

Une chose m'étonne cependant.

C'est que les femmes adoptent une mode sans se demander si elle n'a pas été inventée et propagée pour cacher un défaut chez une grande élégante.

Je suis certain que la coiffure "A la chien" a été inventée par une femme dont le front était bas et irrégulier.

VENANT DE PARAÎTRE.

Monseigneur de Saint-Vallier

ET

L'HOPITAL GENERAL DE QUEBEC

Histoire—Traditions—Biographies

Grand volume in octavo royal de plus de 700 pages, avec portraits.

Chaque exemplaire broché.....\$2.50

L'ouvrage sera envoyé par la maille franc de port à toutes les personnes qui en feront parvenir le prix à

L'HOPITAL GENERAL de Québec, où à M. J. N. DUQUET, Seul agent pour le Canada, 223, rue Saint-Jean, Québec.

ŒUVRES MUSICALES

DE

L'abbé E. A. Giely.

Œuvres en volumes.

- Harmonies Religieuses*, chants variés pour les saluts du Saint-Sacrement, sur les paroles de la liturgie romaine, formant 53 chants particuliers, avec accompagnement d'orgue..... \$1.50
- Amour au Sacré-Cœur*, chants variés au Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement, avec accompagnement d'orgue, 5e édition.. 2.50
- Quirlande à Marie*, Chants à la Sainte-Vierge, formant un mois de Marie complet, un volume splendidement illustré..... 1.25
- Une Couronne à notre Mère*, autres chants solennels à la Sainte-Vierge, avec accompagnement d'orgue..... 1.00
- Echos de l'âme pieuse*, dans les sanctuaires de Marie, chants solennels à la Sainte-Vierge pour son mois et ses fêtes, avec accompagnement d'orgue, 3e édition..... 2.00
- Sept cantiques à Notre-Dame des sept douleurs*, avec accompagnement d'orgue..... 0.50
- Soupirs de l'exil*, chants au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge, (chants et solos sans accompagnement)..... 0.50
- Fleurs de Mars*, chants à Saint-Joseph pour son mois et ses fêtes, avec accompagnement d'orgue, 2e éd. t. augmentée..... 1.50
- Fleurs de Juin*, chants au Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement, faisant suite à l'Amour au Sacré-Cœur, avec accompagnement d'orgue, sup. éd. t. illustrée..... 1.25
- Lyre des petits enfants*, gracieux et n. lves mélodies à l'usage du 1er âge, 1 beau volume gr. in-80, 3e et splend. éd. t. 1.00

Œuvres détachées.

- Messe Musicale*, à 3 voix, avec acc. d'orgue \$0 75
- Gloria in excelsis*, cantique solennel pour Noël, solo et chœur à 3 voix, avec acc. d'org. superbe édition illustrée..... 0.25
- L'Enfant de la Crèche*, gracieux Noël, solo, duo, trio etc., édition populaire avec vignette..... 0.20
- Jésus, réveille-toi!* Prière de circonstance, solo et chœur avec accompagnement d'orgue..... 0.35
- Cantique aux SS. Patrons*, solo et chœurs avec accompagnement..... 0.35
- Antienne des SS Docteurs*, chœur et solo avec accompagnement..... 0.25
- Triomphe, roi des Cœurs*, chant solennel au Sacré-Cœur, solo et chœur avec accompagnement d'orgue..... 0.35
- Cantate solennelle au Sacré-Cœur*, pour le jour de sa fête, chœurs solo et duos variés, acc. d'org. (7 parties distinctes)..... 0.75
- Gloire à Marie*, cantate solennelle à N. D. de Lourdes, chœurs, solos et duos, accompagnement d'org. superbe éd. t. illustrée (12 p)..... 0.50
- L'Eglise du Sacré-Cœur*, cantique à 3 voix avec solo et accompagnement..... 0.35
- A la Vierge Immaculée*, chant solennel pour le 8 décembre, grand chœur, solo et duo avec accompagnement d'orgue..... 0.40
- Les deux Couronnes*, cantate solennelle à Saint-Joseph, superbe édition avec beau frontispice (16 pages in-4)..... 0.50
- Consoler le Cœur de Jésus*, solo, duo, trio, avec accompagnement..... 0.35

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles.
P. O. Boîte 1012, Ottawa.

Nos Agents.

Les personnes dont les noms suivent sont constituées Agents de l'Album des Familles, pour leurs localités respectives, savoir :

PROVINCE DE QUEBEC.

VILLES.

Québec, Etienne Légaré, 378 rue St. Joseph, St. Roch
Montréal, Ignace St. Amour, 344 rue Amherst
Trois-Rivières, P. L. Hubert, notaire.

CAMPAIGNES.

Paroisse.	Comté.	Agents.
Anso St. Jean	Chicoutimi	Ditler Houde,
Arthabaska	Arthabaska	Aimé Dion,
Beauharnois	Beauharnois	J. A. Lapointe,
Berthier	Berthier	Amateur Demers,
Chicoutimi	Chicoutimi	Alf. Godin,
Fraserville	T. Mascouata	V. Chamberland,
Joliette	Joliette	Albert Gervais,
Kamouraska	Kamouraska	P. C. Dupuy,
L'Acadie	Saint-Jean	Jos. H. Roy, fils,
L'Assomption	Assomption	J. S. Rivet,
Laprairie	Laprairie	Rev. Mess. Baillargé,
Lotbinière	Lotbinière	Maxime Lemay,
Louiseville	Maskinongé	T. T. Rivard,
N.-D. de Lévis	Lévis	A. G. Routhier,
Rimouski	Rimouski	A. G. Dion,
Sault au Recollet	Hochelega	Cyp. Corboil,
Sherbrooke	Sherbrooke	M. Richer, libraire,
Sorol	Richelieu	J. O. Iannaphinais,
S. A. Lapocatière	Kamouraska	Gen. Léveillé,
S. Colomb, Sillery	Québec	Félix L. Gagné,
St. Donat	Rimouski	Clovis Morneau,
St. Hyacinthe	St. Hyacinthe	M. Lussier,
St. Jérôme	Terrebonne	Chas. Morandville,
St. Jean	Assomption	J. B. Forest dit Morin,
St. Maurice	Champlain	P. N. Dupont, notaire
St. Nicolas	Lévis	L. Fréchette, jr.,
St. Romuald	Lévis	Joseph Fortin,
St. Rose	Laval	P. O. Grenier,
Sto. Scholastique	Deux-Montag.	P. Jérôme,
St. Thérèse	Terrebonne	C. E. Germain,
St. Vincent de Paul	Laval	Octave Forget,
Terrebonne	Terrebonne	Jean Bourguignon.
Ville de St. Jean	St. Jean	

MANITOBA.

St. Boniface..... }
Winnipeg..... } Adj. Gauvreau.

ÉTATS-UNIS.

Localité.	Etats.	Agents.
Aurora	Illinois	Louis Raymond,
Biddford	Maine	L. N. Chartier,
Burlington	Vermont	Israel Couture,
Central Falls	Rhode Island	Z. Choquerre,
Chicago	Illinois	Ph. Baillargeon,
Chicopee Falls	Massachusetts	W. St. Amour,
Détroit	Michigan	Ed. Racicot,
Fall River	Massachusetts	H. R. Benoit,
Holyoke	Massachusetts	
Indian Orchard	Massachusetts	Jos. Benge,
Lake Linden	Michigan	D. L. Augé,
Lawrence	Massachusetts	Dr Jos. Desmarais,
		125 Lowell Str.,
Lewiston	Maine	Isaac N. Leclerc,
Lowell	Massachusetts	J. S. Lapiere,
Manteno	Illinois	L. A. Townor,
North Adams	Massachusetts	A. N. Gélinau,
Northampton	Massachusetts	Dr L. B. Niquette,
Putnam	Connecticut	Hector Duvert,
St. Albans	Vermont	Dr G. Thibault,
Troy	New York	F. P. Larose,
Worcester	Massachusetts	P. J. Martin,
Woonsocket	Rhode Island	C. Tétrault.

PARIS (FRANCE).

M. A. Sauton, libraire, 41 rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE).

M. Henry F. Gelligot & Co, 449 Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonné, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires,

publiés hors texte avec toute la précision et la fidélité possibles.

Deux portraits par mois,

avec Autographes et Biographies.

Le prix de l'abonnement est comme suit :

Pour le Canada et les Etats-Unis... \$2.00
Pour la France et l'Angleterre... 3.00 (15 fr)
payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats-Unis, nous avons résolu de publier sur la Couverture de l'Album des Familles et Feuilles supplémentaires, les Annonces des Marchands et Industriels qui nous enverront adresses, à raison de \$1.00 pour la première insertion, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonnes.			
	1 ^{re} colonne	2 ^{de} colonne	3 ^{de} colonne	4 ^{de} colonne
Première insertion.	\$ 1.00	\$ 2.00	\$ 3.00	\$ 4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$ 3.00	\$ 5.00	\$ 8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00

	Par fraction de pages.			
	1 ^{re} page	2 ^{de} page	3 ^{de} page	4 ^{de} page
Première insertion.	\$ 3.00	\$ 6.00	\$ 9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	\$ 8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc., doit être adressé à

M. LE DIRECTEUR,
de l'Album des Familles, Ottawa,
P. O. Boîte 1012.

Publié par ALFRED FOREST, Propriétaire.

Bulletin des Annonces.

FETE NATIONALE DES CANADIENS-FRANCAIS Célébrée à Québec en 1880.

Histoire—Statistiques—Documents—Messe—Pro-
cession—Banquet—Convention.

PAR M. H. J. B. CHOUINARD
Sec.-Gén. de la Convention.

Cet ouvrage est prêt à être livré à ceux qui
y ont souscrit ou qui y souscriront avant le 1er
Septembre prochain, aux conditions suivantes :
Le volume sera envoyé, franc de port broché
ou relié ;

Broché..... \$1 00
Relié en percaline..... 1 25
Demi-reliure (bibliothèque) 1 50

à toutes les personnes qui en enverront le prix
à l'adresse suivante :

H. J. B. CHOUINARD,
Boîte 264, Bureau de Poste, Québec.

Ces conditions sont offertes aux souscripteurs
seulement. A partir du 1er Septembre 1881,
le prix de l'ouvrage broché sera strictement
d'une piastre et cinquante centins (\$1.50).
Québec, 19 juillet 1881.

Le meilleur Journal! Essayez-le!
Il est magnifiquement illustré.

36e Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand
journal hebdomadaire, de première classe, conte-
nant seize pages, imprimé avec soin et abon-
damment illustré de splendides Gravures,
représentant les inventions les plus récentes
dans les arts et les sciences. Il contient aussi
des informations récentes sur l'Agriculture,
l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la
médecine, et les Sciences Sociales, l'Histoire
Naturelle, la Géologie et l'Astronomie. On
trouvera dans le Scientific American les écrits les
plus précieux et les plus pratiques venant
d'écrivains distingués dans toutes les branches
de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois,
y compris le postage. Pour une seule copie,
10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs
de Papiers nouveaux. On peut payer par ordre
postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs,
37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le
Scientific American MM.
Munn et Cie., se font solliciteurs de Patentes
américaines et étrangères. Par 36 années de
travail, ils ont fondé l'établissement le plus
considérable du monde. Les patentes obtenues
aux meilleures conditions. Un avis spécial an-
nonçant l'objet patenté par l'entremise de cette
Agence est publié dans le Scientific American,
avec le nom et la résidence du propriétaire de
la patente. Vu l'immense circulation du jour-
nal, l'attention publique est attirée par l'utilité
de l'objet patenté et on facilite la vente ou
l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une
invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune
dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir
une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous
envoyons aussi sans charge le manuel relatif
aux lois de patentes, aux patentes, au Caveat,
aux marques commerciales, à leur goût et la
manière de se les procurer, avec les informations
nécessaires pour obtenir les avances sur inven-
tions. Adressez-vous soit pour le journal soit
pour matières relatives aux patentes à

MUNN & CIE.,

37 Park Row, New York.

LE FAMEUX

Telephone MUSICAL EDISON.

Vous pouvez rire, parler, chanter et jouer des
airs avec cet instrument à une grande distance.
Les enfants qui peuvent lire des chiffres peu-
vent jouer des airs immédiatement. Le ton
vaut celui d'une flûte ou d'une clarinette. Il
n'est pas nécessaire de connaître la musique
pour jouer un air. Pour permettre l'exécution
immédiatement sur cet instrument sans la plus
légère connaissance de la musique instrumen-
tale, nous avons préparé une série d'airs embra-
ssant tous les airs populaires, imprimés en sim-
ples chiffres sur cartes, pour convenir à l'instru-
ment à une distance convenable de l'embou-
chure, en sorte que l'air peut être facilement lu,
et par le moyen desquels toute personne sans
aucune instruction musicale peut exécuter sur
cet instrument et jouer des airs à première vue.
Des personnes qui ont quelques notions de
musique peuvent jouer des centaines d'airs sans
aucune carte quelconque. Le Téléphone Musi-
cal est reconnu comme l'un des plus nou-
velles inventions du siècle. (N. Y. Herald) Le
Téléphone Musical est plus merveilleux que le
Téléphone Parlant attendu qu'il fait tout ce
qu'il fera outre le mètre qu'il a d'extension à
des personnes qui ne comprennent pas les notes
à jouer des airs. (N. Y. Sun.) Prix \$2.50. Prix
par la malle franc de port et enregistré \$3.
Aucun instrument ne sera envoyé par la malle
sans être enregistré. Envoyez l'argent par un
mandat sur la poste ou par lettre enregistrée.

AVIS SPECIAL.—Le Téléphone Musical ne
peut être acheté que des manufacturiers, la
COMPAGNIE EDISON, ou de leurs maisons
succursales dans tous les Etats-Unis.

En une heure nous pouvons
jouer sur le Piano, l'Orgue ou le
Mélodeon avec la Musique ins-
tantanée d'Edison.

Cette musique est parfaitement compréhen-
sible pour un enfant qui sait lire les chiffres de
1 à 100. Il n'est pas besoin de professeur.
Tous les airs sont populaires. On se sert de
milliers de nos compositions. On y trouve
toujours satisfaction et amusement. Des in-
structions complètes avec sept morceaux de
musique sont envoyés par la malle pour
une PIASTRE. Envoyez des timbres pour le
catalogue des airs. Pour les personnes de la
campagne qui sont éloignées des professeurs
c'est une source de confort inépuisable. On
demande des Agents.

Pour une \$1.00 nous vous enverrons par la
malle LA REVUE DE EDISON, avec les instruc-
tions, ou pour \$3 nous vous enverrons LA
REVUE EDISON, pendant une année et un des
Téléphone Musical de Edison enregistré par la
malle. Quand vous enverrez votre commande
veuillez mentionner le journal dans lequel vous
avez vu cette annonce.

Cie. de Musique Edison

215 et 217 rue Walnut, Phil. Pa.

BUREAUX SUCCURSALS.—280, rue West
Baltimore, Baltimore Md.; 308 N. 6e rue Saint-
Louis, Mo.; 25 Sixième Avenue Pittsburg, Pa.;
357 rue Washington, Boston, Mass.; 8 S. Rue
Que n, Lancaster Pa.; Cor. 9e et Walnut,
Camden, N. J.

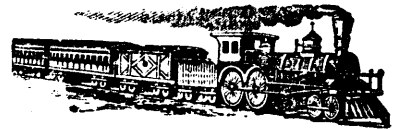
Ottawa, 1er décembre 1881.

Russell House

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près
des édifices du Parlement, cet hôtel est le
rendez-vous de tous les hommes d'affaires
et continue à tenir son rang parmi les
premiers hôtels du pays.



CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

CHANGEMENTS D'HEURES

A PARTIR DE

Lundi, 2 janvier 1882

Les trains partiront aux heures suivantes :

	MIXTE.	MALLE.	EXPRESS.
D'Hochelaga pour Ottawa.....	8.30 pm.	8.30 am.	5.00 pm.
Arrivant à Ottawa.....	7.55 am.	1.20 am.	9.50 pm.
D'Ottawa pour Hochelaga.....	10.00 pm.	8.10 am.	4.55 pm.
Arrivant à Hochelaga.....	9.45 am.	1.00 pm.	9.45 pm.
D'Hochelaga pour Québec.....	6.40 pm.	3.00 am.	10.00 pm.
Arrivant à Québec.....	8.00 am.	9.50 am.	6.30 am.
De Québec pour Hochelaga.....	5.30 am.	10.00 am.	10.00 pm.
Arrivant à Hochelaga.....	7.30 am.	4.50 pm.	6.30 am.
D'Hochelaga pour St. Jérôme.....	6.00 pm.		
Arrivant à St. Jérôme.....	7.45 pm.		
De St. Jérôme pour Hochelaga.....	6.45 am.		
Arrivant à Hochelaga.....	9.00 am.		
D'Hochelaga pour Joliette.....	5.15 pm.		
Arrivant à Joliette.....	7.40 am.		
De Joliette pour Hochelaga.....	6.20 am.		
Arrivant à Hochelaga.....	8.50 am.		

EN VENTE
LE CHEMIN DE LA CROIX
A L'USAGE
DES
FAMILLES

Feuille de 21 pouces sur 28, renfermant les 14 STATIONS de la Voie Douloureuse, que l'on peut encadrer séparément, si on le desire.—PRIX : 50 CENTINS.—S'adresser au Directeur de l'*Album des Familles*, P.O. Boite 1012, Ottawa.

LE PAIEMENT DEVRA ACCOMPAGNER LA DEMANDE.

AVIS IMPORTANT.

**UNE GRANDE CHANCE POUR TOUS
DE FAIRE DE L'ARGENT.**

N'ayant plus d'Agents (excepté pour les villes de Québec, Montréal et Trois-Rivières, le Directeur de l'*Album des Familles* recevra avec empressement les

LISTES DE NOUVEAUX ABONNES

que les amis de l'*Album* jugeront à propos de former, soit aux Etats Unis soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

Pour activer l'esprit d'initiative des zélateurs, il leur sera accordé une Prime de **25 CENTINS** pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance ou paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'*Album*, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent, ou recevra gratuitement l'*Album des Familles* pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de 10 par cent sera également accordée aux Zélateurs pour les Annonces qu'il nous transmettront pour insérer sur le Couvert de l'*Album*, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider afin d'étendre partout la circulation de l'*Album des Familles*.

S'adresser franco à

M. le Directeur de l'*Album des Familles*,
P. O. Boite 1012, Ottawa.

Les MARCHANDS et AUTRES
trouveront un grand
avantage en publiant
leurs annonces dans
L'ALBUM DES FAMILLES.

EN
VENTE

L'ALBUM DES FAMILLES

POUR LES ANNEES
1880 et 1881.

Prix : \$3.00 pour les deux Volumes.

S'adresser au Directeur de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O. Boite 1012, Ottawa.